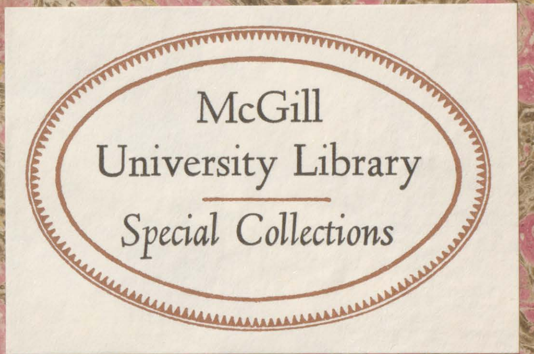
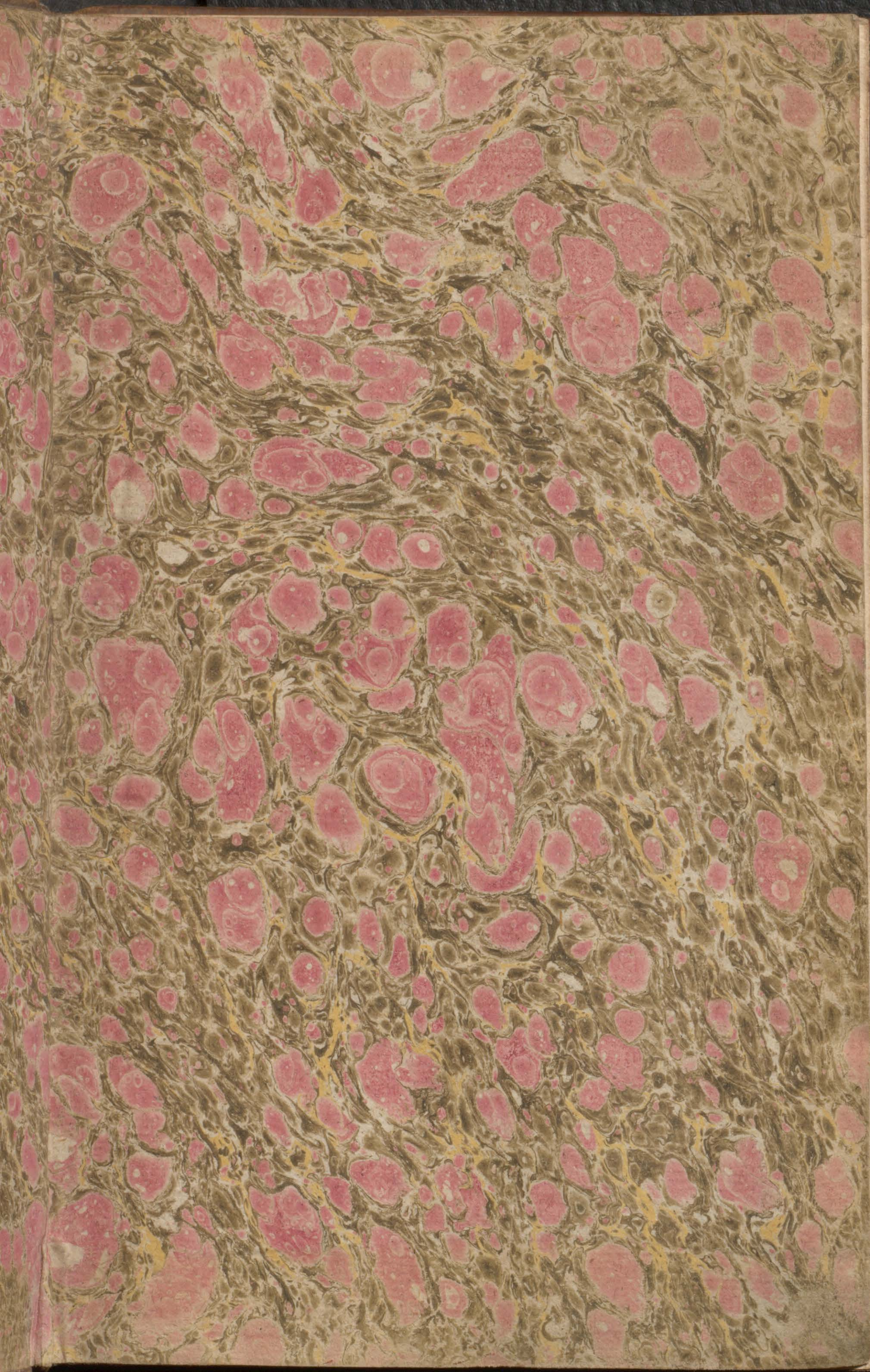



McGill
University Library
Special Collections



LA

MAISON POLITIQUE

QUE JACQUES A BATIE.

La Maison Politique que Jacques a bâtie



La plume et l'epée

Mai 1820.

A Paris chez Rosa libraire au Palais Royal.

LA

MAISON POLITIQUE

QUE JACQUES A BATIE.

ORNÉ DE TREIZE GRAVURES.

« Un brin de paille jeté en l'air pour connaître la direction du vent. »

La Plume et l'Epée.

MAI 1820.

TRADUIT DE L'ANGLAIS.

A PARIS,

CHEZ ROSA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

« Il existe beaucoup de citoyens obscurs, inconnus, mais profonds observateurs, dont la prévoyante sagacité a deviné les événemens les plus funestes, et qui, voyant le grand édifice de l'État, si solide d'abord, maintenant assailli de tontes parts et sapé jusque dans ses fondemens, demeurent tranquilles spectateurs d'un écroulement général qu'ils avaient su prévoir. »—Cowper.

NOTE.

Toutes les citations sont extraites de *The Task* de Cowper.

DÉDICACE DE L'AUTEUR

A SON FILLEUL POLITIQUE.

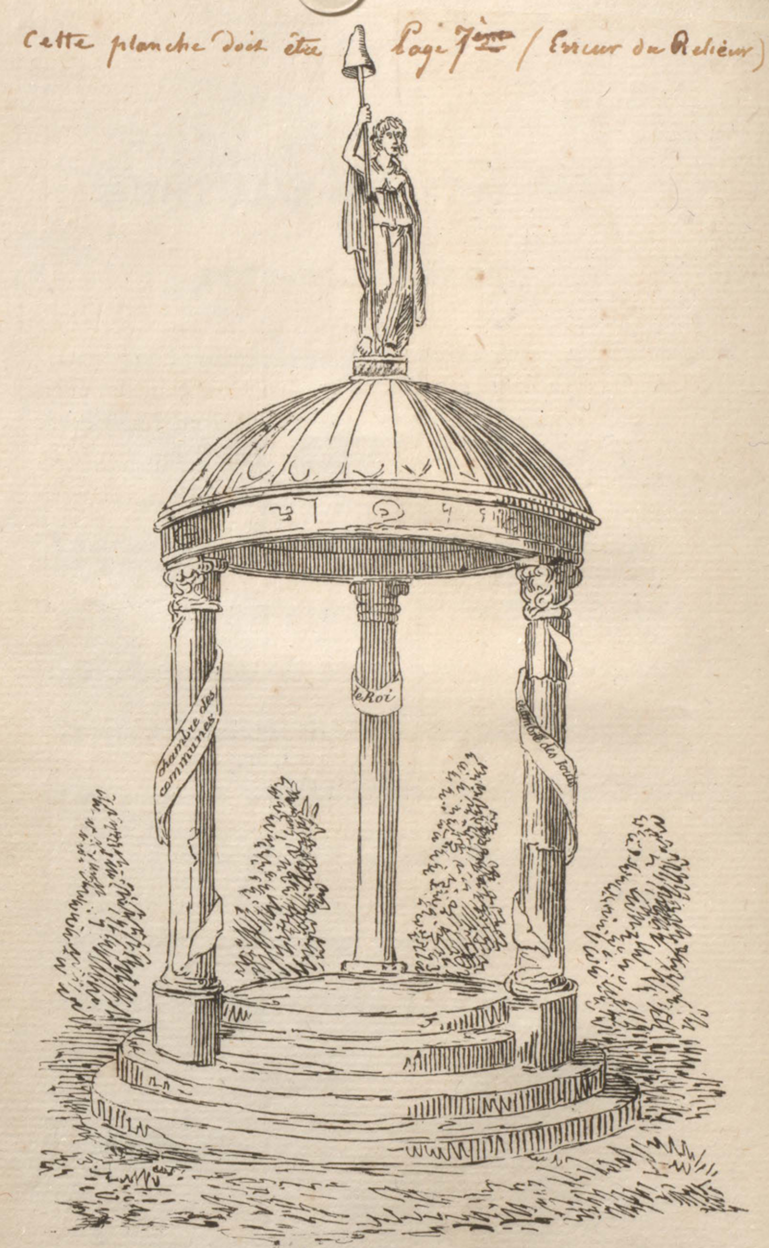
AU DOCTEUR SLOP,

En reconnaissance des témoignages publics de sa gratitude filiale, ainsi qu'à cette pépinière d'enfans hauts de six pieds, ses lecteurs ; pour servir d'amusement et d'instruction à leur esprit encore abruti, par leur ignorance absolue des choses.

Cette légère production est très-affectueusement dédiée par le parrain politique du Docteur,

L'AUTEUR.

Cette planche doit être Page 7ème (Erreur du Relieur)



Voici la Maison que Jacques a batie

« La véritable cause de notre indigence actuelle, et ce qui rend aujourd'hui le globe semblable à un désert aride et sans culture, est de n'avoir su apprécier l'importance et la validité de ce trésor qu'au moment où la succession des temps nous a privés de tous ses avantages. »

VOILA

LES RICHESSES

Qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.

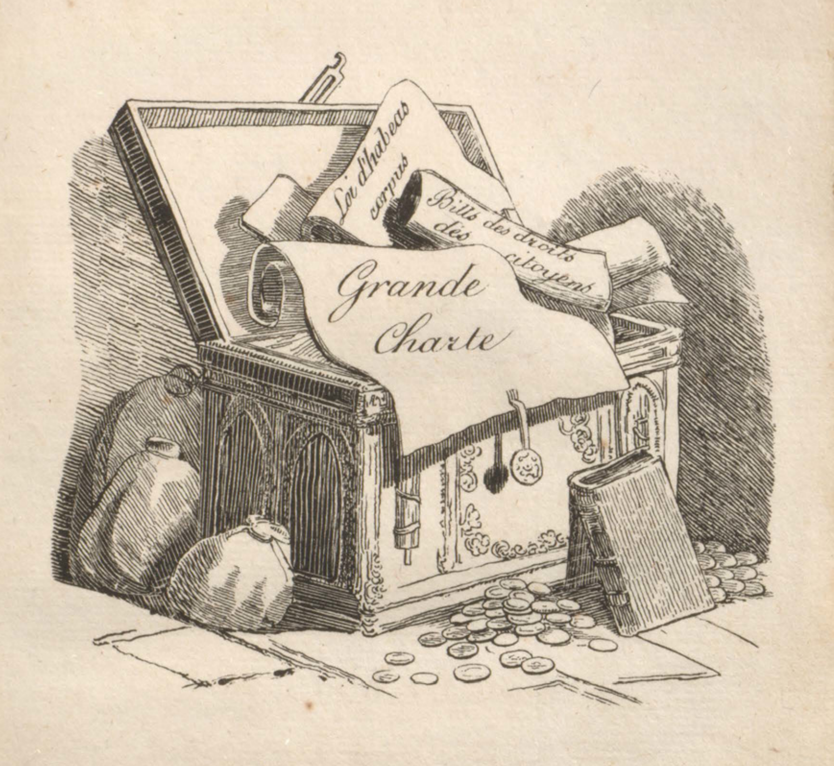
VOICI

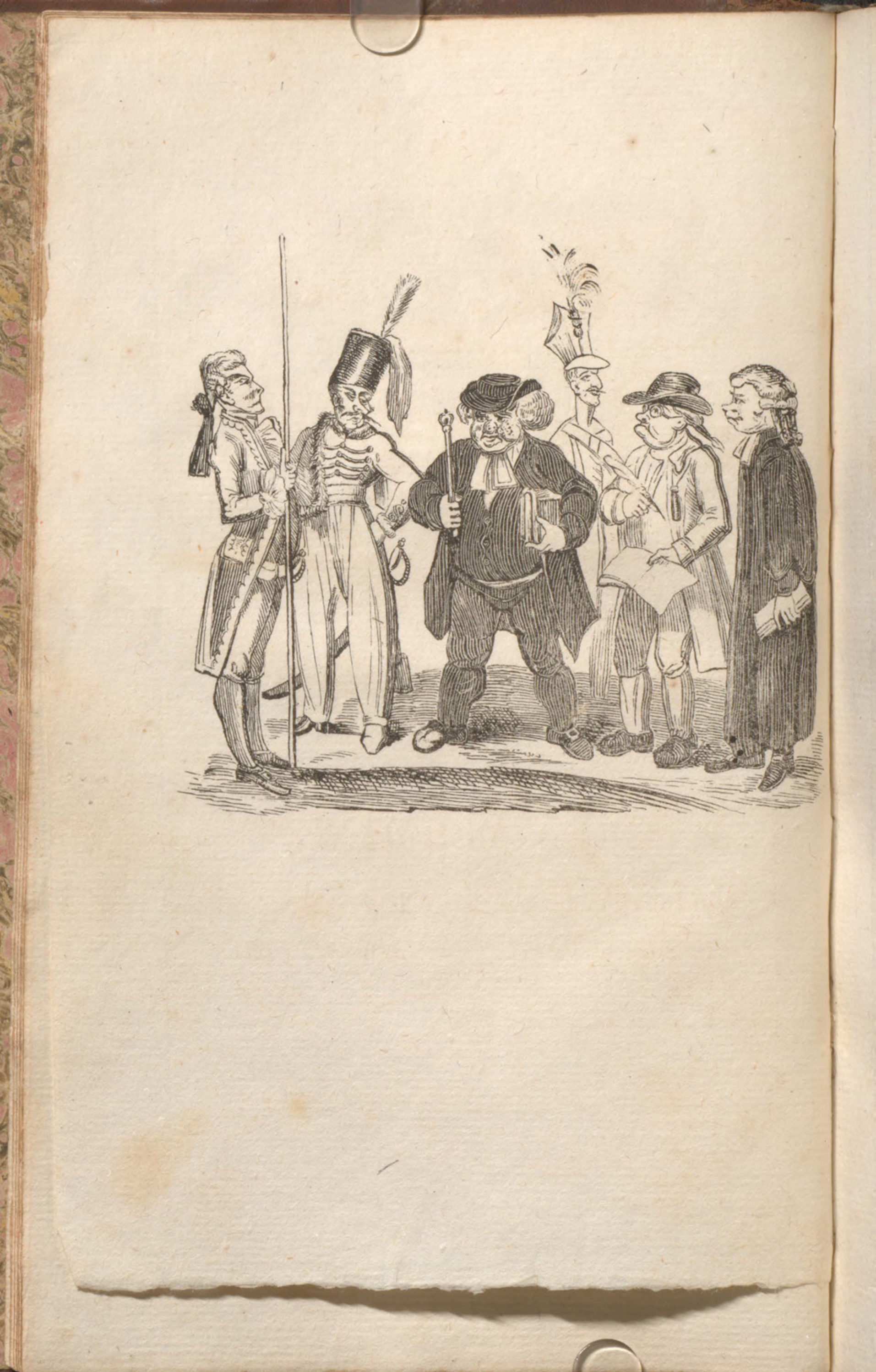
LA MAISON

QUE JACQUES A BATIE.

« Dans quelques années on en cherchera les traces. »

Cette planche doit être page 8.





« Une race impure qui pullulait dans les sources fangeuses du Nil, inonda tout à coup les plaines fertiles de l'Égypte. Les jardins, les campagnes, les prairies furent infestés de cette horrible plaie; tous les recoins en furent obsédés; les palais, les chaumières, les appartemens les plus reculés et les plus secrets lui servirent de repaire; et leur multitude fut si effrayante et si prodigieuse, que le sol de l'Égypte en fut à jamais infecté. »

VOILA

LA VERMINE

Qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.

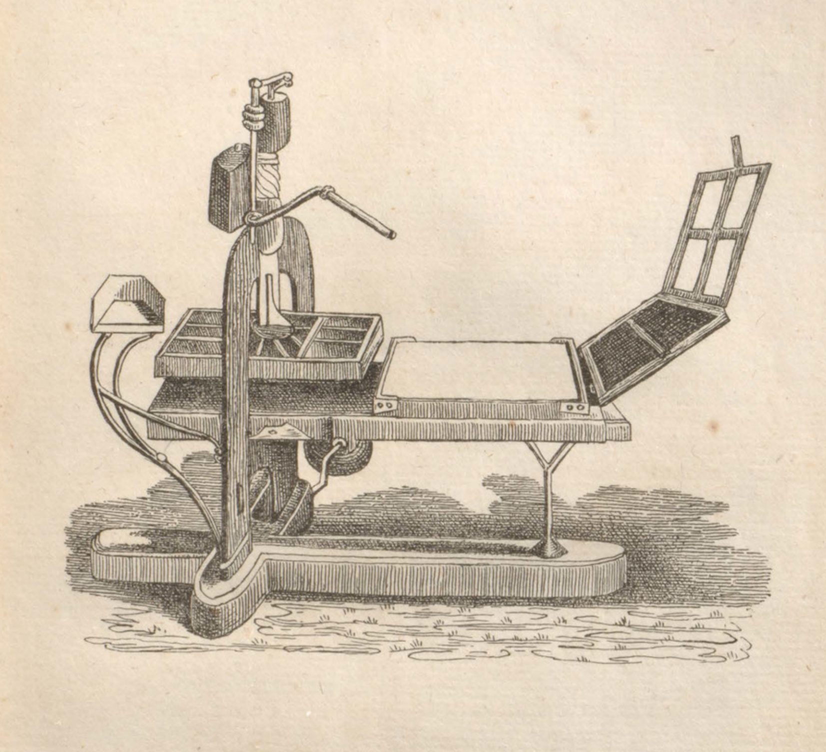
« Une fois liée par des entraves, adieu!!! »

« Veuille le Ciel que je n'envisage que des événemens impossibles, et que l'objet de mes terreurs ne soit qu'un vain fantôme! »

VOICI

L'INSTRUMENT

Qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.





« Les sceaux du pouvoir et de l'autorité brillent à ses yeux; il s'élève, il les saisit avec avidité pour devenir un véritable fléau public dans l'exercice des fonctions où il fut utile une seule fois peut-être. »

CET HOMME EST

L'ACCUSATEUR PUBLIC,

Qui voudrait briser et anéantir l'INSTRUMENT qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.

« Les assassins se montrent à découvert!
« Ce n'est pas ainsi qu'on peut apprivoiser et dompter *Léviathan.* »

VOICI LES SEULS

ARGUMENS

Du pouvoir inique, pour servir de soutien à l'ACCUSATEUR PUBLIC, qui voudrait briser et anéantir l'INSTRUMENT qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.





« Les grands emplois veulent de grands talens. »

« O spectacle affreux, épouvantable, douloureux, inexplicable !!! »

voici

L'HOMME

Bien rasé, bien frisé, tout chamarré d'ordres et de rubans aussi méprisables que lui; une grande poupée de soixante ans, qui salue avec grâce, qui montre beaucoup de goût et d'élégance dans ses perruques, dans ses ajustemens, dans le collet de ses habits, dans son linge, ses dentelles, etc., etc., etc.; qui abandonne l'État et ses trésors à des fourbes et à des insensés; qui, lorsque la patrie est en deuil, fait des excursions pour son plaisir; qui a chassé de sa présence les amis de sa jeunesse, et à qui aujourd'hui il n'en reste pas un seul pour lui dire la triste vérité; qui, dans un moment d'inspiration fatale, a appelé à son conseil les infâmes partisans du seul ARGUMENT du pouvoir inique; qui soutient et appuie l'ACCUSATEUR PUBLIC, qui vou-

drait briser et anéantir l'**INSTRUMENT** qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force ou des taxes arbitraires, finira par écraser cette **VERMINE** qui ronge et dévore les **RICHESSES** qui existent dans la **MAISON** que Jacques a bâtie.

~~~~~~~~
~~~~~~~~



« Quel est celui qui, ayant des sentimens humains, ne rougit pas et ne se sent pas profondément humilié de sa qualité d'homme. Je ne puis être témoin impassible de la rage ou de la folie de ces ministres qui font périr des milliers de victimes, dont le sang et la fortune ne servent qu'à engraisser ces sangsues publiques. »

VOICI

LE PEUPLE

Flétri, déchiré, torturé de mille manières; qui maudit le jour qui lui donna l'existence; qui est accablé d'impôts, de taxes au-dessus de ses forces et de ses moyens; qui n'a d'espoir, de consolation, que dans les prières qu'il adresse au Ciel depuis le matin jusqu'au soir; qui forme d'humbles mais vaines suppliques, pour obtenir un adoucissement à ses maux; qui, se rassemblant, selon les lois, avec ordre et douceur, pour demander une réforme, est dispersé et inhumainement sabré par la cavalerie, qui en a été très-gracieusement remercié par l'HOMME bien rasé, bien frisé, tout chamarré d'ordres et rubans aussi méprisables que lui; cette grande

poupée de soixante ans, qui salue avec grâce; qui montre beaucoup de goût et d'élégance dans ses perruques, dans ses ajustemens, dans le collet de ses habits, dans son linge, ses dentelles, etc., etc., etc.; qui abandonne l'État et ses trésors à des fourbes et à des insensés; qui, lorsque la patrie est en deuil, fait des excursions pour son plaisir; qui a chassé de sa présence les amis de sa jeunesse, et à qui aujourd'hui il n'en reste pas un seul pour lui dire la triste vérité; qui, dans un moment d'inspiration fatale, a appelé à son conseil les infâmes partisans du seul ARGUMENT du pouvoir inique, qui soutient et appuie l'ACCUSATEUR PUBLIC qui voudrait briser et anéantir l'INSTRUMENT qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.



LE DOCTEUR,

« A son dernier soupir—comme s'il eût été drogué avec de l'opium. »

DERRY DOWN TRIANGLE.

« Celui qui a vendu et livré son pays. »

LE LANCEUR D'ÉCUME.

« Avec une interprétation bouffonne des vœux de la nation, son élévation est une véritable calamité publique. »

VOILA

LE TRIO COUPABLE.

« Ils possèdent chacun de grands talens dans la science de la chiromancie, et plus encore dans l'art de faire disparaître à leur profit tout l'or qu'ils touchent, pour le remplacer par des objets sans valeur; élevant beaucoup la voix lorsqu'ils demandent, et muets alors qu'ils dérobent. L'illusion les aveugle; et, se berçant du songe que cela doit toujours durer ainsi, ils se trouvent cruellement désappointés au réveil. »

VOICI

LE DOCTEUR

Jouissant d'une grande réputation à la ronde. Il est, avec la plus intrépide audace, tout à la fois hableur, hypocrite, fripon et ignorant;

VOICI

DERRY DOWN TRIANGLE,

Ainsi nommé pour avoir livré son pays au désordre, au pillage, à l'incendie;

ET VOICI

LE LANCEUR D'ÉCUME,

A présent l'indigne collègue de leur exécrable pouvoir, qui créa Docteur celui que maintenant il appelle son frère; qui fréquente leur tripot pour gagner sa honteuse et vile existence, en jouant tour à tour le rôle de dupe et de fripon; qui maintenant se bat pour ceux qu'il battait autrefois; en un mot, leur souteneur, digne fils d'une prostituée, l'objet du mépris et de la haine de

ce PEUPLE flétri, déchiré, torturé de mille manières; qui maudit le jour qui lui a donné l'existence; qui est accablé d'impôts, de taxes au-dessus de ses moyens et de ses forces; qui n'a d'espoir et de consolation que dans les prières qu'il adresse au Ciel depuis le matin jusqu'au soir; qui forme d'humbles mais vaines suppliques pour obtenir un adoucissement à ses maux; qui, se rassemblant selon les lois, avec ordre et douceur, pour demander une réforme, est inhumainement dispersé et sabré par la cavalerie, qui en a été très-gracieusement remercié par l'HOMME bien rasé, bien frisé, tout chamarré d'ordres et de rubans aussi méprisables que lui; une grande poupée de soixante ans, qui salue avec grâce, qui montre beaucoup de goût et d'élégance dans ses perruques, dans ses ajustemens, dans le collet de ses habits, dans son linge, dans ses dentelles, etc., etc., etc.; qui abandonne l'État et ses trésors à des fourbes et à des insensés; qui, lorsque la patrie est en deuil, fait des excursions pour son plaisir; qui a chassé de sa présence les amis de sa jeunesse, et à qui aujourd'hui il n'en reste pas un seul pour lui dire la triste vérité; qui, dans un moment d'inspiration fatale, a appelé à son conseil les infâmes partisans du seul ARGUMENT

du pouvoir inique, qui soutient et appuie l'ACCUSATEUR PUBLIC, qui voudrait briser et anéantir l'INSTRUMENT qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.


REFORM

« La bourgeoisie, dont les membres sont sans reproche et sans tache, dans l'exercice privé de leurs devoirs et de leurs droits, une fois rassemblée, devient, selon le Trio coupable, une masse odieuse, turbulente, qu'il faut disperser et anéantir.

« Le pouvoir usurpé montre de la faiblesse quand on lui résiste; quand il se sent coupable, il est pusillanime et s'abat de lui-même. Je ne saurais endurer nulle part des chaînes avec patience; mais chez moi, mais dans ma patrie, où je suis libre, où je dois l'être au moins, par mon droit de naissance, par mon droit de citoyen, jamais! jamais!

RÉFORME.

Voilà le mot sacramentel, le mot par excellence, le cri public, le véritable talisman que l'homme de Waterloo est prêt à anéantir avec son sabre; mais si ce mot sacré est protégé par l'alliance des Norfolk et des Bedford, il saura défier le nom et l'épée de l'homme de Waterloo; si les Fitzwilliams et les Grosvenor lui prêtent leur secourable assistance, et celle de leurs nombreux amis, qui osera chercher à l'étouffer? Ce sera nuit et jour le terrible mot de l'effroi pour le TRIO COUPABLE, couvert

d'opprobre et de mépris ; 1.° pour le DOCTEUR, qui jouit d'une grande réputation à la ronde; qui est avec la plus intrépide audace tout à la fois hableur, hypocrite, fripon et ignorant; 2.° pour DERRY DOWN TRIANGLE, ainsi nommé pour avoir livré son pays au pillage, au désordre et à l'incendie; 3.° pour le LANCEUR D'ÉCUME, à présent l'indigne collègue de leur exécrable pouvoir; qui créa Docteur celui que maintenant il appelle son frère; qui fréquente leur tripot pour gagner sa honteuse et vile existence, en jouant tour à tour le rôle de dupe et de fripon ; qui maintenant se bat pour ceux qu'il battait autrefois; en un mot, leur souteneur, digne fils d'une prostituée; l'objet du mépris et de la haine de ce PEUPLE flétri, déchiré, torturé de mille manières; qui maudit le jour qui lui a donné l'existence, qui est accablé d'impôts, de taxes au-dessus de ses moyens et de ses forces; qui n'a d'espoir et de consolation que dans les prières qu'il adresse au Ciel depuis le matin jusqu'au soir; qui forme d'humbles mais vaines suppliques pour obtenir un adoucissement à ses maux; qui, se rassemblant selon les lois, avec ordre et douceur, pour demander une réforme, est inhumainement dispersé et sabré par la cavalerie, qui en a été très-gracieusement remercié

par l'HOMME bien rasé, bien frisé, tout chamarré d'ordres et de rubans aussi méprisables que lui; une grande poupée de soixante ans, qui salue avec grâce; qui montre beaucoup de goût et d'élégance dans ses perruques, dans ses ajustemens, dans le collet de ses habits, dans son linge, dans ses dentelles, etc., etc., etc.; qui abandonne l'État et ses trésors à des fourbes et à des insensés; qui, lorsque la patrie est en deuil, fait des excursions pour son plaisir; qui a chassé de sa présence les amis de sa jeunesse, et à qui aujourd'hui il n'en reste pas un seul pour lui dire la triste vérité; qui, dans un moment d'inspiration fatale, a appelé à son conseil les infâmes partisans du seul ARGUMENT du pouvoir inique, qui soutient et appuie l'ACCUSATEUR PUBLIC, qui voudrait briser et anéantir l'INSTRUMENT qui, en dépit des actes nouveaux de l'autorité, et de ses efforts pour l'enchaîner par le concours de la force et des taxes arbitraires, finira par écraser cette VERMINE qui ronge et dévore les RICHESSES qui existent dans la MAISON que Jacques a bâtie.

CONCLUSION DE LA MAISON POLITIQUE QUE JACQUES A BATIE.

L'ECCLÉSIASTIQUE-MAGISTRAT.

L'Évêque.—Promettez-vous d'être exact et diligent dans vos prières, en laissant de côté l'étude du monde et de la chair ?

Le Prêtre. Je le promets.

L'Évêque. Procurerez-vous par tous les moyens qui seront en votre pouvoir, et entretiendrez-vous parmi votre troupeau, la concorde, la paix et l'affection réciproque?

Le Prêtre. Je le ferai.

Alors l'Évêque, imposant ses mains sur la tête de celui qui reçoit la prêtrise, lui dira:

« Recevez le Saint-Esprit. »

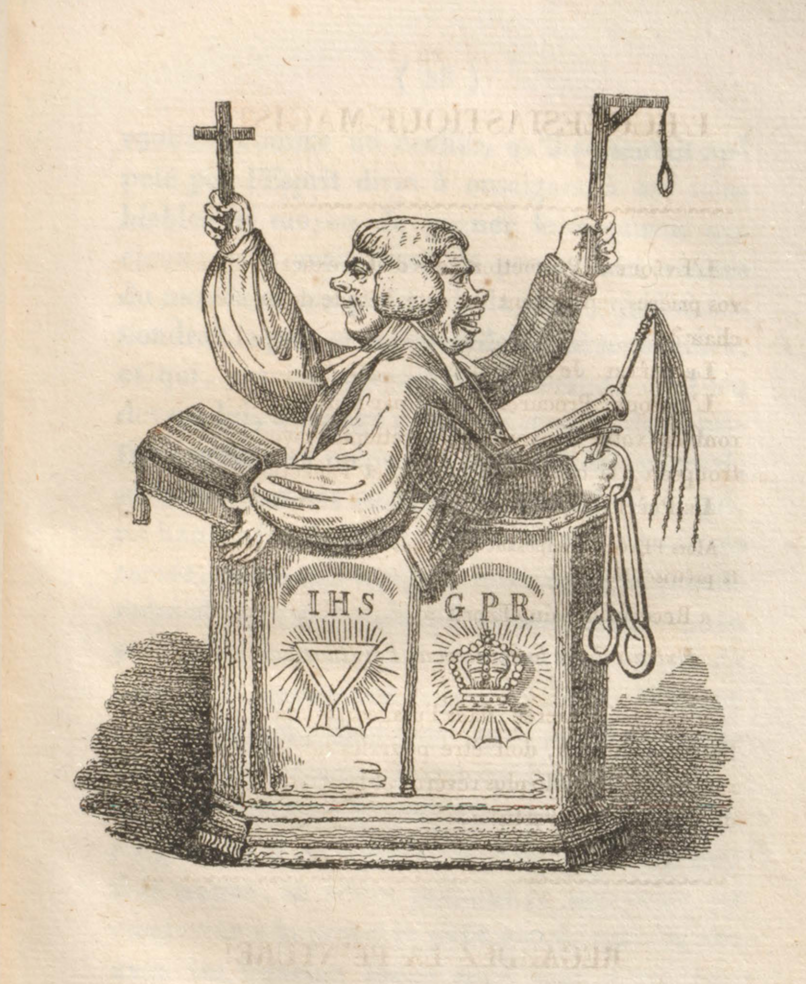
Extrait de la formule pour l'ordination d'un Prêtre.

« La chaire sacrée, dans l'usage que l'on fait de ses attributions légitimes, doit être pour les fidèles l'égide le plus sûr, le palladium le plus révéré, et la défense la plus auguste de la cause de la vertu! »

REGARDEZ LA PEINTURE!

EST-ELLE FIDÈLE?

Vous voyez un prêtre fait selon la loi, lequel, en recevant les ordres sacrés, fit serment par


IHS
GPR

routine, comme un écolier, qu'il se sentait appelé par l'Esprit divin à enseigner à ses semblables le moyen de gagner le royaume des cieux; qu'il avait cessé de penser aux vanités du monde et aux plaisirs de la chair; qu'il maintiendrait la paix et la concorde parmi ses ouailles, et qui, ensuite, n'ayant pas la crainte de Dieu devant lui, s'engage parmi les suppôts de la justice; prête, au mépris de son serment spirituel, un autre serment sacrilége au Banc du Roi; qui, au lieu de lire la sainte Bible et les autres livres sacrés, passe son temps à interroger les prostituées et les vagabonds, abandonne son troupeau pour aller inspecter les tavernes et les lieux de débauche, assiste aux jugemens des malfaiteurs et des fripons, dîne avec eux, après les avoir condamnés comme membres du grand jury, mêle et confond à tout propos et sans raison *l'Église* et *le Roi*; qui, dans toutes les orgies où il se trouve, se retire toujours la tête saine, et condamne à la prison le petit peuple qui s'enivre avec les liqueurs fortes qu'il leur verse lui-même, impose des amendes illégales aux cochers et aux artisans, tourmente sans relâche les mendians et les pauvres honteux, favorise les escrocs et les gens sans aveu, ordonne des exécutions chez les paysans hors d'état de payer les

taxes, traite de rebellion une adresse loyale au gouvernement; de sédition, un rassemblement légal et paisible des citoyens, et ordonne en conséquence aux soldats de lui prêter aide et assistance; ce qui ne signifie autre chose que de sabrer et mitrailler ceux qui ne sont pas assez prompts à se retirer, ou qui, par leur âge et leur faiblesse, ne peuvent opposer aucune résistance; enfin, c'est lui qui, au mépris du serment qu'il a fait de renoncer pour toujours à l'étude du monde et de la chair, abjure la paix de l'Église pour se constituer suppôt de la justice de paix, rompt également tous les vœux qu'il a faits au Ciel, pour devenir parjure et le vil agent du pouvoir, est indigne alors de servir de guide au peuple; renonce au culte des autels pour encenser ceux des agens de l'État, et enfin se destine à la damnation éternelle pour devenir l'ami et le vil complaisant du P. . . . e R. . . . t!!!


LIBERTY

LIBERTÉ.

« C'est la Liberté seule qui répand des parfums et des fleurs sur la route de la vie; sans la Liberté, toute la Nature est en deuil! »

FIN.

De l'imprimerie de J. SMITH.

PREMIÈRE
MESSÉNIENNE.

. . . . « J'ai préféré la forme de » l'élégie, que des auteurs très-anciens ont souvent » choisie pour retracer les malheurs des nations. C'est » ainsi que Tyrtée, dans ses élégies, avait décrit en » partie les guerres des Lacédémoniens et des Messé- » niens; Callinus, celles qui de son temps affligèrent » l'Ionie; Mimnerme, la bataille que les Smyrnéens li- » vrèrent à Gygès, roi de Lydie. » (ANACHARSIS, ch. XL, pag. 34.)

Tout le monde a lu, dans le *Voyage d'Anacharsis*, les élégies sur les malheurs de la Messénie; j'ai cru pouvoir emprunter à Barthélemy le titre de MESSÉNIENNES, pour qualifier un genre de poésies nationales qu'on n'a pas encore essayé d'introduire dans notre littérature.

PREMIÈRE

MESSÉNIENNE,

SUR

LA BATAILLE DE WATERLOO *.

Ils ne sont plus, laissez en paix leur cendre;
Par d'injustes clameurs ces braves outragés
A se justifier n'ont pas voulu descendre;
    Mais un seul jour les a vengés :
    Ils sont tous morts pour vous défendre.

* Cette élégie fut composée au mois de juillet 1815.

Malheur à vous si vos yeux inhumains
N'ont point de pleurs pour la patrie!
Sans force contre vos chagrins,
Contre le mal commun votre ame est aguerrie,
Tremblez; la mort peut-être étend sur vous ses mains!

Que dis-je? quel Français n'a répandu des larmes
Sur nos défenseurs expirans?
Prêt à revoir les rois qu'il regretta vingt ans,
Quel vieillard n'a rougi du malheur de nos armes?
En pleurant ces guerriers par le destin trahis,
Quel vieillard n'a senti s'éveiller dans son ame
Quelque reste assoupi de cette antique flamme
Qui l'embrasait pour son pays?

Que de leçons, grand Dieu! que d'horribles images
L'histoire d'un seul jour présente aux yeux des rois!
Clio, sans que la plume échappe de ses doigts,
Pourra-t-elle en tracer les pages?

Cachez-moi ces soldats sous le nombre accablés,
Domptés par la fatigue, écrasés par la foudre,
Ces membres palpitans dispersés sur la poudre,
Ces cadavres amoncelés!
Éloignez de mes yeux ce monument funeste

De la fureur des nations :
O mort! épargne ce qui reste.
Varus! rends-nous nos légions!

Les coursiers frappés d'épouvante,
Les chefs et les soldats épars,
Nos aigles et nos étendards
Souillés d'une fange sanglante,
Insultés par les léopards,
Les blessés mourant sur les chars,
Tout se presse sans ordre, et la foule incertaine,
Qui se tourmente en vains efforts,
S'agite, se heurte, se traîne,
Et laisse après soi dans la plaine
Du sang, des débris et des morts.

Parmi des tourbillons de flamme et de fumée,
O douleur! quel spectacle à mes yeux vient s'offrir?
Le bataillon sacré, seul devant une armée,
S'arrête pour mourir.
C'est en vain que, surpris d'une vertu si rare,
Les vainqueurs dans leurs mains retiennent le trépas,
Fier de le conquérir, il y court, s'en empare:
LA GARDE, avait-il dit, MEURT ET NE SE REND PAS.

On dit qu'en les voyant couchés sur la poussière,
D'un respect douloureux frappé par tant d'exploits,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

Les voilà ces héros si long-temps invincibles!
Ils menacent encor les vainqueurs étonnés.
Glacés par le trépas, que leurs yeux sont terribles!
Que de hauts faits écrits sur leurs fronts sillonnés!
Ils ont bravé les feux du soleil d'Italie,
De la Castille ils ont franchi les monts;
Et le Nord les a vus marcher sur les glaçons
Dont l'éternel rempart protège la Russie.
Ils avaient tout dompté... Le destin des combats
Leur devait, après tant de gloire,
Ce qu'aux Français naguère il ne refusait pas:
Le bonheur de mourir dans un jour de victoire.

Ah! ne les pleurons pas! sur leurs fronts triomphans
La palme de l'honneur n'a pas été flétrie;
Pleurons sur nous, Français, pleurons sur la patrie:
L'orgueil et l'intérêt divisent ses enfans.
Quel siècle en trahisons fut jamais plus fertile?
L'amour du bien commun de tous les cœurs s'exile:
La timide amitié n'a plus d'épanchemens;

On s'évite, on se craint; la foi n'a plus d'asile,
Et s'enfuit d'épouvante au bruit de nos sermens.

O vertige fatal! déplorables querelles
Qui livrent nos foyers aux fers de l'étranger.
Le glaive étincelant dans nos mains infidelles,
Ensanglante le sein qu'il devrait protéger.

L'ennemi cependant renverse les murailles
De nos forts et de nos cités;
La foudre tonne encore au mépris des traités.
L'incendie et les funérailles
Épouvantent encor nos hameaux dévastés;
D'avides proconsuls dévorent nos provinces;
Et, sous l'écharpe blanche, ou sous les trois couleurs,
Les Français, disputant pour le choix de leurs princes,
Détrônent des drapeaux et proscrivent des fleurs.

Des soldats de la Germanie
J'ai vu les coursiers vagabonds
Dans nos jardins pompeux errer sur les gazons,
Parmi ces demi-dieux qu'enfanta le génie.
J'ai vu des bataillons, des tentes et des chars,
Et l'appareil d'un camp dans le temple des arts.
Faut-il, muets témoins, dévorer tant d'outrages?

Faut-il que le Français, l'olivier dans la main,
Reste insensible et froid comme ces dieux d'airain
Dont ils insultent les images?

Nous devons tous nos maux à ces divisions
Que nourrit notre intolérance.
Il est temps d'immoler au bonheur de la France
Cet orgueil ombrageux de nos opinions.
Étouffons le flambeau des guerres intestines.
Soldats, le Ciel prononce, il relève les lis :
Adoptez les couleurs du héros de Bovines,
En donnant une larme aux drapeaux d'Austerlitz.

France, réveille-toi! qu'un courroux unanime
Enfante des guerriers autour du souverain!
Divisés, désarmés, le vainqueur nous opprime;
Présentons-lui la paix les armes à la main.

Et vous, peuples si fiers du trépas de nos braves,
Vous, les témoins de notre deuil,
Ne croyez pas, dans votre orgueil,
Que, pour être vaincus, les Français soient esclaves.
Gardez-vous d'irriter nos vengeurs à venir;
Peut-être que le Ciel, lassé de nous punir,

Seconderait notre courage,
Et qu'un autre Germanicus
Irait demander compte aux Germains d'un autre âge
De la défaite de Varus.

SECONDE
MESSÉNIENNE.

SECONDE

MESSÉNIENNE

SUR

LA DÉVASTATION DU MUSÉE

ET DES MONUMENS.

La sainte vérité qui m'échauffe et m'inspire,
Écarte et foule aux pieds les voiles imposteurs :
Ma muse de nos maux flétrira les auteurs,
Dussé-je voir briser ma lyre
Par le glaive insolent de nos libérateurs.

Où vont ces chars pesans conduits par leurs cohortes ?
Sous les voutes du Louvre ils marchent à pas lens :

Ils s'arrêtent devant ses portes;
Viennent-ils lui ravir ses sacrés ornemens?

Muses, penchez vos têtes abattues :
Du siècle de Léon les chefs-d'œuvre divins
Sous un ciel sans clarté suivront les froids Germains;
Les vaisseaux d'Albion attendent nos statues.
Des profanateurs inhumains
Vont-ils anéantir tant de veilles savantes?
Porteront-ils le fer sur les toiles vivantes,
Que Raphaël anima de ses mains?

Dieu du jour, Dieu des vers, ils brisent ton image.
C'en est fait : la victoire et la divinité
Ne couronnent plus ton visage
D'une double immortalité.
C'en est fait : loin de toi jette un arc inutile.
Non, tu n'inspiras point le vieux chantre d'Achille;
Non, tu n'es pas le dieu qui vengea les neuf sœurs
Des fureurs d'un monstre sauvage,
Toi qui n'as pas un trait pour venger ton outrage
Et terrasser tes ravisseurs.

Le deuil est aux bosquets du Gnide
Muet, pâle et le front baissé,

L'amour, que la guerre intimide,
Éteint son flambeau renversé.
Des grâces la troupe légère
L'interroge sur ses douleurs :
Il leur dit, en versant des pleurs,
« J'ai vu Mars outrager ma mère *. »

Je crois entendre encor les clameurs des soldats
Entraînant la jeune immortelle :
Le fer a mutilé ses membres délicats,
Hélas! elle semblait, et plus chaste et plus belle,
Cacher sa honte entre leurs bras.
Dans un fort pris d'assaut telle une vierge en larmes,
Aux yeux des forcenés dont l'insolente ardeur
Déchira les tissus qui dérobaient ses charmes,
Se voile encor de sa pudeur.

Adieu, débris fameux de Grèce et d'Ausonie,
Et vous tableaux errans de climats en climats;
Adieu, Corrége, Albane, immortel Phidias;
Adieu, les arts et le génie!

Noble France, pardonne! A tes pompeux travaux,

---

* La Vénus de Médicis.

Aux Pujet, aux Le Brun ma douleur fait injure.
David a ramené son siècle à la Nature :
Parmi ses nourrissons il compte des rivaux...
Laissons la s'élever cette école nouvelle!
Le laurier de David de lauriers entouré,
Fier de ses rejetons, enfante un bois sacré
Qui protége les arts de son ombre éternelle.

Le marbre animé parle aux yeux :
Une autre Vénus plus féconde,
Près d'Hercule victorieux
Étend son flambeau sur le monde.
Ajax, de son pied furieux
Insulte au flot qui se retire;
L'œil superbe, un bras dans les cieux,
Il s'élance, et je l'entends dire :
« J'échapperai malgré les dieux. »

Mais quels monceaux de morts! que de spectres livides!
Ils tombent dans Jaffa ces vieux soldats français
Qui réveillaient naguère, au bruit de leurs succès,
Les siècles entassés au fond des Pyramides.
Ah! fuyons ces bords meurtriers!
D'où te vient, Austerlitz, l'éclat qui t'environne?
Qui dois-je couronner du peintre ou des guerriers?
Les guerriers et le peintre ont droit à la couronne.

Des chefs-d'œuvres français naissent de toutes parts;
Ils surprennent mon cœur à d'invincibles charmes :
Au déluge, en tremblant, j'applaudis par mes larmes;
Didon enchante mes regards;
Versant sur un beau corps sa clarté caressante,
A travers le feuillage un faible et doux rayon
Porte les baisers d'une amante
Sur les lèvres d'Endymion;
De son flambeau vengeur Némésis m'épouvante!
Je frémis avec Phèdre, et n'ose interroger
L'accusé dédaigneux qui semble la juger.
Je vois Léonidas. O courage, ô patrie!
Trois cents héros sont morts dans ce détroit fameux;
Trois cents! quel souvenir!... Je pleure... et je m'écrie:
Dix-huit mille Français ont expiré comme eux!

Oui : j'en suis fier encor : ma patrie est l'asile,
Elle est le temple des beaux arts :
A l'ombre de nos étendarts,
Ils reviendront ces dieux que la fortune exile.

L'étranger qui nous trompe écrase impunément
La justice et la foi sous le glaive étouffés;
Il ternit pour jamais sa splendeur d'un moment.
Il triomphe en barbare et brise nos trophées :

Que cet orgueil est misérable et vain!
Croit-il anéantir tous nos titres de gloire?
On peut les effacer sur le marbre ou l'airain;
Qui les effacera du livre de l'histoire?

Ah! tant que le soleil luira sur vos états
Il en doit éclairer d'impérissables marques.
Comment disparaîtront, ô superbes monarques,
Ces champs où les lauriers croissaient pour nos soldats?
Allez, détruisez-donc tant de cités royales
Dont les clefs d'or suivaient nos pompes triomphales;
Comblez ces fleuves écumans
Qui nous ont opposé d'impuissantes barrières;
Applanissez ces monts dont les rochers fumans
Tremblaient sous nos foudres guerrières.
Voilà nos monumens : c'est là que nos exploits
Redoutent peu l'orgueil d'une injuste victoire :
Le fer, le feu, le temps plus puissant que les rois,
Ne peut rien contre leur mémoire.

TROISIÈME

MESSÉNIENNE.

TROISIÈME

MESSÉNIENNE,

SUR

LE BESOIN DE S'UNIR

APRÈS LE DÉPART

DES ÉTRANGERS.

O toi que l'Univers adore,
O toi que maudit l'Univers,
Fortune, dont la main, du couchant à l'aurore,
Dispense les lauriers, les sceptres et les fers,
Ton aveugle courroux nous garde-t-il encore
Des triomphes et des revers?

Nos malheurs trop fameux proclament ta puissance;
Tes jeux furent sanglans dans notre belle France :
Le peuple trop instruit, trop jaloux de ses droits,
Sur les débris du trône établit son empire,
Poussa la liberté jusqu'au mépris des lois,
Et la raison jusqu'au délire.

Bientôt au premier rang porté par ses exploits,
Un roi nouveau brisa d'un sceptre despotique
Les faisceaux de la République,
Tout dégoûtans du sang des rois.

Pour affermir son trône, il lassa la victoire,
D'un peuple généreux prodigua la valeur;
L'Europe qu'il bravait a fléchi sous sa gloire :
Elle insulte à notre malheur.
C'est qu'ils ne vivent plus que dans notre mémoire
Ces guerriers dont le Nord a moissonné la fleur.
O désastre! ô pitié! jour à jamais célèbre,
Où ce cri s'éleva dans la patrie en deuil :
Ils sont morts, et Moscow fut le flambeau funèbre
Qui prêta ses clartés à leur vaste cercueil.

Ces règnes d'un moment et ces chûtes soudaines,
Tant d'incroyables changemens

Ont laissé des levains de discorde et de haines
Dans nos esprits plus turbulens.

Cessant de comprimer la fièvre qui l'agite,
Le fier républicain, sourd aux leçons du temps,
Appelle avec fureur, dans ses rèves ardens,
Une liberté sans limite ;
Mais cette liberté fut féconde en forfaits :
Cet océan trompeur, qui n'a point de rivages,
N'est connu jusqu'à nous que par de grands naufrages
Dans les annales des Français.

« Que nos maux, direz-vous, nous soient du moins utiles :
» Opposons une digue aux tempêtes civiles ;
» Que deux pouvoirs rivaux, l'un émané des rois,
» L'autre sorti du peuple et garant de ses droits,
» Libres et dépendans, offrent au rang suprême
» Un rempart contre nous, un frein contre lui-même. »

Vainement la raison vous dicte ces discours ;
L'égoïsme et l'orgueil sont aveugles et sourds :
Cet amant du passé, que le présent irrite,
Jaloux de voir ses rois d'entraves dégagés,
Le front baissé, se précipite
Sous la verge des préjugés.

Quoi! toujours des partis proclamés légitimes,
Tant qu'ils règnent sur nos débris,
L'un par l'autre abattus, proscrivant ou proscrits,
Tour à tour tyrans ou victimes!

Empire malheureux, voilà donc ton destin!...
Français, ne dites plus : « La France nous est chère »;
Elle désavouerait votre amour inhumain.
Cessez, enfans ingrats, d'embrasser votre mère,
Pour vous étouffer dans son sein.
Contre ses ennemis tournez votre courage;
Au conseil des vainqueurs son sort est agité :
Ces rois qui l'encensaient, fiers de leur esclavage,
Vont lui vendre la liberté.

Non, ce n'est pas en vain que sa voix nous appelle;
Et, s'ils ont prétendu, par d'infâmes traités,
Imprimer sur nos fronts une tache éternelle;
Si de leur doigt superbe ils marquent les cités
Que veut se partager une ligue infidelle;
Si la foi des sermens n'est qu'un garant trompeur;
Si le glaive à la main l'iniquité l'emporte;
Si la France n'est plus, si la patrie est morte,
Mourons tous avec elle, ou rendons-lui l'honneur.

Qu'entends-je, et d'où vient cette ivressse
Qui semble croître dans son cours!
Quels chants, quels transports d'allégresse!
Quel bruyant et nombreux concours!
Des citoyens ravis la foule au loin se presse;
D'une plus noble ardeur leurs yeux sont embrasés;
Ils s'arrêtent l'un l'autre, ils s'embrassent; nos braves
Lèvent plus fièrement leurs fronts cicatrisés...
Oui, l'étranger s'éloigne; oui, vos fers sont brisés,
Français; vous n'êtes plus esclaves!

Reprends ton orgueil,
Ma noble patrie;
Quitte enfin ton deuil,
Liberté chérie;
Liberté, patrie,
Sortez du cercueil!...

Trente ans de victoire
Ont dû nous venger :
Laissons l'étranger
Vanter de sa gloire
L'éclat passager.
S'il insulte à nos maux, méprisons ses injures;
Riche des étendards conquis sur nos rivaux,

La patrie à leurs yeux peut voiler ses blessures,
En les cachant sous leurs drapeaux.

Voulons-nous enchaîner leurs fureurs impuissantes,
Soyons unis, Français; nous ne les verrons plus
Nous dicter d'Albion les décrets absolus,
Arborer sur nos tours ses couleurs menaçantes.
Nous ne les verrons plus, le front ceint de lauriers,
Troublant de leur aspect les fêtes du génie,
Chez Melpomène et Polymnie
Usurper une place où siégeaient nos guerriers.
Nous ne les verrons plus nous accorder par grace
Une part des trésors flottans sur nos sillons.
Soyons unis, jamais leurs bataillons
De nos champs envahis ne couvriront la face :
La France dans son sein ne les peut endurer,
Et ne les recevrait que pour les dévorer.

Ah! ne l'oublions pas; naguères dans ces plaines
Où le sort nous abandonna,
Nous n'avions pas porté des ames moins Romaines,
Qu'aux champs de Rivoli, de Fleurus, d'Jéna;
Mais nos divisions nous y forgeaient des chaînes.
Effrayante leçon qui doit unir nos cœurs
Par des liens indestructibles :

Le courage fait des vainqueurs,
La concorde des invincibles.

Henri, divin Henri, toi qui fus grand et bon,
Qui chassas l'Espagnol et finis nos misères,
Les partis sont d'accord en prononçant ton nom,
Henri, de tes enfans fais un peuple de frères.
Ton image déjà semble nous protéger ;
Tu renaîs; avec toi renaît l'indépendance :
O roi le plus Français dont s'honore la France,
Il est dans ton destin de voir fuir l'étranger!

Et toi, son digne fils, après vingt ans d'orage,
Règne sur des sujets par toi-même ennoblis.
Leurs droits sont consacrés dans ton plus bel ouvrage :
Oui ce grand monument, affermi d'âge en âge,
Doit couvrir de son ombre et le peuple et les lis.
Il est des opprimés l'asile impérissable,
La terreur du tyran, du ministre coupable,
Le temple de nos libertés.
Que la France prospère en tes mains magnanimes,
Que tes jours soient sereins, tes décrets respectés,
Toi, qui proclames ces maximes!
O rois, pour commander, obéissez aux lois;
Peuple, en obéissant, sois libre sous tes rois!

FIN.

LES AVENTURES

DE LA

FILLE D'UN ROI.

AVIS.

On trouve chez les mêmes libraires *les Gouvernemens représentatifs au Congrès de Troppau* (1), par M. J. Vatout, ex-sous-préfet; brochure nouvelle dont la censure a cru devoir interdire l'annonce dans tous les journaux.

Sous presse pour paraître le 25 janvier.

Première Lettre sur Naples et sur Leybach.

Cette correspondance, appuyée sur des documens officiels, paraîtra à des époques indéterminées, mais assez rapprochées pour tenir le lecteur au courant des événemens et des principaux actes du Congrès.

---

(1) Prix, 1 fr. 50 c.

LES AVENTURES

DE LA

FILLE D'UN ROI,

RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

Que mon nom soit caché puisqu'on le persécute!
(VOLT., *Tancrède.*)

SECONDE ÉDITION,
revue et augmentée.

PRIX : 1 fr. 25 c.

PARIS,

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois;
PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois.
PÉLICIER, Libraire, première cour du Palais-Royal, nos 7 et 8.

JANVIER 1821.

LES AVENTURES

DE LA

FILLE D'UN ROI.

FILLE d'un roi, j'ai connu l'exil et le malheur: les hommes liront peut-être avec intérêt le récit de mes aventures.

Mon père, né près du trône, dans une des plus belles contrées de l'univers, dut la couronne au désastre de sa famille, qui, forcée de s'embarquer sur une mer orageuse, disparut dans une tempête; il faillit lui-même à périr : échappé comme par miracle à la fureur des flots, il fut jeté sur les côtes d'une île dont les habitans lui accordèrent une hospitalité digne de son rang. Mais c'était une terre d'exil, et, sous un ciel étranger, on se rap-

pelle, on regrette, on aime encore plus sa patrie. La pensée de mon père était sans cesse dirigée vers le royaume de ses ancêtres ; il souffrait d'autant plus d'en être séparé qu'il se promettait d'en faire le bonheur. Tout entier à cette idée, il mit à profit le temps de la retraite, et cultiva les lettres et la philosophie. Dans le nombre des consolations qui charmèrent sa solitude, je dois mettre au premier rang les soins qu'il rendit à ma mère. Elle était grande, forte et belle : le berceau de sa race a été trouvé dans les bois ; transporté dans cette île fameuse, il a été mis sous la garde de ses rois : c'est le palladium de l'état. Ma mère pratiquait ses devoirs avec austérité ; son génie veillait près du trône ; son nom était invoqué dans toutes les solennités. Plus mon père la voyait, plus il étudiait son esprit et son caractère, et plus il conçut pour elle d'estime et d'attachement ; je devins le fruit de cette auguste union.

Là, élevée sous leurs yeux, je croissais dans l'espoir de rentrer avec mon père dans sa patrie, et d'y apporter les vertus de ma mère ; mais les circonstances secondaient mal nos vœux ; et je voyais avec douleur se mêler aux caresses paternelles le regret d'être forcé de m'abandonner peut-être sur une terre étrangère. Tous les jours je priais le ciel de rendre à mon père sa couronne :

le ciel enfin exauça ma prière. Nous nous refusâmes d'abord à croire à cette nouvelle, tant plusieurs des personnes empressées à nous l'annoncer étaient peu faites pour nous inspirer de la confiance! mais voyant dans la foule quelques-uns de ses anciens serviteurs qui ne l'avaient jamais oublié, et un certain nombre de cette espèce de gens qui ne s'aventurent jamais et adorent toujours le pouvoir à propos, mon père n'eut plus de doutes; il bénit la Providence, et se laissa conduire, au milieu des flots d'un peuple dans l'ivresse, jusqu'aux portes de la capitale du royaume. Avant d'y rentrer il s'arrêta dans un château où s'était réunie toute la noblesse du pays : c'est là que mon père déclara ma naissance ; c'est là qu'on fit assembler les prétendus sages du royaume pour délibérer dans quelles formes je serais présentée tant à la ville qu'à la cour. Parmi les membres de cette assemblée mon père reconnut plusieurs de ceux qui, lors de la tempête, étaient restés paisiblement sur le rivage sans porter secours à son vaisseau, ou même avaient secondé de leurs vœux le courroux de Neptune. Il remarqua surtout un certain personnage qui lui rappela les traits d'un ancien abbé de toilette et de cour, dont les dames aimaient la blonde chevelure ; qui était de toutes

leurs parties de plaisir, et qu'il se souvenait d'avoir vu, sortant d'un boudoir, aller dire la messe en plein air, dans une fête publique; mais, ayant entendu quelqu'un lui demander des nouvelles de sa femme, il croyait s'être mépris lorsqu'enfin, au premier pas qu'il fit vers lui, il le reconnut à sa marche. Il eut d'abord quelque envie d'accueillir froidement un homme qui avait long-tems servi ses ennemis; mais, instruit de ce qu'il avait fait dans cette dernière circonstance, il oublia ses anciennes erreurs pour ne songer qu'à ses nouveaux services. Dès que mon père lui parla de moi, il eut l'air embarrassé : cela m'étonna, car j'avais entendu dire que plus d'une fois il avait sacrifié sur les autels de ma sainte patrone. Ses objections ne prévalurent pas sur de plus grands intérêts; ma présentation fut décidée : on discuta quelques instans sur la couleur de ma robe; d'anciens souvenirs chers à mon père firent arrêter que je paraîtrais en robe blanche : ce fut ainsi que je fis mon entrée dans la capitale du royaume.

Je partageais avec l'auguste auteur de mes jours les regards avides de tout un peuple : les femmes saluaient mon père sans faire grande attention à moi; les hommes paraissaient plus impatiens de me connaître. Le charme de la nouveauté a toujours sur leur âme un grand empire! J'étais d'ail-

leurs jeune et fraîche; j'avais beaucoup de l'air de ma mère; c'était sa démarche libre, sa belle constitution ; un sourire consolateur était sur mes lèvres; mes regards respiraient la bonté; je n'avais point la timidité d'une jeune personne qui paraît pour la première fois dans le monde ; j'avais la conscience du plaisir que devait causer ma vue, bien que quelques-uns de mes traits ne fussent pas encore entièrement formés. Je ne me trompais point : la ville m'accueillit avec des transports d'allégresse ; la jeunesse surtout ne se lassait pas de me voir, et peut-être me pardonnera-t-on d'avouer que je fus flattée de ses hommages. Ma coquetterie fut moins satisfaite de la cour; les vieux courtisans, peu faits à mes manières, me considéraient comme une parvenue; ils ne me trouvaient pas assez de fierté; la simplicité et la forme moderne de mes habits leur paraissaient ridicules ; et l'un d'eux, il m'en souvient, dit avec dédain que j'avais *l'air peuple*; c'est de tout ce que j'entendis le seul mot qui me fit plaisir. Il est vrai que je devais avoir fort peu de succès aux yeux des hommes de l'ancienne cour; je traitais en égaux tous les sujets de mon père; je ne tenais pas à l'étiquette; je n'attachais qu'un faible prix à tous les hochets de la vanité humaine; je disais tout haut ma pensée; à côté des

parchemins je cherchais encore le mérite, et je riais quelquefois des paillettes et des ailes de pigeon.

Mon père, charmé de l'accueil que ses peuples m'avaient fait, me mit sur-le-champ à portée de le justifier : il voulut qu'on m'aimât autant que lui. Il promit solennellement par ma bouche d'oublier les jours d'orage ; de laisser aux mères leurs enfans ; de respecter le sanctuaire des consciences ; de faire asseoir la justice sur le trône ; de ne jamais enrichir l'état des dépouilles de l'orphelin ; de sanctionner tous les dons de la fortune ; d'adopter les nouvelles gloires ; enfin d'écouter une fois l'an, en ma présence, les vœux de ses sujets. La reconnaissance due à tant de magnanimité rejaillit sur moi : on chantait partout mes louanges, et je ne pouvais plus paraître en public sans être saluée par des acclamations d'allégresse.

Mon bonheur et ma gloire ne tardèrent pas à s'obscurcir. Comme j'étais née sur une terre étrangère, et que je n'avais pas été élevée à la cour, quelques-uns de ceux auxquels je ne plaisais point osèrent élever des doutes sur la légitimité de mes droits : l'un d'eux, qui me doit pourtant sa célébrité, car sans moi ses talens seraient demeurés ensevelis dans le foud d'une province,

se trouvant alors premier magistrat d'une des principales cités du royaume, protesta, m'a-t on dit, contre ma naissance : d'autres jurèrent en secret ma perte; quelques-uns, plus adroits, sachant que me rendre des hommages c'était plaire à mon père, qui était la source de tous les honneurs, feignirent de m'aimer par ambition. Je distinguai sans peine dans leurs rangs un homme dont la grande réputation a, comme lui, voyagé dans les deux mondes.

On m'avait beaucoup vanté son esprit, sa grâce, l'éclat de son imagination ; aussi dès que je le vis venir à moi je me sentis émue; j'attachais beaucoup de prix à son suffrage. J'étais fière d'essayer le pouvoir de mes charmes sur une âme initiée aux plus doux mystères de l'amour et de la beauté : « Fille de l'exil et du malheur, me dit-il, salut! je ne serai bientôt plus qu'un vieux cerf blanchi par les hivers; et ma longue expérience de la vie a reconnu que le cœur de l'homme ressemble tantôt à l'éponge du fleuve, tantôt à ce puits naturel au fond duquel on aperçoit un large crocodile. L'habitant de la cabane et celui des palais, tout gémit ici bas : j'ai vu pleurer des bergères et des princesses, et je me suis étonné de la quantité de larmes que contient l'œil des rois! Et moi aussi j'ai chanté l'hymne

des douleurs ! Mon père avait une belle hutte ; ses moutons buvaient les eaux de mille torrens; et j'ai erré sans patrie ! j'ai vu la fumée des fêtes de l'étranger ; le désert a déroulé devant moi son vaste silence ; j'ai entendu soupirer l'âme de la solitude, et la lune m'a raconté son grand secret de mélancolie. O vierge des nouvelles amours ! le vieux célibataire des mondes nous a permis de nous rasseoir aux festins de nos pères, et de revoir le soleil de notre savanne ! Tu as apparu au milieu de l'orage comme la colombe mystique de l'arche de salut ! tu t'es levée comme une blanche vestale ! tu as les grâces du jour, et la nuit t'aime comme la rosée ; tu sais des paroles magiques qui endorment toutes les douleurs ; tes embrassemens unissent le présent et le passé comme la liane et le chêne ; tu es belle comme le désert avec toutes ses fleurs et toutes ses brises ; ta voix est harmonieuse comme les accens de l'Homère des bois ! Oui, j'ai vu les chevrettes de la montagne, j'ai entendu les propos des hommes rassasiés de jours ; mais la douceur des chevreaux et la sagesse des vieillards sont moins aimables et moins fortes que tes paroles ! Tu guéris les blessures comme la feuille de papaya ; les anciens des jours et les fils d'Adam qui ne comptent pas encore trente neiges fumeront autour de ton foyer le calumet de

paix ; et jusqu'au moment de descendre dans la petite cave garnie de peaux, d'où l'on ne sort jamais, tous les hommes de la chair blanche te porteront dans leur cœur comme le souvenir de la couche de leurs pères. Vierge des nouvelles amours, salut ! » (1)

A ce discours je demeurai immobile d'étonnement ; ce ton était si éloigné de la simplicité de mon langage que je ne sus que répondre. Les formes orientales, comme on sait, ne me conviennent pas, et je sentis que nous aurions bien de la peine à nous entendre. Il m'écrivit des lettres où il voulut bien descendre pour moi des hauteurs de son génie ; je les lisais avec l'admiration due aux grands talens ; mais elles ne parlaient qu'à mon esprit ; elles n'allaient pas jusqu'à mon cœur : il y régnait une sorte de contrainte qui me donnait des suopçons sur la sincérité des sentimens qui s'y trouvaient exprimés ; je savais d'ailleurs que leur auteur était sous l'influence d'anciennes liaisons qui flattaient sa vanité ; je ne doutais point de son attachement pour mon père ; mais je me souvenais qu'il avait, comme tant d'autres, brûlé

---

(1) Cette conversation a paru *tout entière* dans un roman célèbre. (*Note de l'Editeur.*)

un grain d'encens sur un certain berceau, que son imagination poétique avait représenté comme *chargé des destinées du monde.* Quelquefois aussi il me donnait des conseils en opposition avec les leçons que j'avais reçues de mon père: il se liait tous les jours de plus en plus avec des *hommes de la chair blanche et très-blanche*, qui ne m'ont jamais aimée : je commençai par le recevoir plus froidement; je finis par cesser de le voir. Depuis, il a cherché à s'en venger en écrivant contre moi: il m'a supposé des torts que je n'ai pas, des défauts que je n'aurai jamais. Celles de ses lettres qu'il a rendues publiques n'étaient rien moins qu'aimables pour moi; mais on dit qu'il me traitait encore plus mal dans sa correspondance secrète : on m'en a montré quelques notes; je n'ai pas voulu les lire; elles étaient écrites en langue étrangère. On dit qu'aujourd'hui il est auprès des grands génies des tribus de l'aigle et du léopard : puisse sa voix, *douce comme les sons du chichikoué* (1), *apaiser Matchimanitou* (2) *!!!*

Comme j'étais encore fort jeune, et que j'avais peu l'habitude du grand monde, on avait placé près de moi plusieurs personnes chargées de m'ob-

---

(1) Instrument des sauvages.

(2) Dieu de la guerre et du mal.

server, de me suivre et de veiller sur mes destinées ; mais, moins empressées à remplir ce devoir que jalouses de s'affranchir de toute responsabilité, elles s'occupaient fort peu de moi ; à peine si elles osaient se montrer avec moi en public, encore moins à la cour. Mes ennemis triomphaient, mes amis murmuraient de cette faiblesse; le respect qu'on avait pour moi diminuait de jour en jour : on commença à douter de mes promesses ; cette joie pure que j'avais inspirée se mêla d'inquiétude ; plus d'une voix s'éleva pour venger mes droits méconnus : ce fut en vain ! Je gémissais d'être tombée en de pareilles mains, lorsqu'un événement de douloureuse mémoire vint révéler toute l'incapacité des secrétaires de mes commandemens.

Le chef d'une île sauvage traversa la mer sur un frèle esquif, et vint planter le drapeau de la guerre sur nos rivages : sa vue me causa une révolution !

Comme dans les temps anciens les navigateurs invoquaient Neptune au milieu des orages, ainsi ceux qui étaient montés sur le vaisseau de l'état crurent ne pouvoir mieux faire que de m'opposer comme une divinité tutélaire au fléau qui les menaçait. On tira mon image du temple, où depuis quelque temps on la laissait dans l'ou-

bli ; on la montra au peuple dans une grande cérémonie : comme ma présentation à la cour n'avait point paru assez solennelle, on me mit la conronne sur le front ; mon père renouvela le serment de m'aimer toute la vie : ce serment était dans son cœur ; son auguste famille s'y associa : les notables y répondirent par des acclamations unanimes ; mais je lus à travers les protestations des courtisans quelque chose de faux et de mal assuré ; leur main tremblait en se levant devant mes autels, et leur sourire et leurs vœux ressemblaient à la gaîté de ces braves qui chantent quand ils ont peur.

Le caractère imposant de cette solennité, les royales sollicitudes qui la rendaient si touchante firent une impression profonde ; mais il n'était plus temps ! J'aurais pu, nouvelle Jeanne d'Arc, sauver et le roi et le trône ; mais il n'était plus temps ! je demandai vainement une épée : l'impéritie de mes gouverneurs, le soin coupable qu'ils avaient pris de me cacher ouvrirent carrière à d'anciens souvenirs, donnèrent des armes à la haine, égarèrent la fidélité ; et mon père fut forcé de quitter ses états, et je le suivis dans son nouvel exil.

Parmi ceux qui nous accompagnèrent, ou qui

vinrent nous rejoindre après avoir essuyé les dédains du dominateur nouveau, j'observai non sans regret que le plus grand nombre aimait mon père beaucoup plus que moi : on cherchait à me nuire dans son esprit ; on allait jusqu'à m'attribuer ses chagrins : l'amant poétique, dont j'avais pressenti l'inconstance et rejeté les pompeux hommages, parlait fort mal de moi dans son *intérieur*, et je tremblais que le cœur paternel, aigri par le malheur, ne s'ouvrît à ces funestes impressions.

Instruit de mes ennuis et de mes craintes, l'homme qui s'était assis sur le trône de mon père me fit faire des propositions : il m'offrait à la cour et à la ville le même état ; mais il ajoutait au contrat certains articles qui me déplurent hautement : le cruel ! il allait jusqu'à exiger de moi le serment de ne jamais revoir mon père, comme si dans mes alarmes je confondais avec l'auguste auteur de mes jours ceux qui cherchaient à m'arracher de son cœur ! On m'avait appris d'ailleurs que déjà ce prétendant farouche n'avait pu vivre avec plusieurs femmes qui avaient avec moi quelque ressemblance, et qu'aussi peu galant que le seigneur Barbe-Bleue il les avait étouffées après leur avoir ravi la liberté : je rejetai sa demande, et je me confiai à la Providence.

Le ciel veillait sur nous : mon père rentra dans son palais. J'étais fatiguée du voyage, et je ne pouvais marcher sans appui. Un homme qui dans des temps plus reculés avait servi ma sainte patrone au-delà de ses vœux, et qui avait mêlé du sang à ses holocaustes, s'offrit pour me guider et me soutenir : c'était un homme d'esprit, d'une finesse extrême, mais dont le principal mérite peut-être consistait à paraître plus habile en affaires qu'il ne l'était réellement : mystérieux plus que profond, c'était un homme d'intrigues plus qu'un homme d'état. Ses hommages me faisaient peur ; ils ressemblaient à des remords ! Il ne m'inspira aucune confiance; ses ennemis même ne lui pardonnèrent pas les derniers services qu'il leur avait rendus, et je le vis sans regret abandonné et forcé d'aller cacher son désappointement dans une cour étrangère.

Ce fut à cette époque qu'il s'organisa une ligue terrible contre moi : le grand foyer était dans la capitale du royaume ; mais il s'était formé dans toutes les provinces des confréries secrètes où l'on conspirait également ma perte. Au milieu des dangers qui me menaçaient de toutes parts j'étais tremblante, je n'osais me montrer. Ici on blasphémait mon nom ; là on immolait mes amis

en profanant le nom de mon père! Je souffrais horriblement, je changeais à vue d'œil, et j'étais déjà tellement défigurée que je crus devoir mettre un voile.

Parmi les nouveaux seigneurs de la cour je remarquai un homme qui d'abord avait jeté sur moi un regard assez distrait : il était jeune et bien fait, sa démarche était haute et fière ; on vantait la générosité de son caractère et la beauté de son âme : il venait voir assidûment mon père ; il contait avec grâce; il avait à sa disposition les cent bouches de la renommée, qui l'instruisaient fidèlement de tout ce qui se passait dans l'étendue du royaume; il savait jusqu'aux anecdotes les plus secrètes, et les boudoirs même n'avaient pas de mystères pour lui. A travers les récits qui lui arrivaient de toutes parts, il apprit tout l'intérêt que le peuple prenait à ma douloureuse position : il était de son devoir d'en instruire mon père; il parla. Voyant que mon père avait pour sa fille beaucoup de tendresse, il parut se rapprocher de moi : je l'accueillis avec intérêt; mais je craignais que le plaisir de voir s'abaisser devant lui toutes les vanités de la cour, ne l'emportât. Lorsqu'il essuyait quelques dédains de certains personnages qui ne lui pardonnaient pas sa modeste naissance, il venait

se consoler auprès de moi : cela lui arrivait assez souvent. Il contracta ainsi l'habitude de me voir : à travers mon voile et ma pâleur il distingua des traits qui firent sur lui une douce impression ; il se reprocha d'être venu si tard m'offrir son hommage, et parut touché de mon état de langueur : « Fille d'un roi que je vénère, me dit-il un jour, je gémis de vos souffrances ; je veux y mettre un terme. Il ne faut pas que vous restiez ainsi renfermée : votre santé s'altère ; on ne vous reconnaîtrait bientôt plus ; vous êtes perdue si vous gardez encore la chambre. Votre auguste père daigne m'accorder quelque confiance ; je lui peindrai votre situation : espérez tout de son ineffable bonté ! » Je reçus avec reconnaissance ses généreuses propositions ; je lui parlai de ses dangers personnels : il me répondit avec une courageuse fierté : « Je ne crains point la roche Tarpéienne ! » et je remis mon sort et mon espoir entre ses mains. Mon père me permit de reparaître avec lui en public ; une seule de ses caresses suffit pour me rétablir ; et mon jeune libérateur me donna un grand bal, où eus le plaisir de voir danser mes ennemis. On renvoya quelques-uns de mes gouverneurs qui avaient contribué à mes chagrins ; ma maison fut

renouvelée, et mon nom fut replacé dans les prières publiques.

Ma gratitude pour mon libérateur fut immense; je l'associai à ma fortune et à ma gloire. Dès que l'on apprit notre honorable attachement on déversa sur sa personne une partie de l'amour qu'on m'avait voué: mon père, par tendresse pour moi, l'éleva au premier rang, le combla de faveur, l'admit jusque dans son intimité. Lui, ne me jugeant pas indigne d'être initiée aux secrets de l'état, venait me consulter comme une autre Egérie. Notre union était chaste et pure : j'avais fait vœu de virginité; car telle était ma destinée qu'en trahissant ce vœu, je devais perdre et l'honneur et la vie. Mon père était l'auguste confident de tous nos sentimens : chaque soir il se faisait raconter nos entretiens; il applaudissait à notre mutuelle félicité; il nous donnait de sages conseils, que nous suivions comme des ordres : j'étais heureuse, triomphante; tout souriait à mon amour. Un ancien maître d'hôtel de mon père, jaloux de la faveur de mon jeune ami, chercha à présenter notre liaison sous des couleurs dangereuses; mais on lui conseilla, s'il n'était pas content, d'aller le dire à Rome : il nous prit au mot; il partit dans une voiture de la cour, et nous respirâmes en toute liberté.

C'était tous les jours pour nous fêtes nouvelles. On savait qu'à l'exemple de mon père j'aimais beaucoup les lettres ; aussi les poètes, les académiciens, les publicistes m'accablaient de madrigaux, de discours, de brochures ; plusieurs ne faisaient que changer les noms propres et quelques épithètes à des écrits adulateurs composés pour une autre idole ; mais je faisais justice de cet encens banal, et je foulais aux pieds ces couronnes artificielles déjà flétries sur d'autres autels.

J'honorais ces écrivains courageux qui, dans le temps de mes premiers malheurs, se vouèrent noblement à ma défense ; j'entrai même en correspondance avec plusieurs : l'un m'adressait toutes les semaines des lettres spirituelles et piquantes sur tout ce qui se passait dans la capitale du royaume ; l'autre, non moins constant, et qui a passé dans le monde pour mon benjamin, me donnait de sages conseils avec le mâle accent de la vérité ; car je permettais de tout dire, de tout écrire ; je ne me laissais point éblouir par les éloges ; je dédaignais les injures. J'étais liée avec une femme d'un talent admirable ; son amitié était un suffrage. Jamais auteur de notre sexe n'eut plus d'éclat dans le style, d'élévation dans l'éloquence, de poésie dans l'imagination : sa

conversation, non moins brillante, tantôt étincelait de traits d'esprit, tantôt prenait le sublime caractère du génie : son ton alors avait quelque chose de prophétique ; on eût dit une prêtresse d'Apollon inspirée par son dieu. Les *considérations* qu'elle me présenta sur les véritables causes des malheurs qui avaient frappé la famille de mon père firent sur moi une impression profonde : j'écoutais cette noble amie avec un charme religieux ; mais la mort ne tarda point à l'enlever à mon amour. Tous mes amis, qui étaient aussi les siens, entourèrent son lit de douleur : elle expira au milieu de leurs embrassemens et de leurs armes (1).

Cette perte m'affligea beaucoup ; mais j'étais réservée à de nouveaux chagrins. Je remarquai que depuis quelque temps mon favori devenait

---

(1) L'asile consacré par ses derniers soupirs ne sera point profané par l'indifférence : une femme distinguée par les grâces de son esprit et de sa figure, et bien digne d'avoir aimé ce beau génie, se propose de faire élever une colonne à sa mémoire. Tous les amis des lettres, de la gloire et de la liberté s'empresseront d'y attacher leur offrande !

(*Note de l'Éditeur.*)

soucieux; il apportait moins de confiance dans nos entretiens; il boudait, il prenait de l'humeur: je le priai de m'ouvrir son cœur, et dans les demi-confidences qui lui échappèrent je crus entrevoir qu'il ressentait de la jalousie contre quelques-uns des hommes qui me témoignaient un grand attachement, ou qui étaient en correspondance avec moi: « Ils ont par fois avec vous, « me disait-il, des manières qui ne me conviennent pas; ils vous tiennent des propos beaucoup trop libres, et vous les écoutez, et vous « leur souriez! Vous ne verrez bientôt plus que « par leurs yeux; vous ne parlerez plus que par « leur bouche: cela me déplaît. » Je fus un peu piquée de ce ton de reproche, et, par un sentiment bien naturel à mon sexe, je fus charmée de lui laisser un peu de jalousie: cependant j'engageai quelques-uns de mes amis à mesurer leurs expressions, à prendre avec moi un air un peu moins familier, à mettre plus de circonspection dans leur ton et dans leurs manières; car il est vrai de dire que, dans le nombre, il s'en trouvait qui avaient le langage un peu âpre et par fois inconvenant. Mon favori voyait toutes les lettres qui m'étaient adressées; je n'avais rien de caché pour lui; mais comme je ne voulus point lui faire l'entier sacrifice de ceux de mes adorateurs

qui lui donnaient de l'ombrage, il commença par dépit à s'éloigner de moi : il venait toujours voir mon père ; mais il passait des jours entiers sans me rendre visite : il reparut dans les salons de mes ennemis. Ceux-ci, qui étaient aussi les siens, usèrent de finesse : ils savaient qu'il disposait de mon sort, qu'il était dans les secrets comme dans la faveur de mon père ; ils l'accueillirent avec un empressement dont sa candeur fut dupe. Cependant sa belle âme ne se plia point à une entière ingratitude : on lui conseillait de me perdre ; il ne se résigna qu'à me blesser dans la personne de mes amis.

Dans leur sollicitude pour moi, ils avaient fondé une académie dont les séances avaient pour but de connaître tous les écrits qui me concernaient ; d'entretenir cette aimable liberté qui régnait dans mes cercles ; d'applaudir aux honorables hommages que l'on me destinait ; et, lorsque des vœux indiscrets m'avaient été adressés, de consoler les amis malheureux que l'on punissait de leurs erreurs ou de leur témérité. Cette académie importunait les yeux de mon ami, ou plutôt la jalousie de ceux sous l'influence desquels il venait de se ranger : il résolut sa perte ; il fit servir à ce projet un jeune seigneur que j'avais distingué dans la foule des adorateurs atta-

chés à mes pas ; il avait puisé ses principes à une excellente école, et il s'annonçait comme digne du noble et riche héritage de souvenirs et d'exemples que lui avait légué, avec sa fille, ma plus illustre amie. Les vapeurs de la vanité égarent par fois les têtes jeunes encore! Quelques paillettes en perspective éblouirent ses yeux : il nia d'avoir été reçu chez moi, d'avoir fait partie de l'académie instituée sous mes auspices. Ce désaveu imprévu lui fit peu d'honneur dans le temps ; j'ai su que depuis il en avait témoigné beaucoup de regrets ; et dans les belles âmes le repentir devient une vertu.

C'était l'époque de l'année où je reprenais mes *roughts ;* ils se tiennent à midi : là sont invités d'habitude les personnages les plus marquans de toutes les provinces du royaume ; on y discute avec franchise : je ne souffre jamais qu'on y parle de mon père sans le profond respect que je professe moi-même pour sa personne sacrée ; je suis plus indulgente pour moi ; je ne trouve pas mauvais qu'on s'exprime sur mon compte avec une entière franchise : je souris à ceux qui me disent des choses aimables ; je souris de ceux qui me lancent des épigrammes. Il y a toujours dans ces cercles un certain nombre d'individus assis devant la cheminée qui ne disent rien ;

quelquefois ils se remuent, machinalement, sans savoir pourquoi; ils ont toujours peur de perdre leurs places, et pourtant ce ne sont pas les places d'honneur; mais ils les trouvent commodes : ils se chauffent tranquillement ; ils ne s'occupent pas de ce que l'on peut dire à droite ou à gauche, et même sur le *canapé;* leurs yeux sont toujours fixés sur la pendule, et dès que l'aiguille touche à l'heure du dîner, ils poussent, comme par instinct, des cris sauvages; ils se lèvent en désordre, et courent se mettre à table : ce n'est pas chez moi ; je suis simple et frugale; les excès ne me conviennent pas ; ils dérangeraient ma constitution; mais mes gouverneurs ont d'excellens cuisiniers, et pour cause.

Une des principales villes du royaume, où la discorde avait fait couler le sang, me demanda la permission de présenter chez moi un vieillard dont la jeunesse avait eu un éclat malheureux: je n'avais pas à la rigueur le droit de m'y refuser; mais il est une sorte de pudeur qui devrait avertir tacitement certaines personnes de ne point se présenter dans certaines maisons. Je veux bien admettre chez moi une douce liberté; mais je ne puis en tolérer l'abus. Je blâmais hautement mes amis d'avoir laissé commettre une semblable inconvenance, lorsqu'un d'eux

m'écrivit que mes plus ardens antagonistes n'étaient pas étrangers à cette présentation : ils avaient espéré par là jeter le trouble dans ma société. D'un côté on le jugeait *indigne* de paraître ; de l'autre je savais que son aspect ferait beaucoup de peine à mon père : il me tira lui-même d'embarras ; il ne vint pas chez moi, et mes vrais amis en furent eux-mêmes satisfaits.

Mais qui le croirait ! mon favori, piqué de n'avoir point empêché cette démarche offensante pour ma famille, eut l'air d'en rejeter sur moi la faute : il me dit que c'était par mes propres conseils que cette présentation hostile avait eu lieu ; que je voulais être plus souveraine que le roi mon père ; qu'enfin ma conduite entretenait partout une vague inquiétude. Je protestai de mon innocence ; je suppliai de ne me point juger par un choix qu'avait dicté ou un espoir coupable, ou plutôt un désespoir mal dirigé : mon favori demeura sourd à mes prières ; il me fit faire publiquement des remontrances par mon père : enfin, effrayé ou jaloux du monde qui se rendait à mes *roughts*, il ne s'occupa plus que des moyens de pouvoir les composer de gens plus favorables à ses intentions, plus dociles à ses volontés.

A mesure que son indifférence pour moi aug-

mentait, il se rapprochait davantage de mes ennemis : il reprit dans leurs cercles des idées de vanité, et mon libérateur se fit courtisan. Un soir, qu'il revenait sans doute de ces régions élevées dont l'atmosphère cause toujours une dangereuse ivresse, il entra chez moi assez brusquement : il était en habit de cour ; je le trouvai moins bien : j'avais pour lui tant de faiblesse que le reproche expira dans ma bouche. Ma tendresse se ranima tout entière ; je crus lui en donner de nouvelles preuves en l'éclairant sur les dangers cachés sous ses pas, sur la vanité des caresses qu'on lui prodiguait, sur les regrets qui l'attendaient dans l'abîme où son aveuglement allait le précipiter. Je m'aperçus bientôt que ma voix n'avait plus sur son âme son premier empire : il m'écoutait d'un air distrait ; il souriait dédaigneusement. Justement offensée de tant de légèreté, je lui demandai compte alors de son ingratitude ; il se piqua à son tour, me reprocha amèrement certaines liaisons, se moqua de mon prétendu vœu de virginité, et, soit délire, soit nécessité d'accomplir un secret engagement, et d'offrir mon honneur et ma gloire en holocauste à mes ennemis, il osa porter sur moi une main hardie, et tenta de m'associer au déshonneur de Lucrèce.... « Souviens-toi de l'exil de Tarquin ! »

lui dis-je ; et il sortit, et je restai abîmée dans l'étonnement et la douleur.

J'aurais voulu taire cet affront ; mais le bruit ne tarda pas à s'en répandre ; il ne fut que trop confirmé par l'état de langueur où je tombai. De ce moment les cœurs qui m'étaient demeurés fidèles s'éloignèrent quoique à regret de mon ancien libérateur ; on lui reprocha si durement son ingratitude, que sa tendresse pour moi devint de la haine : il m'avait tant aimée ! Ma seule vue lui était importune ; le son de ma voix lui faisait mal ; mes lettres l'irritaient. Le cruel ! il alla jusqu'à proposer de me mettre aux fers ! il a laissé à d'autres cette affreuse gloire. Malgré tout le mal qu'il a voulu me faire, je sens que je l'aime encore, et je lui rends avec plaisir cette justice que le jour où il fit cette proposition sa raison venait d'être troublée par une grande calamité, et qu'il était entraîné comme par une fatalité aveugle vers l'autel où il devait tomber en victime.

Sa jeunesse fut dupe de la vieille expérience des cours. Au milieu du deuil public une voix s'élève du camp de ses nouveaux alliés pour lui imputer un exécrable forfait : un infâme écho répète cet outrage ; son âme se soulève d'indignation ; mais il était déjà sous le poids d'une force

occulte qui le précipita du faîte des grandeurs. Il s'arrache des bras de mon père, vient déposer chez moi sa carte d'adieu sans oser me revoir, et fuit, sous un manteau de cour, vers le même rivage où j'ai été conçue : il doit être gêné en présence de ma mère; il doit pleurer chaque jour l'outrage qu'il a fait à sa fille, lui qui pouvait la rendre si heureuse !

Telle est la faiblesse du cœur des femmes, qu'en dépit de ses procédés je ne pus le voir partir sans douleur et sans effroi : présent, je me flattais de triompher de son inconstance, de le ramener à moi, et de retrouver mes beaux jours ; absent, je pressentais que je serais plus malheureuse. On dit que, par une dernière attention, il ne voulut pas être étranger au choix des gouverneurs auxquels on allait confier mes destinées. Mais la vertu trop ordinaire des âmes généreuses ne l'abusa-t-elle pas encore dans cette circonstance ? peut-on fonder un espoir raisonnable sur le sable mouvant de l'ambition ? Il croyait qu'après avoir saisi d'une main hardie le flambeau de la Vérité pour éclairer les horribles mystères qui avaient souillé le glaive de la justice. . . . . ; il croyait qu'après avoir été soixante ans vertueux. . . . ; il croyait que la flexibilité humaine avait des bornes ; que l'amitié n'en avait pas ; il

croyait bien d'autres choses encore, qu'il ne croit sans doute plus aujourd'hui : je ne partageais pas toute sa confiance ; je voyais autour de moi plus d'un homme échappé du service ou de la domesticité du grand ennemi de mon père ; je savais qu'ils avaient beaucoup à faire oublier ; je redoutais plus leurs remords que la franchise de la haine de mes adversaires. Hélas! mes craintes n'étaient que trop légitimes! L'héritage douloureux qu'avait laissé mon ancien favori ne fut que trop bien exploité par ses successeurs. On m'enferma, loin de tous les yeux, dans une tour où je suis gardée par dix surveillans en habits brodés : on m'imposa des privations de tous les genres ; on me refusa jusqu'aux consolations ordinaires des prisonniers ; des plumes, de l'encre, du papier, des livres ; mes amis ne pouvaient plus ni me voir ni me parler ; j'eus la douleur d'apprendre que j'étais un sujet de schisme ; que mon nom, à certains yeux, était devenu un blasphême : les uns voulaient à toute force me séparer de mon père ; les autres, qui désiraient nous voir toujours réunis, furent publiquement maltraités malgré la dignité de leur caractère : leurs partisans accoururent pour les soutenir ; j'entendis alors des groupes qui faisaient retentir l'air de mon nom mille fois répété ; j'entendis le bruit des che-

vaux ; j'entendis un coup de fusil ; je vis passer un convoi suivi d'une nombreuse jeunesse en deuil : mais, privée au dehors de toute communication, je ne comprenais rien à ce triste spectacle, et mon ignorance ajoutait à mon inquiétude.

Un jour que je regardais rêveuse à travers les barreaux de ma fenêtre, j'aperçus un homme d'un certain âge, qui vint déposer des tablettes au pied de ma tour. A ses bas violets j'avais cru le reconnaître, lorsqu'ayant attiré à moi ses tablettes à l'aide d'un long ruban, je vis en effet l'écriture d'un abbé qui, plus d'une fois déjà, m'avait adressé des lettres charmantes. Me croyant plus malade encore que je ne l'étais réellement, il me demandait, pour la nuit même, un rendez-vous, afin de m'apporter les secours de sa religion. Je l'aimais beaucoup ; j'étais curieuse de le revoir ; le hasard me servit à merveille. Le surveillant, qui était de garde pour cette nuit-là, m'avait naguère offert quelques hommages, et l'amitié qui l'unissait avec mon ancien favori, le rendait quelquefois moins rigoureux pour sa prisonnière. Homme de plaisir d'ailleurs, il était allé passer la soirée chez une aimable veuve, à laquelle il paraît avoir consacré les loisirs d'une vie très-variée. Je profitai de son absence, et je reçus l'abbé : il me trouva chan-

gée : « Mais, avec une constitution comme la » vôtre (me dit-il), il y a toujours des ressources » et de l'espoir ». Il parlait d'un ton plus animé que d'habitude : « Que voulez-vous, ajouta-t-il ; » je sens mon cœur et ma tête entre des tenailles. » Le sang a coulé ; où s'arrêtera cette horrible » libation ?... Que tous ces hommes décrépits, » grimaçans, haineux s'écartent donc enfin ! » qu'ils nous laissent voir le trône ! Il faut le » changement complet des hommes chargés de » veiller sur vous ; il faut le renvoi immédiat, » entier, éternel de tous ceux qui nous ont menés » vers l'abîme avec un aveuglement dont, « jusqu'à eux, on ne croyait pas l'humanité » capable ! » Il parlait si haut et avec tant de feu que le surveillant, étant de retour, l'entendit, entra brusquement, le surprit en tête à tête avec moi, et saisit entre ses mains un mémoire dans lequel il me racontait les derniers événemens dont le bruit confus avait alarmé ma sollicitude. L'aventure fit du bruit ; mes ennemis ne manquèrent pas de la mettre au rang des anecdotes galantes : l'amabilité connue du prélat aidait à la malignité ; mais on ne se contenta pas d'en rire ; on convoqua les grands interprètes du royaume, qui, à l'aide de leur science, firent aussitôt jaillir de ce mémoire mille petits atten-

tats auxquels sans doute l'auteur n'avait point pensé : heureusement que j'avais encore des amis parmi les juges; leur cœur prononça, et l'homme de la vérité sortit victorieux de cette pénible épreuve.

J'appris avec joie son triomphe ; mais ce n'était qu'une consolation passagère à mes ennuis. J'étais toujours bien seule, bien triste, sevrée de toute espèce de nouvelles : cependant, comme membre de la famille, on m'envoya, des deux royaumes voisins, des lettres de faire part pour m'annoncer la naissance de deux cousines, dont l'apparition imprévue avait causé du chagrin à leurs pères, qui ne les attendaient pas sitôt : on ajoutait, par post-scriptum, qu'ils les avaient reconnues, et que leurs peuples avaient assisté avec joie à leur baptême. Depuis j'ai entendu dire que ces deux princesses, nées au milieu des camps, pourraient bien devenir la source de grands débats, et que d'autres princes voulaient les étouffer dès leur berceau de peur qu'elles ne grandissent, et ne prissent plus tard la fantaisie de voyager dans leurs états : on assure enfin que les grands parens doivent se réunir dans une ville du nord pour décider si elles seront légitimées et admises dans la famille : puissent-elles échapper aux tribulations que j'endure, et faire le bonheur de leurs pères adoptifs et de tous leurs sujets!

La gêne que j'éprouvais, les chagrins de mes amis, le silence même qui ne laisse pas de devenir à la longue une sorte de supplice pour notre sexe, tout m'accablait, tout altérait en moi les principes de la vie : je finis par tomber sérieusement malade. Une nuit il faisait un temps affreux ; le vent du nord soufflait avec violence ; mon sommeil était fort agité ; mille rêves sinistres avaient déjà traversé mon imagination, lorsqu'un génie m'apparut : sa longue barbe tombait en flots de neige sur sa poitrine ; son regard semblait percer l'avenir ; des ailes étaient suspendues à ses épaules ; il tenait une faulx à la main. « Jeune infortunée, me dit-il, rassure-toi ! ne sais-tu pas que ta sainte patrone a aussi connu le malheur ! Tantôt je l'ai vue florissante et souveraine ; tantôt je l'ai vue proscrite, mutilée, chargée de fers. C'est elle qui jadis, pour trois cents guerriers réunis à sa voix, fit de la mort une vertu ; c'est elle qui, sous un autre ciel, inspira une démence sublime au grand citoyen qui devait la sauver au prix du sang de ses fils ; c'est elle qui naguère, chez le peuple des montagnes, guida la flèche immortelle d'un père et d'un héros ; c'est elle qui planta ses étendards sur le sol du monde sauvage ; c'est elle qui, dans les états de ton père, se leva si fière et si terrible pour

repousser les menaces et le joug de la domination étrangère ; c'est elle enfin qui vient, à la lueur de son flambeau, de réveiller la vieille terre du fanatisme. Et crois-tu qu'à travers tant de siècles et de révolutions son triomphe n'ait coûté ni pleurs, ni sang ? Elle a eu ses bourreaux, elle a eu ses martyrs ; mais, inaltérable au sein des tourmens, elle a chanté dans les cachots, elle a souri sous la hache homicide, elle s'est assise tranquillement au milieu des cendres et des ruines ! Et toi tu murmures de quelques outrages, de quelques larcins faits à tes droits ! tu gémis de la perte passagère de ta liberté ! Va, encore une fois ; rassure-toi ! Ton auguste père ne t'a point fait don de la vie pour t'abandonner si jeune encore : espère en sa bonté, compte sur ma puissance. » Et le génie agita ses ailes, et disparut.

Au trouble que me causa d'abord ce rêve succéda ce calme que répand dans l'âme une douce espérance : mais quand devait-elle se réaliser ? Jusque là mon état ne s'améliorait pas ; j'étais bien malade ! l'intérêt pour moi devint général ; il semblait que ma popularité s'accrût avec mes maux : on avait fait de moi un portrait en bronze fort ressemblant, au bas duquel on avait rappelé ces paroles que mon père, faisant allusion à mes

anciennes souffrances, m'avait adressées lors du grand bal donné par mon ancien favori : *Tu ne changeras plus!* Mes amis en tirèrent des copies par milliers, qu'ils répandirent dans toutes les classes du peuple : l'un, pour me revoir chaque matin, l'avait fait graver sur sa pipe ; l'autre, pour me contempler à chaque instant du jour, le portait sur sa tabatière : grâce au zèle d'un officier, mon image parut en si grand nombre et à un prix si modique qu'elle fut placée sous les plus modestes toits. Mes ennemis cherchèrent à jeter du ridicule sur ce nouveau culte qu'on me rendait : mais, comme si leur haine m'avait embellie, chacun, mieux à portée d'étudier mes traits, et d'apprécier les avantages dont j'étais douée, semblait s'attacher encore plus à moi. Mon père ne put qu'être flatté de ce nouvel hommage rendu à son enfant ; il rapporta sur moi une pensée affectueuse ; et cet empressement à répandre mon portrait, et ces cris sans cesse proférés en mon honneur lui suggérèrent l'idée que peut-être mes gardiens ne lui avaient pas envoyé des bulletins bien exacts de ma santé.

Une autre circonstance vint ajouter à ses appréhensions.

Selon l'usage solennel on avait renouvelé ma

maison . . . . malgré mon absence. Ayant vu rappelés pour le service de ma chambre un grand nombre des hommes que les adversaires de mon libérateur avaient cherchés partout depuis plusieurs années, mais qu'ils avaient cru *introuvables*, mon père soupçonna toute la vérité; sa tendresse pour moi s'alarma; il me fit une visite. Dès que je l'aperçus, je l'embrassai avec transport en lui disant : « Pour être heureuse je voudrais toujours être ainsi unie à vous! » Je lui parlai ensuite des peines que j'éprouvais dans ma captivité ; il ne les savait pas toutes! Je finis par lui raconter mon rêve, et l'apparition du génie aux grandes ailes. « O ma fille! me répondit-il d'un ton grave mais affectueux, mon cœur paternel saigne de tes souffrances ; mais si tu as des ennemis exagérés dans leurs préventions, tu as des amis bien imprudens dans leur zèle : les premiers me chérissent peut-être au-delà de ce que j'exige ; les autres m'oublient quelquefois dans les vœux qu'ils t'adressent. Malgré ce double reste d'un esprit perturbateur que mes serviteurs fidèles détestent hautement, je veux que nos deux noms demeurent à jamais unis; je veux, sous tes auspices, reporter mon royaume aux jours de sa prospérité. Mais ne précipitons rien : songe que la patience et la modération

sont aussi des puissances! Les songes quelquefois sont des avertissemens du ciel; espère dans le génie qui t'a apparu. Oui, pour atteindre le but de tous nos désirs, deux conditions nous sont nécessaires, le repos et le temps! »

O mon père! que vos paroles me sont douces et consolantes! le Temps est sans doute un habile médecin; mais il est des ordonnances encore plus promptes, plus efficaces que les siennes. Il y a quatre ans, à ma première maladie, c'est l'une de celles-là qui m'a sauvée : ah! si l'on veut me remettre à cet ancien régime qui a déjà failli me faire périr et qui me tuerait inévitablement, c'est de vos ordonnances seules, ô mon père! que j'attends mon salut! »

Mon père me serra encore une fois sur son cœur, et regagna son palais.

Les grandes joies produisent souvent le même effet que les grandes douleurs : l'état de faiblesse où j'étais ne me permit pas de soutenir cette touchante entrevue sans une vive émotion. Je suis trop agitée en ce moment pour pouvoir continuer mon récit : dès que je serai mieux, dès que j'aurai repris le libre usage de toutes mes facultés, je reprendrai aussi le cours de mes aventures.

FIN DU CHAPITRE PREMIER.

POST-SCRIPTUM.

La visite solennelle que m'avait rendue mon auguste père, les paroles qu'il m'avait adressées devinrent bientôt le sujet de toutes les conversations : on les recueillit avec une respectueuse curiosité ; et, grâces aux petits signes de plomb qui reproduisent et conservent la pensée, tous les habitans du royaume furent à portée de les connaître et de les méditer. Les grands chambellans de la salle du trône et les officiers de ma chambre se réunirent à huis clos pour complimenter mon père à cette occasion. Les uns choisirent pour orateur un marquis, homme d'esprit *quand même*, dont le nom pourrait à juste titre figurer en première ligne dans l'Almanach des *Adresses*. Avant ma naissance, il passait pour un grand maître ; on vantait avec raison l'éclat de son éloquence, la flexibilité de son talent : personne depuis quinze ans n'a composé de plus brillantes variations sur la souveraineté ; personne ne sait transposer avec plus d'art le respect, la fidélité, la reconnaissance ; personne n'a jamais calculé avec plus de justesse la distance qu'il y a du nez d'un prince à l'encensoir d'un courtisan.

Les autres ne se contentèrent pas d'un seul interprète ; comme au Parnasse, neuf Muses furent invoquées.

La première a le fauteuil dans le conseil de quarante savans en habits verts, qui ont le privilége de l'esprit sans en user, et le don d'endormir, dont ils abusent.

La seconde s'explique trop *catégoriquement* pour moi.

La troisième a vogué sur une mer où je craindrais les naufrages : je ne crois pas que nous puissions faire voile ensemble.

La quatrième se croit sans doute obligée, par son nom, à s'occuper de Rome plus que de son pays. Sans consulter mon père, elle ouvrit un jour correspondance avec le lieutenant de Dieu ; elle ne fait ou ne dit rien que ce ne soit au nom du trône et de l'autel ; mais on est encore à savoir si c'est le trône qu'elle veut mettre sur l'autel, ou si c'est l'autel qu'elle veut mettre sur le trône.

La cinquième me rappela mes premiers malheurs, car elle était chargée de veiller sur mes destins à une époque où mes jours avaient été vivement menacés ; elle me rappela d'autres choses encore que je n'ai pas vues, mais qu'on m'a racontées ; les tablettes de l'histoire universelle en font foi sous le n° 313 : on y voit qu'il y a près de

trente ans cette muse reprochait à mon père et à son auguste famille d'être nourris *trop chèrement par la patrie.* On ajoute qu'ayant été présentée devant un grand roi, elle attendit *qu'il se fût incliné le premier pour s'incliner ensuite vers lui.* A de tels souvenirs, on me pardonnera bien de craindre que celle qui a traité si cavalièrement les objets dignes de la plus profonde vénération ne soit pas tentée de me respecter davantage.

La sixième n'est pas folle de moi (dit-on); mais elle a de la gaîté dans l'esprit, et par fois elle me fait rire.

Il n'en est pas de même de la septième : semblable à cet oiseau qui ne se plaît et ne chante que dans les ténèbres, sa prétendue éloquence a quelque chose d'obscur, d'incompréhensible ; il fait nuit dans ses discours comme dans ses livres : je suis étonnée qu'elle repousse la lumière ; personne plus qu'elle n'en aurait besoin.

La huitième. a acquis une singulière célébrité en publiant un manifeste contre mon ancien favori.

Quant à la neuvième, je la croirais, par ses habitudes, assez disposée à me forger des fers.

Ces neuf muses, après avoir composé le discours qui devait être prononcé devant le trône, le sou-

mirent aux officiers de ma chambre rassemblés. Ils avaient fait défendre leur porte ; aucun étranger ne fut introduit : mes amis étaient en petit nombre ; ils témoignèrent le regret de voir qu'on parlait à peine de moi dans un discours qui devait être mis sous les yeux paternels, tandis qu'en leur présence mon père lui-même m'avait donné de nouveaux témoignages de son affection. Ils demandaient surtout qu'on indiquât le désir d'apprendre à toute la jeunesse à bénir mon nom, et à se pénétrer des principes généreux dont mon père a doté mon âme. Un de mes plus fidèles défenseurs, élevé sous les yeux d'un grand philosophe, l'ami de la nature et de la liberté; un de ces hommes fortement trempés, que ni les injustices, ni les proscriptions, ni les menaces n'ont jamais arrêté dans le chemin de l'honneur et de la vérité, réclama vainement pour moi cette faveur.

Vainement aussi un illustre général qui manie la parole comme l'épée proposa de substituer à l'éloquence des neuf muses un hommage où il rappelait toutes les choses aimables que m'avait adressées mon auguste père : « C'est notre véritable » boussole, disait-il en parlant de moi; elle ga- » rantit à tous une sage liberté, et à chacun la » paisible jouissance de son état, de ses droits, » de ses biens. » Ces éloges eussent blessé sans

doute la délicatesse de certaines oreilles ! Pour ménager leur susceptibilité, mon nom ne fut prononcé qu'une fois ; encore fut-il, comme à regret, jeté au milieu des bases d'un avenir que je ne puis entrevoir sans inquiétude.

J'étais piquée de tant d'indifférence ; mais dans cette même journée, j'ai eu un de ces momens de joie si doux au cœur d'une femme outragée ; ce fut d'apprendre qu'on avait refusé des éloges à mes gouverneurs, qui soutenaient modestement qu'on devait les appeler *sages*. Un homme qui « *conserve ses opinions et son système lorsque ses honorables amis abandonnent un système et des opinions qu'ils ont professés longtemps* », s'éleva hautement contre cette prétention ; je ne sais pas précisément si ce fut par amour pour moi ; quoi qu'il en soit, sa voix fut entendue ; ceux qui avaient causé mes chagrins ne furent point complimentés, et les louanges remontèrent toutes vers leur source légitime.

Quelques jours après, celui de mes gouverneurs qui préside à l'emploi des trésors du royaume, jeta, par un seul mot, de nouvelles alarmes dans le cœur de mes partisans; je ne sais dans quels *états* il voulait me transporter, mais il paraît que ce caprice ne s'accordait ni avec mon bonheur, ni avec la prospérité des états de mon père ; car un

de mes amis, considérable par sa fortune, autant qu'honorable par son noble caractère, demanda vivement compte à mon gouverneur de l'avenir attaché à ce mot, qui pourtant appartenait au passé. Je fus satisfaite de l'explication; le mot pouvait donner quelques inquiétudes à ceux qui savent déjà dans quel état on m'a mise; mais il était plus excusable, peut-être, dans la prose d'un seigneur comptable.

Ma pensée se tourne aussi avec sollicitude vers mes deux cousines.

On m'a dit que ce n'était plus dans une ville du Nord, mais sous un ciel plus doux, que la grande famille était assemblée pour prononcer sur la légitimité de leur naissance. Si leurs droits sont contestés par les armes, si le flambeau de la guerre se rallume, puisse du moins la Providence protéger, au milieu des orages, et le trône de mon auguste père, et sa malheureuse fille !

PARIS, IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

SECOND CHAPITRE

DES AVENTURES

DE

LA FILLE D'UN ROI.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT, HOTEL DES FERMES.

SECOND CHAPITRE
DES AVENTURES
DE
LA FILLE D'UN ROI,
RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

Que mon nom soit caché puisqu'on le persécute !
VOLT., *Tancrède*.

PRIX : 1 FR. 25 C.

PARIS,
DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois ;
PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal, Galerie de bois ;
PÉLICIER, Libraire, première cour du Palais-Royal,
N°s 7 et 8.

27 MARS 1821.

SECOND CHAPITRE

DES AVENTURES

DE

LA FILLE D'UN ROI.

CHAPITRE II.

Voyages.

LES jours s'écoulent bien lentement pour les malheureux ! Seule, dans ma captivité, je voyais avec douleur s'éloigner de plus en plus le terme des espérances qui avaient un moment ranimé mon courage. Tout ce que j'apprenais venait ajouter à mes ennuis : mes adversaires triomphaient ; leur audace allait jusqu'à dire à mes plus fidèles amis : *On ne veut plus de vous !* Affligée de la manière dont l'histoire se faisait sous nos yeux, j'étais réduite, pour distraire ma solitude,

à me faire lire des morceaux choisis de l'histoire des temps anciens : voici un trait qui fixa mon attention :

« C'était vers l'an 452, un peuple d'Italie, de mœurs douces et pacifiques, s'avisa de voir clair au milieu des ténèbres qui enveloppaient le reste du monde. Il comprit que si les hommes réunis en société faisaient le sacrifice volontaire d'une partie des droits qu'ils avaient reçus de la nature, c'était pour obtenir en échange le maintien inviolable de tous les autres; il comprit encore qu'on ne se démet de l'égalité primitive pour investir son semblable de la toute puissance, qu'à la condition de trouver dans cette puissance même la garantie de son repos, de sa liberté, de son bonheur. Dès qu'il fut imbu de la vérité de ces principes, ce peuple jeta un regard autour de lui; et voyant que ses chefs ne remplissaient pas dans toute leur étendue ces sublimes obligations, il éleva la voix jusqu'au trône; le prince entendit ses vœux et jura solennellement de les consacrer par les lois. Ce serment fut accueilli partout avec la plus vive reconnaissance; partout on se plaisait à jouir, en espoir, de ces beaux jours que promet l'aurore de la liberté, lorqu'un monarque du Nord, partisan superstitieux du despotisme et des ténèbres, pousse un cri de fureur, agite le glaive

de la guerre, rassemble à la hâte ses hordes barbares, et se précipite sur l'Italie pour briser le flambeau qui commençait à l'éclairer. En vain le peuple menacé fait valoir la justice de ses droits; son respect pour les autres gouvernemens; l'harmonie qui règne dans son propre sein; en vain un royal interprète porte au camp ennemi des paroles de conciliation, rien ne peut émouvoir le farouche étranger : *Des fers ou la mort!* voilà sa réponse!....... Et l'écho des montagnes du peuple libre répéta : « *la mort!* et les voix de cent mille soldats-citoyens répétèrent : *la mort!* »

Ici j'interrompis le lecteur pour lui demander le nom de ce despote du 5e siècle : « C'est celui, me répondit-il, qui fit la guerre à l'empereur Théodose; qui menaça la ville de Rome et le pape Léon; qui, dans le palais de Milan, dont il s'était rendu maître, se fit orgueilleusement peindre, entouré de princes enchaînés; qui, tous les cinq ans devenait périodiquement veuf; qui mettait au rang de chimères tous les liens du sang; qui fut battu dans les plaines de la Champagne; qui répondit à une congrégation célèbre : « Je n'ai pas besoin de savans, il suffit qu'on « sache obéir. » Enfin c'est ce roi des Huns,

surnommé le *fléau de Dieu*, c'est Attila (1)! »

La soirée était avancée : j'éprouvais le besoin d'être seule pour méditer sur une lettre que m'avait fait parvenir en secret un de mes plus zélés partisans; je remis la suite de la lecture au lendemain; je me retirai dans l'appartement où je passais la nuit : et là, je me livrai à mes réflexions.

« On vous oublie, on vous outrage, m'écrivait-on; on attente, par une coupable impunité, aux saintes garanties que vous avez données; un écrit audacieux attaque l'inviolabilité des contrats que vous avez sanctionnés; il met ceux qui les ont passéssous le glaive de la proscription; et ces mêmes hommes, si ardens à poursuivre quelques plumes roturières, encore plus imprudentes peut-être que coupables, semblent respecter des pages incendiaires, parce qu'elles sont revêtues du cachet et des armes d'*un comte!* Fille auguste d'un Roi! vous ne pouvez plus vivre où triompherait l'arbitraire; croyez-moi, éloignez-vous pour un temps; faites un voyage, votre absence fera mieux sentir le prix de vos bienfaits; on comprendra peut-être que le royaume, sans vous, est comme un temple dépouillé de sa divinité. Il m'en coûte de vous donner ce conseil, mais je le crois

(1) Dictionnaire de Bayle (note de l'éditeur.)

nécessaire ; nous vous reverrons bientôt, car tout ce qui est contre l'ordre naturel ne saurait être de longue durée Adieu, loin de nous comme près de nous, vous vivrez toujours dans notre souvenir et dans nos espérances. »

Dois-je partir ? . . . . Cette pensée agitait tous mes esprits. Le silence de la nuit, si favorable aux méditations, m'inspira la résolution de suivre les conseils de l'amitié. Mais comment sortir de ma tour ? comment tromper la surveillance de mes geoliers en habits brodés ? Je n'étais pas moins embarrassée que la tendre Herminie dans cette nuit fatale où elle voulait se faire ouvrir les portes de Solime pour voler auprès de Tancrède. Elle usa de stratagème : l'armure de Clorinde servit ses projets. Pour moi, il me vint à l'idée que la ruse m'était inutile. Dans le nombre de mes surveillans, il y en avait plus d'un qui me connaissait fort peu ; ils m'avaient rarement *observée ;* et d'ailleurs j'étais devenue méconnaissable, Je réfléchis en outre que trois d'entre eux n'étaient nullement responsables de ce qui pouvait m'arriver, et qu'ils ne faisaient, jusqu'à nouvel ordre, le service que comme *amateurs*. J'attendis donc le jour de présence d'une de ces quasi-excellences *à la suite ;* c'était celle qui, il y a environ cinq ans, fit la proposition toute philantropique de

classer les sujets de mon père en catégories ! Elle s'est élevée des bancs de l'école au premier fauteuil de l'instruction publique. Elle y représente à merveille, car elle réunit dans sa personne *toutes les grâces de la syntaxe à tous les charmes du rudiment.* J'ouvris la porte de mon appartement : je traversai hardiment la salle où était mon gardien. Il me regarda passer comme une inconnue, ou peut-être feignait-il de ne me point reconnaître, tant il avait de joie à me voir partir ! Quoi qu'il en soit, je franchis le seuil de ma prison, et sans perdre un seul instant, je dirigeai ma course vers les Pyrénées. En passant devant le château de mon père, je soupirai, et mes yeux se remplirent de larmes; mais un regard jeté sur la rive gauche du fleuve qui en baigne les murs, fit succéder à cet attendrissement un mouvement d'indignation. « Le voilà, me disais-je, ce palais « élevé à ma gloire ! Les cruels, ils m'en ont « chassée ! »

Arrivée à Madrid, je ne crus pas à propos de me présenter chez l'ambassadeur : je craignais d'en être accueillie froidement; son nom historique m'inspirait peu de confiance. Mon premier soin fut d'aller rendre visite à ma cousine; elle me parut pleine de force et de santé : à cela près, je trouvais, comme on me l'avait dit, plus

d'un trait de ressemblance entre nous ; cependant il règne dans toute sa personne quelque chose de plus libre, de plus mâle et de plux fier. Elle m'embrassa tendrement. Nous avions beaucoup de choses à nous dire, et nous en vînmes bientôt aux confidences.

« Vous savez, me dit-elle, quelle funeste am-
« bition poussa l'homme qui s'était assis sur le
« trône de votre auguste père, à placer la cou-
« ronne d'Espagne sur la tête d'un de ses frères :
« vous savez tout ce que l'amour de la patrie
« donna de force à un peuple qui défendait ses
« droits : au cri de liberté, tout prit les armes ;
« des ruisseaux de sang coulèrent ; mais enfin la
« cause de l'indépendance nationale l'emporta ;
« le conquérant fut contraint de rappeler ses ar-
« mées épuisées de glorieuses fatigues, et de céder
« au peuple guerrier qui avait reconquis son roi.
« Il était permis à ces fidèles sujets de croire que
« le prince qu'ils avaient racheté par tant de sa-
« crifices leur tiendrait compte de leur dévoue-
« ment.... Je ne vous rappellerai pas combien
« ils ont payé cher cette fatale erreur. De perfides
« conseillers s'emparèrent de la puissance : la
« proscription, les fers, la mort devinrent sous
« leurs auspices les gages de la reconnaissance
« royale : de généreux citoyens, qui avaient épuisé

« leur fortune pour alimenter le trésor public,
« furent forcés d'aller mendier du pain sur une
« terre étrangère; les braves même furent dé-
« pouillés de l'épée qui avait servi à replacer leur
« souverain sur le trône! en un mot, on avait
« combattu pour avoir la liberté et une patrie,
« un roi et une religion; on trouva l'esclavage et
« l'exil, un maître, et l'inquisition!

« J'étais née à Cadix, le 18 mars 1812, au mi-
« lieu des périls de la guerre; et tous les Espagnols,
« qui avaient versé leur sang pour l'indépendance
« nationale avaient salué ma naissance avec en-
« thousiasme. Lorsque le roi revint de sa captivité,
« il ne voulut ni me voir, ni entendre parler de
« moi. Ceux qui avaient pris soin de mon enfance
« furent jetés dans les cachots, ou envoyés, comme
« les plus obscurs criminels, sur les galères de
« l'Etat. Vous concevez, ma chère cousine, que je
« fus réduite à me cacher, et à pleurer en secret les
« malheurs de mes amis. Je choisis pour retraite
« l'île de Léon : là, je ne confiai mon nom qu'à
« deux officiers, pour lesquels j'avais conçu une
« estime distinguée; ils venaient me voir tous les
« jours; ils m'ouvrirent leur cœur sur le chagrin
« qu'ils éprouvaient à voir mes partisans persécu-
« tés, et le prince trompé par mes ennemis; ils me
« demandèrent si j'oserais me montrer et me faire

« reconnaître à la face de l'armée. Je cédai à leurs « vœux : les soldats, à mon aspect, poussèrent « des cris de joie, et les citoyens y répondirent « par des acclamations universelles. On me pré- « senta sur-le-champ au Roi; et comme pour cette « cérémonie on n'avait pas suivi l'étiquette de la « Cour, mon apparition imprévue lui causa un « embarras dont il ne fut pas maître : il ne promit « d'abord que vaguement de m'adopter; il se reti- « ra brusquement dans un antique château, où « les souvenirs de Philippe II, et les homélies ma- « chiavéliques d'un moine ne contribuaient pas à « le mieux disposer en ma faveur; il fallut enfin « se décider; et, à l'ouverture de l'assemblée des « officiers de ma chambre, le roi scella du grand « sceau de l'Etat mon acte de naissance, et me « proclama solennellement *sa fille adoptive :* « Mais, vous l'avouerai-je ? je ne suis pas heureuse : « je trouve, hélas ! que ses caresses ressemblent à « cette tendresse d'obligation qu'on impose à « l'homme contraint de recevoir dans sa famille « un enfant dont il sait n'être point le père. Le « clergé d'ailleurs me hait, la Cour ne m'aime pas. « Vous voyez, ma chère cousine, qu'ainsi que « vous j'ai mes ennuis, et combien il en coûte « pour faire le bonheur de ce pauvre genre hu- « main : mais l'attachement de mes amis me con-

« sole; le nom des principaux est sans doute
« parvenu jusqu'à vous, et vous serez bien aise
« de les connaître. Vous ne pouviez arriver plus
« à propos : il y a cercle chez moi, ce soir, et de-
« main, le roi fait, en personne, l'ouverture des
« Cortès. »

Cette partie du récit de ma cousine fit sur moi cette impression dont le secret appartient aux liens du sang et au rapprochement des situations : je voudrais qu'il me fût permis de retracer tout ce qu'elle me dit encore, et sur les conseils ténébreux de l'Escurial, et sur les intrigues de la Cour, et sur les machinations d'un valet de chambre du roi, et sur la correspondance d'un confesseur, et sur les tentatives des gardes du palais; mais elle m'a confié tous ces détails sous la promesse du silence, et je dois respecter sa délicatesse et sa volonté.

J'attendais le soir avec impatience : dès qu'il fût venu, les salons de ma royale cousine se remplirent d'une foule considérable qui s'empressait de lui offrir ses hommages : une douce fraternité animait cette réunion, et lui donnait l'air d'une fête de famille. Ma cousine me présenta particulièrement plusieurs de ses honorables amis, et, après avoir fait les premiers honneurs de récep-

tion, elle vint s'asseoir à côté de moi, pour satisfaire plus amplement ma curiosité.

« Ce général, me dit-elle, qui semble si mo-« deste et si calme (1), c'est celui dont l'âme « généreuse s'indigna la première, dans l'île de « Léon, de mes malheurs et de mon obscurité : « la nation reconnaissante l'a placé dans les pre-« miers rangs de ses représentans : les courtisans « le nomment rebelle; moi, je l'appelle mon hé-« ros, et la patrie son libérateur.

« Le jeune officier (2) qui cause en ce moment « avec lui, n'a pas moins de droits à mon admi-« ration : leur affection commune pour moi les « rassemble ici comme elle les avait rappro-« chés, lorsqu'au péril de leurs jours ils m'éle-« vèrent sur le pavois et me montrèrent au peu-« ple. Sa jeunesse, la douceur de ses traits, la « simplicité de ses manières, son courage, tout « parle en sa faveur : il est aujourd'hui gouverneur « d'une province; mais sa nomination fut moins, « dit-on, une récompense volontaire de la « Cour, qu'une garantie demandée par mes fidèles « partisans.

« Voyez-vous ces traits altérés par la souffrance, « et ces mains encore flétries par l'empreinte des

(1) Quiroga.
(2) Riego.

« fers? Ces nobles mains, qui m'avaient reçue à
« ma naissance, ont été odieusement mutilées;
« comme celles des plus vils galériens, elles ont
« fatigué sous la rame les flots de la mer; aujour-
« d'hui elles tiennent les rênes de l'Etat! L'aspect
« de cet homme vénérable a pour moi quelque
« chose de ce charme touchant et religieux qui
« s'attache au malheur et à la vertu : voyez
« comme tout le monde l'entoure et l'admire!
« comme on écoute avidement tout ce qui sort
« de sa bouche éloquente! Ah! ma chère cousine,
« les ministres de ce caractère sont bien rares; et,
« je ne sais pourquoi, un secret pressentiment
« m'avertit que l'austère et sage *Argueles* sera
« bientôt ravi à mon amour!

« Voici le gouverneur de la *Galice;* on lit
« dans tous ses traits l'inquiète activité de son âme.
« Sa conversation est vive, animée : à quelques
« mots qui lui échappent on sent que son cœur
« a été ulcéré. Sa ruse et son courage l'avaient
« rendu redoutable et célèbre dans la guerre de
« montagne; il versa son sang pour la cause de la
« liberté, l'exil paya ses services!.... Rappelé
« dans sa patrie, il s'est rangé sous mes drapeaux,
« et il jouit de sa gloire (1).

« Je ne vous dirai pas le nom de ce personnage

---

(1) Mina.

« gras et court (1) qui vient d'entrer ; vous devez « le connaître. » — « Oui, répondis-je ; je l'ai vu « plus d'une fois dans la capitale des Etats de mon « père ; je vous dirai, entre nous, qu'il n'a pas été « merveilleusement àccueilli par les courtisans ; « mais dans les salons de tous mes amis, il était « recherché avec la plus honorable curiosité. »

Au milieu de ce dialogue, une femme vêtue d'une robe de deuil fut introduite. A son nom tout le monde se leva et la salua respectueusement. C'était la veuve d'un général, qui, victime de son patriotisme, avait payé de sa tête son amour pour la liberté. Elle venait remercier ma cousine d'avoir fait réhabiliter la mémoire de son malheureux époux : une rougeur modeste colora son visage, en racontant avec quel enthousiasme le peuple l'avait portée elle-même en triomphe, et ses yeux se mouillèrent de pleurs lorsqu'elle nous parla de la statue qu'on élevait au *brave Porlier, martyr de la liberté !*

Ma cousine me dit encore les noms d'une foule de personnages plus ou moins importans qui passaient devant moi : les prêtres étaient en fort petit nombre, ce qui me fit distinguer plus facilement un évêque dont les cheveux

---

(1) Torreno.

avaient blanchi dans les prisons, pour avoir déclaré hautement que le vrai Dieu avait horreur du sang humain, et que la torche du fanatisme n'était pas le flambeau de la foi.

Je regardais, j'écoutais tout avec la plus grande attention ; mais je crus m'apercevoir qu'en général ces illustres *liberalès* n'avaient pour moi qu'une politesse froide. Lorsque nous fûmes seules, j'en fis part à ma cousine, qui me répondit en souriant : « Il ne faut pas que cela vous étonne : née, élevée, nourrie au milieu des camps, j'ai accoutumé mes amis à la plus grande simplicité comme à l'égalité la plus parfaite; les officiers de ma chambre ne sont pas de deux espèces différentes : ceux qui sont élus par la nation ne sont pas exposés à voir casser leurs délibérations par les élus de la naissance : ici le peuple et ses représentans ne sont pas soumis à la Cour, et, soit dit entre nous, le véritable souverain, c'est moi. Vous, ma chère cousine, vous vous ressentez plus de votre descendance royale : ni l'une ni l'autre nous ne sommes placées sur le trône : moi je suis au-dessus; vous vous êtes au-dessous. Soumise et respectueuse pour votre auguste père, vous ne faites que ses volontés, et vous n'avez pas l'initiative d'un seul vœu. Je sais qu'il est quelquefois dangereux d'avoir par soi-même

trop de puissance ; et d'ailleurs, il est si doux de pouvoir, comme vous, se reposer sur un père du soin de son bonheur ! Mais je ne suis pas surprise (et je le dis sans coquetterie) que mes amis me préfèrent à vous ; cette prédilection tient moins encore à mon faible mérite qu'à leur fierté, et peut-être à leur défiance naturelle : mes chers *liberalès* trouvent en vous trop d'esprit de cour et trop d'aristocratie. »

Le lendemain, c'était l'ouverture des Cortès. Je m'y rendis avec ma cousine. A peine parut-elle dans la salle qu'elle fut saluée par des acclamations unanimes d'allégresse..... Un soupir s'échappa, malgré moi, de mon âme. « Voilà, disais-je en moi-même, voilà comme on m'aurait accueillie là-bas, s'ils l'avaient voulu !... On attendait le Roi. Il entra, prit place sur son trône, entouré de ses ministres, et prononça un discours où il renouvela le serment de maintenir sa fille adoptive dans tous ses droits.

Cette nouvelle protestation venait d'être accueillie par de vifs applaudissemens, lorsque la figure du prince se rembrunit ; ses yeux respiraient la colère ; et sa voix, plus forte et plus animée, accusa publiquement les ministres. A cette sortie inattendue, une violente agitation se manifesta dans toute l'assemblée ; ma pauvre cousine pâlit, le roi se re-

tira, son carrosse fut escorté jusqu'à son palais par les clameurs populaires ; les ministres renvoient sur-le-champ leurs portefeuilles ; la tranquillité publique était menacée : ma cousine reprend ses sens et son courage ; elle rassemble ses amis, et son attitude au milieu d'eux devient et si noble et si fière, que le prince affligé de lui avoir causé ce moment d'allarmes, envoie prendre ses ordres sur le choix des hommes qu'il devait appeler au nouveau ministère. Ma cousine eut la délicatesse de ne point abuser de cette condescendance paternelle ; mais elle me dit avec le sentiment d'un profond regret : «Vous le voyez, ma chère, de perfides conseils l'emportent ; j'ai bien assez de force par moi-même pour soutenir la lutte ; quelques moines et quelques courtisans ne peuvent pas, à la longue, triompher de tout un peuple ; mais croyez-vous qu'il ne soit pas pénible de voir cet état de guerre dans un pays qui serait si tranquille, si florissant, du jour où la bonne foi présiderait à ses destinées ? C'est le vent de l'Illyrie qui souffle cet esprit de discorde et d'erreur : on y juré la perte de ma sœur ; on a commencé par elle parce qu'elle est la plus jeune et la plus faible, mais soyez sûre que notre tour viendra, si les hordes du nord plantent une fois leurs étendards sur les remparts de Naples. La guerre est toujours un fléau désastreux : la prévenir, c'est épargner le

sang, c'est servir la cause de l'humanité. Vous êtes libre ; on ne vous rappelle pas encore dans votre pays, transportez-vous donc à Laybach ; là vous plaiderez notre cause, et si les juges de ce grand tribunal ne daignent pas nous écouter, vous leur direz que je sais manier une épée, que je suis d'ailleurs d'une race féconde, et qu'à leur retour dans leurs états, ils prennent garde de trouver encore une de mes sœurs à l'entrée de leur palais. »

Je me rendis aux vœux de ma noble cousine : je l'embrassai en soupirant, et je partis pour l'Illyrie.

Jamais la ville de Laybach n'avait été aussi brillante ; trois souverains s'y trouvaient réunis ; mais l'un d'eux ressemblait à ces monarques infortunés que les triomphateurs romains traînaient à la suite de leur char de victoire. J'avais déjà vu les deux autres dans la circonstance solennelle où mon auguste père, revenant de l'exil, avait déclaré ma naissance, et je me souviens que le plus jeune surtout m'avait accueillie avec beaucoup de grâce, et m'avait prise sous sa protection. Quant à l'autre, il a été élevé dans de vieilles idées, qui ne s'accordent pas avec mon caractère ; et sa mysticité politique s'effarouche de la franchise et de la liberté de mes opinions.

Les hôtels étaient remplis d'étrangers ; j'étais fort inquiète de savoir comment je pourrais me loger avec dignité, ou du moins avec décence, lorsque j'appris que trois ambassadeurs de mon père avaient été appelés au congrès, un marquis et deux comtes : de ce nombre était ce noble gentilhomme qui avait cherché à renverser la fortune de mon ancien favori, et qui, pour ses péchés et pour les nôtres, était allé à Rome ; diplomate de garde-robe, qui a plus de passé que d'avenir dans l'esprit ; qui croit que la force d'un état consiste dans le nombre des évêques, et que les bases du droit public sont, tous les jours, d'entendre la messe, de commander un bon dîner, et d'offrir la chemise au roi selon l'étiquette de la cour de François Ier.

On conçoit bien que ce ne fut pas chez lui que je voulus descendre ; je craignis de gêner l'autre comte, et je me décidai à aller demander asile au marquis ; non qu'il eût jamais professé pour moi une bien grande affection ; mais je savais qu'il parlait de moi avec intérêt, et qu'en sa qualité de doyen des galans de la cour, il mettrait au moins de la coquetterie à me recevoir. Ma vue lui causa une surprise mêlée de joie et d'embarras ; je lui demandai sur-le-champ si je pouvais espérer d'être admise au congrès, pour y plaider la cause de ma

cousine ; il parut en douter, et me promit pourtant de me faire annoncer. « Nous ne sommes plus les maîtres, ajouta-t-il : autrefois il ne se tirait pas un coup de canon sans notre permission ; il ne se tenait pas un congrès que ce ne fût pour entendre nos volontés : ces potentats, aujourd'hui si fiers, venaient sous nos tentes prendre le mot d'ordre ; ces temps ne sont plus; ils peuvent revenir. Jusque là notre gloire prend patience. Ce qui se passe ici m'afflige ; je voudrais, fidèle aux intentions de votre auguste père, éloigner la guerre qui menace un de nos plus chers alliés ; mais encore une fois nous ne sommes plus les maîtres ! »

J'étais curieuse de connaître les ministres étrangers qui s'arrogeaient ce titre : on me donna leurs noms, et je reconnus ces éternelles excellences, si précieusement conservées dans des porte-feuilles. Et d'abord, pour la Prusse, c'était un prince chancelier d'état, qui a vieilli dans la poudre des cartons diplomatiques. Il fut attaqué, il y a quelques années, d'une maladie qui le mit près du tombeau : il dut la vie aux soins d'un médecin habile dans son art, et d'un esprit distingué (1). Ce médecin, jeune encore, a de cette exaltation rêveuse, de cet enthousiasme à froid des têtes allemandes,

---

(1) Korreff.

et la liberté lui a apparu comme le génie tutélaire des trônes et des nations. Depuis le service qu'il a rendu au prince chancelier d'état, il ne le quitte plus, il vit dans son intimité ; il est pour ainsi dire devenu l'âme et la pensée d'un corps fatigué par le travail et par les ans ; et l'on assure qu'après l'avoir sauvé d'une de ces maladies naturelles qui attaquent la faiblesse humaine, il s'occupe aujourd'hui de le guérir d'une de ces fièvres ministérielles, si funestes aux nations, et qu'on nomme l'amour du pouvoir absolu.

Sur les passeports aux armes russes je remarquai particulièrement un lieutenant-général que j'avais vu plus d'une fois dans la capitale des états de mon père, et dans les salons du jeune duc que j'avais tant aimé. Né dans la petite île qui a produit le soldat couronné dont le sceptre a pesé quinze ans sur le monde, il fit jadis partie d'une honorable assemblée, qui rêva le bien sans pouvoir l'exécuter : depuis, il offrit ses services à une cour étrangère. Il a du charme dans sa personne ; de la finesse dans le regard ; de l'adresse dans l'esprit ; mais il a servi contre son pays !

Grande-Bretagne. Ah ! c'est le frère de lord Castelreagh : c'est le plus brillant *fashionable* de Londres. On vante le luxe de ses équipages, l'élégance de ses longues manchettes, la tendre ex-

pression de ses regards ; sa galanterie recherchée auprès des dames ferait croire qu'il a plus encore étudié Boufflers et Gentil Bernard, que Puffendorff et Montesquieu ; politique de boudoir, il attache beaucoup moins de prix à la possession d'une province nouvelle qu'à la conquête d'une jolie femme. Il est, auprès des dames, de la galanterie la plus recherchée ; mais s'il est si poli pour le beau sexe, on prétend qu'il a pour l'autre des manières plus lestes : on m'a conté qu'à Troppau (je ne puis l'affirmer, car je n'y étais pas ; on m'invite peu aux congrès !) il avait voulu introduire dans la salle des conférences certain usage anglais, étranger aux formes douces de la diplomatie ; et qu'un prince autrichien avait soutenu, à son corps défendant, que les coups de poings britanniques n'étaient point compris dans le code du droit des gens.

Ce même prince était aussi comme plénipotentiaire à Laybach, où il se regardait complaisamment comme l'astre autour duquel les autres ambassadeurs devaient tournoyer comme des satellites : il tient cet orgueil de l'ascendant absolu qu'il exerce sur l'esprit de son auguste maître. On donne à cet ascendant une origine assez bizarre : l'auguste maître, se souvenant apparemment qu'un dieu de la fable s'était fait maçon, a pris la même manie, sans pour cela être un Apollon ;

et comme il y consacre tous les loisirs que lui laisse le soin des affaires de son empire, il a plus souvent la truelle que le sceptre à la main. Un jour qu'il était monté sur une échelle, le ministre, qui le poursuivait pour avoir des signatures arriérées, les lui demanda dans cette posture assez singulière pour une majesté. Le monarque, pour toute réponse, lui jeta en riant un peu de chaux; elle alla tomber juste dans l'œil de l'excellence; l'auguste maître, qui, comme on sait, a des entrailles faciles à émouvoir, fut inconsolable de son étourderie, et depuis qu'il a fait perdre un œil à son ministre, il ne voit plus que par ses yeux. Cet accident pourrait servir à expliquer l'antipathie de ce ministre pour les lumières : il ne considère les choses que d'un côté, ce qui l'expose souvent à porter des jugemens faux : à mesure que le jour de la liberté se lève et brille davantage, il cherche à étendre, à épaissir les voiles de la nuit. Du fond des vieilles archives de l'empire, il parle à un siècle de raison le langage des siècles de ténèbres et de barbarie; il veut que des hommes dont les regards ont su décomposer un trône, se prosternent devant son maître comme devant le Dieu de l'univers, et l'adorent lui-même, le front attaché à la terre, comme le premier rayon de la Divinité. Ainsi que tous les ministres courtisans il

est prodigue d'espérances, économe de la vérité : il ne doute jamais du succès, et sa vanité cueille d'avance les lauriers de ses victoires futures ; c'est, dit-on, le plus implacable ennemi de ma jeune cousine, et je me souviens aussi d'avoir lu sur sa mine féodale, que je n'étais pas dans ses bonnes grâces.

Dès que tous ces hauts et puissans seigneurs furent rassemblés sous la présidence de leurs souverains, je me rendis à la porte du conseil, et je fis demander si je pouvais être introduite : à peine l'huissier du congrès eut-il prononcé mon nom, que les ministres étrangers pâlirent, se troublèrent, et supplièrent leurs maîtres de me refuser l'entrée du congrès : en vain le ministre anglais, par un reste de respect pour ma mère, hasarda-t-il quelques mots en ma faveur, il ne put rien obtenir ; mais, toujours galant, il sortit pour m'offrir ses hommages et ses excuses, et me donna la main pour m'aider à remonter dans ma voiture.

Pressée de voir ma jeune cousine, malgré le peu d'espoir qu'elle avait à fonder sur le congrès des rois, je partis pour Naples. Non loin de cette ville je rencontrai la voiture d'un duc napolitain : il avait l'air sombre et soucieux. Dès qu'il sut qui j'étais, il vint me saluer, et me dit : « Et moi aussi je viens de Laybach : ce n'est pas

sans peine que j'ai pu parvenir jusqu'au roi mon maître : il m'a fallu attendre trois jours à Gœritz, autant à Laybach, pour obtenir cette autorisation; il m'a fallu subir l'insolence d'un ministre étranger, qui menace mon pays de tous les fléaux de l'invasion; il m'a fallu entendre un souverain, qui naguère avait donné tant d'espérances à la liberté, s'écrier avec fureur que si, pour anéantir la révolution de Naples, il fallait deux cent cinquante mille hommes de plus, il donnerait deux cent cinquante mille Russes. Vous ne pouvez vous faire une juste idée de tout ce que j'ai souffert en voyant le rôle humiliant où de prétendus alliés faisaient descendre une tête couronnée qui nous était si chère. Pour comble de douleur, je rapporte la guerre; car elle est dans cet affreux manifeste : lisez!..... »

Tout mon sang se souleva d'indignation : « Voilà donc, m'écriai-je, la justice de ces êtres surnaturels qui se donnent pour des émanations de la grâce de Dieu! C'est en versant, pour *leur bon plaisir*, le sang des hommes, qu'ils prétendent imiter un Dieu de clémence et d'équité! Il désavoue leur fureur; il brisera leurs armes! » Pour me distraire des noires réflexions où m'avait plongée cet outrage solennel à tous les droits humains, je parcourus d'autres papiers qui m'avaient été

remis à Laybach : mon attention s'arrêta sur une épître que m'avait adressée un jeune étudiant de la célèbre université de cette ville : à la suite d'une allégorie sur les événemens du jour, il citait, comme traduite d'un conte arabe, une *déclation de droit public*, dont voici les articles principaux :

« Nous, roi des Hibou s,et chef de l'empire de la Nuit, grand-maître de l'ordre des ténèbres, mandons et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1er. Les oiseaux de toute espèce sont tenus de ne voler, de ne chanter, de ne voir que pendant la nuit.

« Art. 2. Ceux qui oseront regarder la lumière et voler à la clarté du soleil, seront considérés comme factieux, et punis comme tels.

« Art. 3. Ceux qui chercheront à faire pénétrer le jour dans leurs sombres retraites, ou qui rompront le silence de la nuit par des chants et des cris, autres que des cris et des chants funèbres, seront à l'instant même chassés de leurs trous, et livrés au bec et aux serres des ministres de nos vengeances.

« Art. 4. Tous les oiseaux de jour qui voudront se faire naturaliser jouiront immédiatement de

tous les droits et priviléges dévolus à nos fidèles sujets les oiseaux de nuit.

« Art. 5. Notre obscur et féal cousin, prince *Nocturnich*, demeure chargé de l'exécution des présentes.

« Donné en notre palais des Ombres, la 13e nuit du 2e mois de l'année des ténèbres 1821. »

La jeunesse rit de tout : elle est si riche de force et d'avenir! Le duc et moi nous poursuivions tristement notre route ; nous entrâmes en même temps à Naples, et le duc me conduisit sur-le-champ auprès du prince régent, qui l'attendait avec impatience : une jeune fille se jouait sur ses genoux : c'était ma cousine ; je la reconnus à sa ressemblance parfaite avec sa sœur. Le prince m'accueillit avec beaucoup d'affabilité, et me demanda des nouvelles de son envoyé à la cour de mon père (1), je lui avouai en rougissant qu'on n'avait pas cru devoir encore le reconnaître. J'assurai d'ailleurs à son altesse qu'en mon particulier je l'avais vu avec plaisir, et que tous mes amis s'étaient empressés de le recevoir.

Le duc remit au régent, avec une lettre de son auguste et malheureux père, toutes les pièces re-

(1) Le prince Cariati.

latives au congrès : son altesse lut la lettre avec attendrissement et respect, et la réponse des souverains avec une fierté dédaigneuse. « Non, non, s'écria-t-il en serrant ma jeune sœur dans ses bras ; noble enfant ! je ne t'abandonnerai point ; je vivrai avec toi, ou je mourrai pour toi. » Et, sans perdre un instant, il convoque le parlement, et court y déclarer que, *constamment attaché aux principes qu'il a jurés, il restera étroitement uni avec la nation et toujours fidèle à ses sermens.*

On voudrait vainement exprimer l'effet que produisit ce nouvel élan de patriotisme et de loyauté. La cité tout entière se mit en mouvement ; les musiciens de la garde nationale se rendirent sur la place du palais, et firent entendre des airs patriotiques auxquels une foule immense répondit par des cris de joie, de guerre et de liberté. L'enthousiasme était à son comble, et chaque jour voyait éclore un prodige nouveau d'heroïsme et de vertu. Quel magnifique spectacle que celui de tout un peuple qui s'arme, combat et va mourir pour la liberté ! Ici c'était un sénat qui, sous le canon de l'ennemi, délibérait, et fixait tranquillement les droits de la nation, non moins imposant que ces sénateurs romains qui, assis au forum, attendaient les Gaulois vainqueurs ; là

trois cents guerriers, fatigués d'entendre toujours parler des héros des Thermopyles, sollicitaient le même honneur, la même mort; et le jeune officier qui le premier a levé l'étendard de l'indépendance, était choisi pour leur Léonidas : ici de nobles députés quittent les bancs du sénat pour voler aux frontières; là c'est l'héritier de la couronne qui offre son fils pour ôtage à l'armée; là, enfin ce sont trois capitaines (1) s'embrassant devant l'autel de la patrie, tirant leur épée, et jurant de ne la remettre dans le fourreau qu'après avoir exterminé l'étranger... Antique liberté! tes fastes s'honoraient-ils de plus beaux exemples? Majesté des temps anciens, vous avez reparu!

On n'avait point encore reçu de nouvelles de l'armée; mais l'arrivée d'un courrier extraordinaire répandit dans toute la ville la plus vive sensation : il annonçait que, sur les bords de l'Eridan, on avait demandé que le roi fît également asseoir avec lui sur le trône une de mes cousines : d'abord il avait été question de me choisir pour marraine; mais il était tout simple qu'unis par le même intérêt qu'à Naples, ces peuples choisissent plutôt un rejeton de la même famille. On avait conseillé depuis long-temps au roi de ces contrées d'adop-

(1) G. Pépé, M. Carascosa, Filangieri.

ter ma cousine; mais il craignait d'avoir en elle une compagne trop importune. Dès qu'elle parut sous les croisées de son palais, on voulut, dit-on, faire sabrer la foule qui l'entourait en élevant son nom jusqu'aux cieux ; mais les charges de cavalerie contre des citoyens désarmés sont un triste moyen de ramener à soi l'amour de ses sujets; le colonel qui voulut les diriger fut blessé à la tête de son régiment ; le peuple applaudit : ma cousine fut proclamée, le roi ne voulant ni la reconnaître ni l'adopter, abdiqua la couronne en faveur de son frère; mais comme le nouveau monarque n'était point dans la capitale, les rênes du gouvernement et les destinées de ma cousine furent confiées à un prince jeune, beau et brave, qui servit naguère avec distinction dans les états de mon père ; son brillant courage et ses manières chevaleresques ont su lui concilier à la fois l'estime du peuple et l'attachement des troupes.

Telles furent, en substance, les premières nouvelles qu'apporta ce courrier, et Naples tressaillit d'espérance et de joie. Quoique les sœurs de la fière Espagnole me fussent partout préférées, j'éprouvai un secret plaisir en songeant au dépit de ces orgueilleux diplomates qui m'avaient si mal reçue à Laybach, et le nom de Nocturnich vint

avec un sourire errer sur mes lèvres. Mais le beau ciel de l'Italie se chargeait de nuages : tout retentissait du bruit des armes; je fis ma visite d'adieux à ma jeune cousine et au prince régent, qui venait de revêtir son habit de combat. Je m'embarquai, et j'allais poursuivre au loin le cours de mes voyages, lorsque j'appris que mon ancien favori avait reparu à la cour de mon père. Son retour, commandé par des causes douloureuses, avait alarmé la sollicitude de mes adversaires, qui déjà pressaient son départ. Il n'y avait guère d'apparence qu'il remontât au pouvoir; j'espère du moins, pour sa gloire comme pour la mienne, qu'il n'y rentrerait jamais sans moi. Entraînée par un sentiment de curiosité, et peut-être aussi par un reste de faiblesse, je me rapprochai des terres natales ; mais j'ordonnai à mon vaisseau de s'arrêter à la vue du rivage, afin de pouvoir observer s'il était temps d'y reparaître. Ce fut là que le petit navire *l'Etoile* vint, un soir, m'annoncer que tout ce pompeux appareil de guerre et d'enthousiasme que j'avais tant admiré à Naples, s'était évanoui comme un songe. Les couleurs du pavillon de ce bâtiment ne m'inspirèrent, je l'avoue, qu'une confiance mêlée de quelque doute; mais, si la nouvelle était vraie, patrie, honneur, liberté, vous ne seriez donc que de vains mots ! !

J'attends.

FIN DU CHAPITRE II.

TROISIÈME CHAPITRE

DES AVENTURES

DE

LA FILLE D'UN ROI.

IMPRIMERIE DE P. DUPONT, HOTEL DES FERMES.

TROISIÈME CHAPITRE

DES AVENTURES

DE

LA FILLE D'UN ROI,

RACONTÉES PAR ELLE-MÊME.

Que mon nom soit caché puisqu'on le persécute.
VOLT., *Tancrède*.

PRIX: 1 fr. 50 c.

PARIS,

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois;
PONTHIEU, Libraire, Palais-Royal, Galerie de bois;
PÉLICIER, Libraire, première cour du Palais-Royal,
N°s 7 et 8.

25 AVRIL 1821.

TROISIÈME CHAPITRE

DES AVENTURES

DE

LA FILLE D'UN ROI.

CHAPITRE III.

Vision.

La nuit vint me surprendre au milieu des tristes réflexions qu'avait fait naître en mon âme un coup-d'œil jeté sur l'univers, où partout je voyais le despotisme aux prises avec la liberté. L'air était pur, le ciel parsemé d'étoiles ; la lune laissait tomber sur la mer ses molles clartés. Ce charme de mélancolie que cet astre répand sur toute la nature, le silence des vents, le doux frémissement des flots, tout invitait au sommeil.... Bientôt je

crois entendre la voix des orages ; les ondes s'agitent, la tempête déchaîne ses fureurs; mon vaisseau à demi-brisé va échouer sur les côtes d'une île inconnue.

Je descends sur le rivage; je m'avance : je vois des terres bien cultivées, des villes bien bâties; des fleuves et des canaux portant partout l'abondance ; les habitans paraissaient actifs, spirituels, industrieux ; les femmes avaient plus de grâces encore que de beauté, et la simplicité de leur parure ajoutait un nouveau charme à l'élégance de leur taille et à la politesse de leurs manières. Je remerciai les orages ; et, sous le voile de l'incognito, je me promis de visiter dans tous ses détails une île qui semblait renfermer tant d'élémens de prospérité. Je me rendis d'abord dans la capitale : du bruit, de la fumée, de la boue, de belles promenades, de brillans équipages, de superbes édifices, des gens qui courent, d'autres qu'on écrase ; voilà ce qui m'apparut au premier coup-d'œil.

Je pris avec moi un *cicerone* pour guider et éclairer mon ignorance et ma curiosité. C'était un homme d'un âge mûr, qui avait autrefois perdu un bras au service de son pays. Il était alors officier ; mais sa blessure, en le rendant à la vie privée, l'avait contraint, pour subsister, à servir

d'interprète aux voyageurs : il avait vu beaucoup de pays ; il parlait plusieurs langues, et sa conversation annonçait que les hommes et les événemens n'avaient point passé devant ses yeux comme de vaines ombres.

Le premier monument qui frappa mes regards fut un temple qu'un des anciens chefs de l'île avait fait élever au dieu du pays. Depuis, la patrie reconnaissante l'avait désigné pour la dernière demeure des grands hommes. . . . Six mots étaient effacés sur le frontispice !

Nous nous arrêtâmes ensuite devant une colonne où respirait en bronze le génie des batailles, entouré de son terrible appareil. Mon *cicerone* ne put retetenir ses larmes en me faisant la description des immortels combats que l'art avait retracés, et il me montra avec orgueil le champ d'honneur où il avait perdu son bras. De farouches étrangers ont voulu la détruire, ajouta-t-il; la Gloire a ri de leur démence : qu'importe que le bronze disparaisse là où les souvenirs sont impérissables? Ils ont du moins renversé une statue : c'était le seul moyen de s'élever jusqu'à sa hauteur.

Plus loin, nous entrâmes dans une vaste enceinte, où les beaux-arts semblaient avoir étalé toute leur magnificence. « Hélas! me dit mon

cicerone, vous voyez plus d'un cadre vide, et plus d'un piédestal abandonné; c'était la place de chefs-d'œuvre admirables sur lesquels un superbe insulaire, fier d'un jour de succès, a osé porter une main sacrilége : il se disait notre allié, notre ami, et ses vaisseaux ont repassé la mer chargés de notre or et de nos dépouilles ! »

Le lendemain nous nous rendîmes au sénat de la république des lettres : la toge des sénateurs était parsemée de feuilles de laurier, symbole de leur immortalité. Par un antique usage, ils se décernent eux-mêmes l'apothéose; et pour être admis dans l'Olympe il n'est pas toujours besoin d'avoir fait quelque chose sur la terre. « Voyez, entre autres, disait mon *cicerone*, ces demi-dieux, tout parés de plumes précieuses et tout chamarrés d'or et de pierreries. Ils ont des titres, mais ce ne sont pas ceux du génie : ils croient que le prophète les a pétris d'un limon particulier, et qu'ils sont tombés d'en haut sur la machine ronde tout éclatans de lumière, et doués du savoir et de l'esprit. Dans cette république, comme dans toutes les autres, l'égalité n'est qu'une chimère; et le privilége et l'arbitraire s'y sont introduits. Un ex-gouverneur de l'île, d'un caractère intolérant, et qui a de bonnes raisons pour ne pas aimer le génie, imagina un jour de frapper d'ostracisme plusieurs

sénateurs. Les uns, il est vrai, avaient composé des livres nourris d'une instruction brillante et solide à la fois; les autres avaient fait revivre sur la toile l'histoire des temps anciens dans toute leur majesté : ceux-ci avaient donné d'utiles leçons aux rois en retraçant, dans un langage pompeux, les augustes infortunes des grands de la terre; ceux-là avaient mis la morale en jolis vers, qu'ils faisaient réciter le soir dans une espèce de basilique ornée de peintures, de flambeaux et de jolies femmes, pour amuser le peuple et le corriger en riant : mais ils ne pensaient pas comme M. le gouverneur sur certains points de l'alcoran, et il les bannit de la république, comme s'il était en sa puissance de dépouiller le génie de ses droits et de sa gloire. »

Un des immortels monta à une espèce de tribune pour déplorer la mort d'un des leurs : c'était la mort d'un sage qui avait long-temps voyagé pour rechercher les vestiges des empires détruits, et qui avait profondément médité sur les révolutions et sur les *Ruines*. L'assemblée fut émue; il y a dans le cœur des hommes de tous les pays un respect religieux pour l'alliance du talent et de la vertu, et la tombe de l'homme de mérite-homme de bien, devient aussi une ruine auguste et féconde en salutaires méditations!

La séance fut terminée par plusieurs lectures : un sénateur pâle, maigre, déjà vieux, lut d'une voix faible quelques vers plus faibles encore. On me dit *qu'il était toujours dans son printemps*, et j'en parus surprise. « Il ne faut pas que cela vous étonne, me répondit-on, il a négligé sa vie pour ne s'occuper que de celle des autres : il est vrai qu'il aurait beaucoup mieux fait d'illustrer la sienne que de chercher à flétrir celle de ses semblables : c'est un triste métier que d'insulter aux réputations, et de jeter de la boue sur les tombeaux ! »

Un savant paraît : il tire de dessous sa toge...? le *traître* manuscrit? Non; c'est un oiseau mort qu'il se propose de disséquer en présence du sénat lettré. Il a l'habitude de remplacer par ces petites opérations, qui ne sont pas précisément littéraires, les tributs poétiques que les fils d'Apollon apportent dans leurs solennités; c'est l'Homère de l'anatomie.

Quel est ce petit homme qui marche d'un pas inégal, appuyé sur *un petit avocat?* — Il est peu connu; on sait seulement qu'un jour il prit un cheval de poste pour Pégase, et que, menant en croupe son petit avocat, le petit homme vint s'asseoir au sénat, sans doute en sa qualité de second consul de la république *des Lettres :* c'était une méprise.

On me fit remarquer encore plus d'un sénateur qui n'avait guère mieux mérité la toge brodée de lauriers : ils la devaient au nouvel article des statuts de l'ordre, d'après lequel il n'était plus utile de bien écrire; il suffisait de bien penser. De ce nombre était un publiciste, ténébreux amant des lettres, qui, ne pouvant pas les faire *belles*, avait imaginé de les rendre *bonnes :* c'était comme ces pauvres filles délaissées par l'hymen, dont on vante les vertus à défaut de leurs grâces. Enfin, un lettré, grand et blême, vint faire de longs gestes, ouvrir une large bouche, et nous psalmodier d'un accent lent et lourd la délivrance d'une ville sainte, que Mahomet avait jadis conquise sur un céleste rival. Sénateurs et citoyens, tout s'endormit autour de moi : on me dit que c'était l'usage; mais, comme j'avais encore beaucoup de choses à voir, et peu de temps à perdre, je me retirai, et laissai le poète dans l'attitude de l'ange de la résurrection, embouchant la trompette sacrée pour réveiller les morts.

De là nous nous dirigeâmes vers un palais vaste, obscur et tortueux, peuplé d'hommes en robes et en turbans noirs : j'entrai dans diverses salles, où il y avait des juges, des accusés, des témoins, des avocats et des curieux. Ici, j'entendis un magistrat qui, oubliant le calme et la dignité de son carac-

tère, accusait un témoin respectable, et insultait à ses opinions, quand il ne devait interroger que sa conscience : là, c'étaient de misérables espions du cadi, qui, pour perdre les criminels qu'ils avaient faits, osaient lever devant la justice une main salie par l'or de la corruption ; mais la foule se pressait aux portes de la salle où les juges siégeaient en tunique rouge. L'accusé, jeune encore, avait auprès de lui pour unique conseil un vieillard ; c'était son père. Il était dépositaire d'un secret immense ; mais il ne lui appartenait plus de le révéler sans forfaire à l'honneur. Le juge, le même juge dont la courageuse éloquence avait naguère exhumé les plus exécrables attentats du noir mystère qui les enveloppait, poursuit, presse, attaque l'homme vertueux, qui, rendant lui-même la justice sur une terre arrosée de sang, s'était caché le visage avec ses deux mains pour ne point voir la tête hideuse du crime se lever avec orgueil dans le sanctuaire des lois, et souiller leur majesté par ses affreux sermens. O triomphe de la vertu et de la vérité ! l'accusé devient accusateur, le juge pâlit sur son tribunal, et l'auditoire pleure et frémit d'admiration.

Ce spectacle fit sur moi une impression profonde : je vis ensuite passer, escortés par des mamelucks, de jeunes citoyens que l'on condui-

sait je ne sais où : on m'apprit que l'un d'eux avait dit que les Incas ne descendaient pas directement du soleil; l'autre, que la race des bipèdes n'avait pas été créée pour marcher à quatre pattes; un troisième avait osé faire une chanson contre le premier pacha; je conçus dès-lors qu'ils avaient bien mérité la rigueur dont ils étaient l'objet.

Avant la fin du jour j'eus encore le temps de visiter le collége universel des docteurs. Il était dirigé par un mage qui avait quitté l'île pendant vingt-cinq ans, et qui, sous les glaces du nord, avait vécu parmi une secte dont l'ambition affectait l'empire du monde, dirigeait la conscience des rois, les menaçait sur leurs trônes, et consacrait le poignard destiné à frapper ceux qui n'abaissaient point le sceptre devant leur ténébreuse puissance.

Ce mage a été appelé à la direction du collége universel par le chef actuel des lettrés, qui partage ses principes, et qui voudrait les répandre dans toute la nation : déjà ce duumvirat a fait plusieurs essais qui semblent tendre à ce but; au lieu de soutenir les écoles instituées pour la propagation des lumières, au lieu de tremper fortement les jeunes âmes de ces nobles pensées qu'enfante la méditation des temps héroïques, il

a créé des écoles spéciales pour étudier les vieilles traditions, les priviléges des anciens palais, les rites des diverses mosquées. Ce n'est pas tout : l'inviolabilité du talent a été compromise ; et le savant interprète du cygne de l'antiquité a été chassé d'une tribune que les orages et le despotisme avaient respectée. Le même sort a frappé un jeune savant qui avait sondé courageusement les profondeurs de la morale et de la philosophie ; et il menaçait un lettré de l'esprit le plus distingué, qui enseignait publiquement l'histoire des nations, et qui avait peint celle de nos jours sous les couleurs les plus vraies et les plus énergiques.

Le chef des lettrés est ordinairement l'ami, le protecteur, le père de la jeunesse : ici ce magistrat paraît s'être constitué en opposition avec elle ; déjà il a fait fermer, dans une grande ville, une école où elle s'instruisait à la connaissance des droits qui régissent les peuples et les citoyens : on dirait qu'il veut qu'à vingt ans le sang ne circule pas plus rapide et plus brûlant dans les veines ; que l'imagination ne s'exalte pas aux noms de gloire et de patrie ! Ignore-t-il que si cet instinct sublime qui transporte l'âme vers la liberté peut avoir ses écarts, il faut savoir le diriger, et non l'étouffer ? que les jeunes cœurs sont susceptibles des impressions les plus généreuses ? qu'enfin

si une bienveillante justice les captive, la rigueur les irrite ? On prétend que, désespéré du peu de succès de cette sorte de lutte qu'il avait établie contre les lois même de la nature, il avait rédigé un réglement qui commençait par ces mots : *La jeunesse est abolie !* Ses contemporains, et surtout ses contemporaines applaudirent à ce projet; mais il vint échouer contre un sourire du Sage qui préside aux destinées de l'île.

Je sortis, et mon *cicerone* me conduisit par de longs détours dans une enceinte souterraine, où je vis un lettré, 200 jeunes enfans, des bancs rangés en amphithéâtre, des signes suspendus au bout de longs bâtons égaux, des cercles de fer, et les images réunies du chef de l'île et du dieu qu'on y adorait. Avant de satisfaire ma curiosité sur les causes de l'isolement où il s'était retiré, ce lettré fit faire devant moi à ses jeunes élèves tous leurs exercices, et j'admirai comment, avec l'émulation bien dirigée, on avait fait de l'attention un devoir agréable, et de l'étude un utile amusement : il me montra ensuite les livres qu'il mettait sous les yeux de la jeunesse, et j'y trouvai les principes de la morale la plus pure. « — Vous devez être en effet surprise, me dit-il alors, de la nécessité où je suis de me cacher, et d'enseigner en secret une méthode si naturelle, si simple et si favorable

au développement des facultés humaines : vous le voyez ; c'est un rayon de lumière qui frappe en même temps tous les yeux ; c'est un écho qui porte le son à toutes les oreilles ; eh bien, les partisans et les disciples de la secte dominante ont déclaré ce système dangereux, funeste, impie ; les écoles qui le suivaient ont été fermées ; et moi, dans l'espérance qu'un jour on lui rendrait une meilleure justice, j'en ai rassemblé les débris, et je les ai ensevelis dans cette demeure : heureux si, pour prix de mes derniers efforts et pour toute vengeance, je parviens à former des fils vertueux, de bons citoyens, des sujets éclairés et fidèles ! »

Mon *cicerone* embrassa son fils, qui était au nombre de ces élèves, et je me retirai, non sans avoir félicité le lettré de son courage et de son zèle.

J'avais repris le chemin de mon hôtel, et je marchais rêveuse et préoccupée : je ne concevais point par quel esprit d'erreur le pouvoir, presque partout, se condamnait à heurter l'opinion, à froisser les intérêts du jour, et à amasser dans tous les cœurs la défiance et le ressentiment. « Si vous le désirez, me dit mon *cicerone*, je vous donnerai une idée des hommes qui gouvernent notre île, et votre étonnement cessera peut-être. Pour être plus facilement compris, je

diviserai la population en hommes d'*autrefois* et en hommes d'*aujourd'hui*. Je ne vous parle point de ces gens douteux, espèce de métis, qui ne sont franchement ni d'aujourd'hui ni d'autrefois; qui les caressent et les trompent tour-à-tour l'un et l'autre : leurs opinions sont comme ces crépuscules dont la lueur n'appartient ni au jour ni à la nuit. Le passé les embarrasse, l'avenir les effraie, le présent les repousse.

« *Les hommes d'autrefois* sont ceux qui ne rêvent que le passé; qui, pour la plupart, le front chargé de rides et le dos courbé sous le poids des ans, nient que les choses vieillissent; qui rejettent comme funeste le tribut des lumières nouvelles, et voudraient suspendre le cours de la vie, et faire rétrograder le temps et la raison.

« *Les hommes d'aujourd'hui* sont ceux dont les lumières et les vœux sont à la hauteur de l'âge où nous vivons : ils savent qu'il n'est pas plus au pouvoir de l'homme de faire remonter un fleuve à sa source que d'obscurcir la clarté du soleil; ils savent que le prophète nous a donné des yeux pour voir, et une âme pour réfléchir; que l'argile dont nous sommes pétris est toute de la même qualité; que ces corps d'argile ont besoin d'être animés, mis en mouvement, dirigés par un principe régulier et selon des lois déterminées; ils

savent que la liberté est un droit ; que la conscience ne doit compte qu'au ciel même de ses inspirations ; qu'un laurier cueilli pour son pays est toujours glorieux ; ils savent enfin que tout ce qui n'est plus ne peut exister, et que tout ce qui est existe.

« Ces deux classes d'hommes s'aiment peu entre elles. L'ascendant de la première est un mystère qui ne peut s'expliquer que par la magie des souvenirs, ou par l'audace des espérances ; car la seconde est sans comparaison la plus forte par elle-même et la plus nombreuse. Cependant, elle a laissé échapper le pouvoir de ses mains ; on l'avait confié un moment comme un dépôt provisoire à ces hommes mixtes qui, voulant avoir un pied sur les vieilles terres et un pied sur les terres nouvelles, sont toujours vacillans ; après avoir fatigué le peuple par leur déplorable fluctuation, ils n'ont pas eu le courage de descendre ; ils ont mieux aimé tomber sous la protection dédaigneuse de leurs anciens adversaires.

« Nous sommes donc aujourd'hui soumis à l'influence absolue des hommes d'autrefois. Dans ce nombre on remarque un petit homme grêle et sec, qui, sous les dehors les plus simples et les plus modestes, cache et couve une ardente ambition : son éloquence n'a rien de brillant, mais il a un

ton mielleux et des formes conciliatrices dont on pourrait être dupe si l'on n'avait pas découvert que cette prétendue modération n'était qu'un rôle étudié pour parvenir à s'asseoir dans le char de la puissance, après avoir eu la courageuse complaisance de rester long-temps sur le marchepied.

« Ces hauts et puissans conseillers ont pour diriger leurs consciences un certain mage, tolérant comme le cimeterre d'Omar, et clair dans ses théories religieuses comme les mystères d'Isis : c'est le sphinx de la théologie !

« Leur premier soin, en arrivant au pouvoir, a été de mettre la pensée publique sous le séquestre; et tous leurs livres de tactique, rédigés par ce mage de concert avec d'autres qui se disent les *conservateurs* des doctrines primitives, tendent à prouver que trois sont plus que quarante, que ce qui est mort respire, que ce qui a été acheté n'appartient pas à celui qui l'a payé de ses deniers, et que les peuples n'arriveront jamais au but marqué pour leur bonheur, sans marcher à reculons. Les habitans de cette île sont loin de partager cette opinion, et de se faire à cette allure ; mais ils espèrent que bientôt ce torrent s'écoulera ; ils souffrent en silence, et ils attendent de leur

auguste chef, qu'ils aiment et révèrent, des jours plus tranquilles et plus doux.

« Au surplus, vous pouvez vous convaincre vous-même de la vérité de tout ce que je viens de vous dire, si vous voulez prendre la peine d'assister aux assemblées du sénat. »

Les séances étaient publiques : une juste curiosité m'y porta. Une faible partie de la foule qui assiégeait les portes de l'enceinte, parvint à s'y glisser, tant l'espace réservé aux curieux était resserré ! Je me plaçai sur les bancs réservés aux étrangers. Dans une tribune au-dessus de notre tête je remarquai plusieurs Renommées : on m'apprit qu'elles venaient là chaque jour pour écouter, recueillir et répandre ensuite par toute la ville les discours et les décisions de cet auguste sénat : leurs plumes, leurs yeux, leurs oreilles, leurs trompettes étaient toutes de formes et de couleurs différentes, ce qui explique sans doute la diversité des rapports qu'elles faisaient sur ce qu'elles avaient vu ou entendu le même jour : ainsi, l'une donnait pour des applaudissemens ce que l'autre appelait des murmures ; celle-ci présentait comme un tissu d'absurdités ce que sa voisine offrait comme un chef-d'œuvre d'éloquence.

L'une, appuyée sur l'égide des lois, exaltait les amis de la liberté ; l'autre tenait une trompette argentée qui ne rendait des sons que pour les amis du pouvoir ; une troisième, pâle, vêtue de noir, faisait entendre des accens funéraires, comme pour évoquer les ombres ; et sa fidèle compagne, agitant dans ses mains un drapeau, vomissait à longs traits l'injure et la calomnie.

Les sénateurs arrivent : ceux qui marchaient d'un pas libre vont se placer à gauche ; ceux qui marchaient à reculons vont se placer à droite ; ceux dont la démarche était incertaine vont prendre place au centre. Des instrumens guerriers se font entendre : le portique s'ouvre : un homme d'une belle prestance paraît : il occupe la chaire curule la plus élevée ; je l'observe, et peu d'instans après je m'aperçois qu'il était entièrement paralysé du côté gauche ; il ne se tournait, ne regardait, n'écoutait, ne souriait qu'à droite. Un sénateur monte à une tribune de marbre, et lit à voix basse je ne sais quoi que les conversations particulières ne permettent pas d'entendre. On examine ensuite les titres en vertu desquels les nouveaux membres du sénat avaient revêtu la toge brodée en argent. De vifs débats s'élèvent à ce sujet : on conteste des droits ; on accuse quelques-unes des mains qui avaient tenu l'urne des destins : on

rappelle de ténébreuses intrigues ; on va jusqu'à réveiller le sanglant souvenir de plusieurs victimes, naguère immolées à l'instant où elles allaient déposer leur vœu, parce qu'elles différaient dans le culte qu'elles rendaient au prophète. On me montra le digne et courageux sénateur qui le premier avait osé révéler leur malheur, et payer un tribut solennel à leurs mânes.

Mais la séance fut égayée par l'histoire d'un cadi qui avait été élu par une province dont les habitans ont l'extrémité des doigts légèrement recourbée : ce bon cadi, qui a peur du feu, avoua ingénument qu'il n'avait point brûlé les billets sortis de l'urne, dans la crainte d'incendier le temple du destin. C'est au surplus le meilleur homme du monde; il a, comme il le dit lui-même, encensé les anciens gouverneurs ; il encense les nouveaux ; il encensera ceux qui leur succéderont : c'est la cassolette perpétuelle du pouvoir !

Bientôt un général qui paraît moins enclin à les flatter, fit tomber avec violence sur le banc où ils étaient assis un torrent de reproches. « Les malheureux ! s'écria-t-il, ils ont tout flétri, tout corrompu, tout avili ! » On me raconta ses querelles avec le premier gouverneur ; et je compris

que hors du sénat, ses apostrophes avaient encore quelque chose de plus énergique.

Un des gouverneurs, en toge noire garnie d'hermine, vient annoncer qu'une exécrable tentative a menacé les jours du chef de l'île dans son palais. L'assemblée décide qu'elle déposera au pied du trône l'hommage de sa douleur et de son dévouement. Un homme de beaucoup d'esprit, fin, piquant dans ses saillies, dont la vie doublement menacée avait causé de vives alarmes à ses honorables amis, attaque le premier ce discours. Un autre orateur s'empare de la parole : le plus profond silence règne dans l'assemblée ; on paraît avide de recueillir son éloquence. L'altération de ses traits décèle de cruelles souffrances ; on sait qu'elles sont le fruit d'une proscription soufferte pour une auguste cause ; et sa faiblesse, et sa pâleur, et le souvenir de l'injustice récente dont il a été frappé par un homme qui se disait son ami ; cet intérêt enfin si doux et si vrai qui s'attache à la vertu souffrante et persécutée, tout se rassemble autour de ce sénateur pour justifier l'attention religieuse qu'on prête à ses paroles.

Il s'élève contre le danger de présenter une tentative insolente comme le résultat d'une vaste conspiration et comme l'œuvre de tel ou tel parti ; il retrace les odieuses machinations de ces misé-

rables qui feignent le crime pour y pousser des infortunés dont ils deviennent les accusateurs après s'être faits leurs complices ; et il finit par s'écrier : « Ah! de quelque côté que soit parti le coup « funeste, que celui dont la magnanimité natu- « relle a si bien dominé des émotions capables de « compromettre une existence si chère, soit plus « tendrement remercié, félicité par nous ! que « nos tributs de respect et d'amour aillent porter « à son cœur les consolations dont il a besoin ; « mais qu'elles lui arrivent sans mélange et pures « de toutes ces exagérations qui n'enfantent que « le trouble et la discorde ! »

J'étais attendrie de ce beau discours, lorsqu'un sénateur, qui croyait au nombre *des droits réunis* en sa personne celui d'effacer un si noble talent, monte à la tribune, et parle ; mais tel est l'effet qu'il produit, qu'on croyait qu'il n'avait été qu'interrompu alors qu'il avait fini. Son nom et ses antécédens rendent difficile à expliquer la noble direction qu'il a donnée à sa course politique : on se souvient qu'il était, dans d'autres temps, chargé d'approvisionner de pachas toute l'île ; et comme sa femme, plus célèbre dans la fable qu'il ne le sera probablement lui-même dans l'histoire, dessinait à merveille, on n'a pas oublié la publicité

fructueuse de l'image d'une certaine idole dont il desservait les autels avant l'orage qui les a brisés.

Un autre sénateur lui succède, qui se plaint avec énergie que l'accusation contre les gouverneurs ait été écartée de *l'adresse* : son éloquence est fougueuse ; le sarcasme est sur ses lèvres, et il y a quelque chose d'âpre jusque dans son sourire.

Un grand bruit s'élève dans toutes les parties de la salle ; soixante sénateurs qui étaient assis à gauche se retirent, et le discours est porté au pied du trône tel qu'il a été composé. Depuis cette importante délibération, un mystère profond et inconcevable a couvert l'insolent complot qui en était l'objet.

Le lendemain j'arrivai un peu tard : tout le monde riait aux éclats ; je ne tardai pas à partager l'hilarité générale lorsque j'appris qu'un bon sénateur venait de s'écrier : « Les oies qui sauvè-
« rent Rome ne firent qu'un cri, et on honora
« jusqu'à leurs descendans ! »

Mais le sénat reprit bientôt sa dignité imposante au sujet d'une proposition qui avait pour but de décider si les hommes appelés à prononcer sur la vie de leurs semblables, seraient désignés par le sort ou selon le caprice des pachas. Je vis se déployer dans toute son abondance, dans tout

son éclat l'éloquence d'un orateur jeune encore qui unit à un beau talent un mâle courage, et qui, au milieu des désordres qu'entraîne une invasion, avait montré un calme sublime.

La scène change de nouveau : c'est un brave officier qu'on dépouille sans jugement d'une existence honorable acquise au milieu des combats; malgré l'éloquente indignation de l'orateur qui s'écrie : « On en a fait un malheureux, veut-on en faire un coupable ? » on donne à chacun des officiers placés sous les drapeaux la scandaleuse frayeur de se voir déshérités du prix de leurs fatigues et de leur gloire!

Bientôt le public reçoit ordre de se retirer : je reste, par privilége de mon sexe sans doute, qui, comme on sait, respecte si bien tout ce qui est secret. Je vois un sénateur qui a porté avec une égale distinction l'épée du général et la toge de l'ambassadeur, s'avancer, et demander aux gouverneurs des explications sur les grands débats qui s'agitent dans l'univers. Celui d'entre eux dont ses ennemis ont dit qu'il dirigeait les affaires étrangères de manière à persuader qu'il fait les affaires de l'étranger, se flatte de répondre en s'enveloppant de mystérieux sophismes : il possède au plus haut point la théorie du silence, et cependant il parle, quand il veut, avec abon-

dance et facilité : il a du talent, de l'esprit, surtout beaucoup d'art : pourquoi faut-il qu'il ait fait tant de coquetteries à l'arbitraire et à la partialité ! Les discours se succédèrent en sens divers; mais on n'obtint aucun résultat, aucune communication : c'était donc du luxe que de faire éloigner les indiscrets, puisqu'on n'avait rien à leur apprendre.

On agite une importante question sur les finances : aussitôt paraît, avec l'intention de la modifier, un riche sénateur qui a donné son nom à une réunion honorable, et dont la célèbre industrie a créé pour la parure des dames du pays les tissus les plus fins et les plus brillans. Un autre orateur vole à la tribune. Justement renommé pour son incroyable activité, il vole ainsi partout où les besoins de l'état l'appellent. A-t-il fallu suivre une armée lointaine, il a volé en pays étranger : il volerait aux cieux si le prophète lui ordonnait d'y monter.

On avait écouté avec assez d'impatience, lorsqu'un mouvement de bienveillance générale se manifeste dans l'assemblée ; c'est pour entendre le généreux sénateur qui, pour affranchir sa patrie du poids odieux d'une armée étrangère, avait ouvert à l'état les trésors de son immense crédit.

Les séances deviennent orageuses : on échange

des deux côtés le reproche, l'accusation, l'injure; les armes mêmes sont invoquées pour venger hors du sénat des démentis donnés dans son enceinte; on va jusqu'à attaquer le banc du gouverneur : malgré les *houras* du bataillon sacré qui le soutient, il s'ébranle, il menace ruine.... Au secours! au secours!... Le premier auxiliaire qui se présente a encore sa robe d'avocat; il n'a pas eu le temps de revêtir la toge de sénateur. Il s'écrie : *Quoi! quoi!...* on se serait cru au Capitole.

Le second était un homme du conseil, dont la vie politique avait été *omnicolore.* Tantôt partisan de la royauté, tantôt sectateur de la liberté, toujours ami du pouvoir. Il composa jadis un petit écrit *sur l'Influence de l'habitude;* il serait plus en état aujourd'hui d'en composer un *sur l'habitude de l'influence;* car il s'y est entièrement soumis; et c'est pour remplir ce mandat de servage qu'il a proposé d'anéantir le droit accordé aux citoyens de réclamer devant le sénat l'appui des lois contre les abus de la puissance.

Ce n'était point assez : un caprice plus bizarre encore saisit un autre membre du sénat; il veut bâillonner l'éloquence, enchaîner la liberté, et lui ravir *les six pieds carrés qui lui restent :* il se montre, et son assurance en ses propres moyens explique la frayeur qu'il a de l'esprit; il parle, e

l'on conçoit sa haine personnelle contre le talent de la parole. Les *chevaliers du silence* choisissent pour interprète un noble sénateur qui naguère avait demandé une restitution de biens en faveur des mages ; un de leurs honorables collègues, moins exigeant, propose seulement de *mettre l'éloquence à l'heure* en plaçant à côté de l'orateur une horloge dont le *timbre* sonore l'avertirait de la durée de ses discours. Des éclats de rire accueillent cette proposition naïve ; les lazzis courent dans l'assemblée ; on parle de la *direction du timbre* donnée à l'orateur pour prix de cette ingénieuse découverte ; mais le sénat reprend sa gravité : les amis de la liberté ont fait vœu de la défendre jusqu'au dernier soupir ; il semble qu'à la veille du jour où ils sont menacés de la perdre, leurs accens ont quelque chose de plus solennel, de plus sublime, semblables à ce noble oiseau dont les chants n'étaient jamais si harmonieux qu'à l'instant de sa mort.

J'admire tour à tour l'inconcevable finesse d'un publiciste qui possède au plus haut degré l'art de tout dire, et de dire tout avec esprit ; l'habileté et les vives saillies d'un orateur qui combat ses adversaires avec leurs propres troupes, et les frappe de leurs propres armes ; les flots d'éloquence d'un diplomate, toujours abondans, toujours purs,

toujours brillans; enfin la majestueuse gravité d'un sage qui, avec la toute-puissance du raisonnement, s'écrie : « Non, vous n'avez pas plus le droit de déporter les sénateurs de la tribune sur leurs bancs, que n'en avaient les barbares qui les déportaient de la tribune dans les déserts ! »

Mais leurs efforts échouèrent contre les éternelles clameurs qui partaient principalement de derrière le banc des gouverneurs. Je regarde *pardessus*, et je vois se lever en masse les *chevaliers du silence.* Trois mots composent leur dictionnaire ; *question*, *ordre*, *clôture.* Ils en varient l'application avec un art merveilleux. L'un des plus forts sur la théorie et la pratique (cela tient au grand exercice) était un gros sénateur, satrape de marine, qui n'a bien mené sa barque que depuis qu'il ne va plus sur mer. Jadis il se laissa prendre, le trident de Neptune à la main ; aujourd'hui, complaisant des pilotes qui dirigent le grand vaisseau de l'état, il répète leurs signaux, excite l'équipage, commande la manœuvre ; et dès que l'orage s'élève et gronde, il fait à grands cris plier les voiles, et retombe avec délices dans le calme plat.

Le projet venait d'être adopté : un sénateur de gauche se risque à la tribune ; il dit : « La gloire... — A la question ! crie aussitôt l'auteur de la pro-

position. — La patrie..... — A l'ordre! — La liberté.... — La clôture. » Il redescend, et, après avoir entendu celui qui, dans son amour pour les priviléges, avait imaginé d'en faire un même de la parole, il s'écrie : « Vous nous avez déjà rendus muets ; ah! mettez le comble à vos bienfaits en nous rendant sourds! »

Je compris qu'une assemblée où l'image d'Harpocrate était placée sur le piédestal réservé au dieu de l'éloquence, devait avoir peu d'attraits pour les auditeurs, et je me promis bien de n'y pas rentrer avant la levée des scellés apposés sur la pensée et sur la parole.

Tout ce que je venais de voir et d'entendre m'inspira le plus vif désir de connaître la situation des principales provinces, et de juger de la réaction lointaine des délibérations du sénat; mais avant de quitter la capitale, mon *cicerone* me supplia d'aller visiter une de ses plus étonnantes merveilles : je cédai à ses sollicitations.

Il fallait traverser un pont sur lequel je remarquai une statue équestre. C'est l'image d'un ancien chef de l'île qui mourut sous le poignard; mais son souvenir vivait dans tous les cœurs, et le peuple gardait pour toujours sa mémoire. Sur la rive gauche du fleuve s'élevait un vaste amas d'édi-

fices blancs qui semblaient former un faubourg de la ville. Je crus entrer dans les catacombes de Rome, ou dans ces souterrains des pyramides qui renfermaient les antiques momies, ou enfin dans ces Champs-Elyséens éclairés par un pâle crépuscule. Vêtemens, armes, ornemens, meubles, voitures, chevaux, tout était blanc. Les hommes portaient sous le bras un petit turban plat et pointu; leur chevelure ressemblait à une colombe blanche qui agite ses ailes; un petit manteau blanc laissait entrevoir les formes les plus aériennes, et s'ouvrait pour laisser passage à un petit cimeterre dont la pointe recourbée menaçait le ciel.

Les femmes avaient la tête surchargée de plumes blanches; on m'apprit que plusieurs d'entre elles avaient autrefois mis du rouge, mais depuis elles se sont vouées au blanc. Leur longue tunique à ramage était gonflée des deux côtés de la taille, comme si deux petites tourelles y étaient placées pour défendre leur vertu: d'une main elles agitaient nonchalamment un long éventail de nacre de perle où étaient ciselés les portraits de tous ceux de leurs ancêtres qui avaient jadis monté dans le char du calife; de l'autre, elles caressaient un joli petit chien blanc qui feignait de dormir sur leurs genoux.

Ces blanches ombres ont conservé les manières, les usages, les goûts qu'elles avaient autrefois sur terre : l'une se croit encore assise dans une mosquée, et attend que l'encens destiné au prophète soit brûlé devant elle ; l'autre appose pour signature la poignée de son cimeterre sur un vieux parchemin blanc qu'un esclave lui présente à genoux. Là, c'est l'ombre d'un chevalier qui agite l'ombre de sa lance, croyant encore se battre contre son pays ; plus loin, c'est l'ombre d'un pacha suranné qui poursuit l'ombre d'une jeune vierge, et qui, en vertu d'un ancien droit, lui offre l'ombre de son cœur pour l'ombre d'une rose.

Tous ces fantômes venaient errer autour de moi, et paraissaient étonnés que j'eusse pénétré dans leur blanche demeure : je crus m'apercevoir que ma vue leur causait plus d'embarras que de plaisir : je cherchai à les rassurer par mes paroles ; mais ils ne comprenaient rien à mon langage, et le son de ma voix les faisait fuir. Je ne voulus pas prolonger le trouble et l'inquiétude où je les avais jetés, et je me retirai. On referma soigneusement derrière nous les portes qui défendent l'entrée de ce nouvel Elysée ; et, comme je témoignais quelque surprise de cet excès de précaution, le *cicerone* me dit : « Les ombres ont dû donner à cet égard

des ordres extrêmement sévères ; car si la lumière du jour pénétrait une fois dans cette enceinte, tout ce que vous venez de voir s'évanouirait comme un songe aux portes du matin. »

Nous partîmes pour visiter l'intérieur de l'île; et partout j'admirais la richesse et la beauté du pays. Nous arrivâmes dans une ville où régnait une sorte d'agitation, tant était grande l'affluence de monde qui semblait se préparer à une cérémonie publique. Les femmes, en plus grand nombre que les hommes, avaient toutes mis leurs habits de fête; les jeunes filles s'étaient couronnées de fleurs. On nous dit que c'étaient des mages prédicateurs qui allaient faire entendre la parole du Ciel, et planter en plein air le signe de leur croyance.

Le cortége s'avançait lentement, précédé par des vierges vêtues de blanc, qui chantaient des hymnes sacrés sur des airs composés autrefois par le génie des orages. Au milieu de cet innocent troupeau marchaient plusieurs mages, parmi lesquels on distinguait l'archimandrite, petit vieillard encore vert, dont le regard modeste et les manières étudiées voilent un caractère impérieux. Près de lui se trouvait un autre mage qui, avant d'entrer dans le sacré collége, avait porté la cuirasse des combats, et qui, sous la

toge sacerdotale, avait conservé le ton, la grâce et la douceur d'un officier de mamelucks. On s'arrêta au bas d'un tertre où le signe sacré devait être élevé : l'archimandrite y monta; il fit l'éloge de sa secte, qu'il mit, selon l'usage, au-dessus de toutes les autres; il dit que le prophète n'avait point un serviteur plus fidèle que lui, et il céda la parole au second mage. Autant le premier avait mis de circonspection dans son discours, autant le nouvel orateur fit éclater d'orgueil et d'exaltation.

« Venez, disait-il aux assistans, venez, venez, nous sommes les envoyés du prophète! Nous apportons les saintes perles qu'il a bénies de ses divines mains; achetez, achetez, et vous serez admis dans le paradis de Mahomet. »

Cet exorde le conduisit à faire des sorties fougueuses contre les désordres du siècle. — « Cette secte (me dit mon *cicerone*) a beaucoup d'influence; quelques gouverneurs de province ont essayé de lui résister; ils ont été sur-le-champ disgraciés : les prédicateurs ont fait vœu de pauvreté, et ils bâtissent des palais magnifiques, et ils se font porter en palanquins Il existe dans notre île un grand nombre de mosquées où il n'y a pas de mages pour expliquer l'Alcoran;

mais l'humilité des prédicateurs ne s'accommoderait point d'une vie modeste et tranquille ; il leur faut de l'éclat, de la célébrité, et ils vont, partout où l'on ne les appelle pas, distribuant et vendant leurs petites perles. »

Le lendemain nous apprîmes que le soir même de la cérémonie, on s'était querellé dans tous les ménages ; que plus d'une femme avait repoussé les caresses de son époux, plus d'une mère les baisers de ses enfans, et que les jeunes filles avaient pleuré de n'avoir pas dansé avec les jeunes garçons.... Plaise à Dieu, m'écriai-je, que jamais cette secte ne mette les pieds dans les états de mon père, où l'on ne voit que d'heureux ménages, et où l'on aime tant la danse !

L'influence de ces mages avait fait de grands progrès ; ils avaient composé de petits livres de religion tout particuliers, où ils avaient modifié les rites dans un sens contraire aux lois fondamentales de l'état : ils recommandaient spécialement le rétablissement d'anciens droits que s'étaient attribués les mages. On me montra, dans une province du Midi, deux de ces petits livres, et je m'étonnai qu'on n'eût pas sévi contre leurs tuteurs.

Je fus aussi témoin d'un spectacle déplorable quela voix publique rattachait à ces dissidences

religieuses ; un bon mahométan touchait à son heure dernière ; il fait demander un mage pour le consulter sur certains passages de l'Alcoran, et pour le prier d'accompagner son corps jusqu'à sa dernière demeure. Malgré les prières de toute une famille en pleurs, le mage s'y refuse, et déclare maudite la terre qui recevra sa dépouille. Qu'avait donc fait ce vieillard ? il n'avait pas voulu léguer à d'autres qu'à ses enfans le champ de palmiers qu'il avait acquis, cultivé et possédé trente ans.

Ces palmiers étaient devenus dans l'île un sujet de discorde. Ceux qui les avaient perdus en les abandonnant désiraient les reprendre sur ceux qui les avaient légalement achetés au marché public ; et ce vœu, mal déguisé ou faiblement combattu par la mollesse du pouvoir, avait répandu dans toutes les provinces une secrète inquiétude.

Elle était encore entretenue par les orgueilleuses prétentions des anciens satrapes. Rentrés dans leurs manoirs gothiques, dont ils avaient fait relever les vieilles tours, ils commençaient à y exercer un despotisme affreux et ridicule : ils avaient exhumé, pour les mettre en vigueur, presque tous les anciens usages du pays qui les déclaraient d'un limon plus pur que les autres.

J'ai dit *presque tous;* car s'ils pouvaient encore, dans les mosquées, tendre le nez à l'encensoir, s'ils pouvaient manger les plus beaux fruits de la récolte, ou se donner le plaisir de tuer un esclave qui aurait osé tuer un oiseau sur leurs terres, il est certains autres droits qui se perdent avec le temps, et qui devaient au moins les avertir que tout n'était pas comme autrefois.

Affligée de l'agitation qui régnait de tous les côtés, je me rapprochai de la capitale. Dans une des maisons de campagne qui embellissent ses environs, vivait tranquille et retiré un guerrier qui avait blanchi dans les combats, et dont les vertus égalaient les exploits. Après les malheurs qui avaient pesé sur ses compagnons d'armes, il avait été chargé de rassembler les débris de la gloire nationale; déjà elle se relevait sous ses actives mains, lorsqu'on proposa à ce citoyen respectable de trahir ses sermens et de démentir quarante ans de gloire. Une généreuse indignation lui fit quitter des honneurs qu'il ne pouvait conserver qu'à ce prix. J'attachais le plus grand intérêt à le connaître. Il me fit l'accueil le plus aimable, et la noble simplicité de ses manières et de son langage ne tarda pas à justifier tout ce qu'on m'avait dit de la beauté de son âme et de la loyauté de son caractère. Je restai plusieurs

jours avec lui. Un matin on lui remit une lettre qui lui causa une vive émotion. On lui apprenait que les habitans d'un royaume voisin, instruits des dissensions qui agitaient l'île, venaient de déclarer la guerre, et que leur armée s'avançait. — Eh bien! lui dis-je, qu'allez-vous faire? Il garda le silence, et soupira. — Quoi! votre patrie est menacée, et vous ne reprendrez pas vos armes! — « Ah Madame, me répondit-il, ce doute afflige et brise mon cœur : ma vie est à mon pays, et ce n'est pas la première fois que mon sang aurait coulé pour sa défense; mais, étrangère dans cette île, vous ignorez les soupçons et les maux qui pèsent sur mes malheureux compagnons d'armes; eux qui ont porté la gloire de la patrie sur toutes les mers! eux qui se sont assis en vainqueurs dans le palais de tous les chefs des îles voisines, ils sont condamnés aujourd'hui à cacher leurs lauriers et leurs cicatrices, et à languir dans la misère! car enfin le grand conseil vient encore de ravir à un brave le faible salaire de ses services et du sang qu'il a versé; comment oseraient-ils se présenter? s'ils tiraient leur épée, peut-être hélas! on dirait que c'est un poignard! »

Profondément touchée de ces regrets et si nobles et si douloureux, je pris congé du guerrier, et je rentrai dans la capitale, méditant sur les moyens

d'accomplir un projet que je venais de concevoir. La ville et la cour étaient dans la consternation ; on avait formé un camp autour des remparts, et on y rassemblait à la hâte le petit nombre de troupes qui servaient alors sous les drapeaux. Les généraux étaient pour la plupart dans un âge dont la faiblesse ne s'accorde plus avec le métier des armes ; les uns ne pouvaient plus tirer de leurs carquois les flèches qui y étaient demeurées long-temps oisives ; les autres avaient oublié de quel pied il fallait monter à cheval ; plusieurs même, n'ayant plus la faculté de leurs jambes, se faisaient porter par des esclaves dans de petits palanquins qui paraissaient destinés plutôt à des malades qu'à des guerriers. Leur zèle était respectable ; mais il fallait plus que du zèle. La jeunesse était brillante d'ardeur et de courage ; mais elle n'avait pas encore l'expérience des combats. Je compris tout le danger qui environnait l'auguste chef de l'île, et je résolus de le sauver. Je demandai à lui être présentée : j'obtins sans peine cette faveur. Il jeta sur moi un regard plein de douceur et de bienveillance, et il me demanda mon nom. Je lui répondis ainsi : « Je suis la fille d'un roi qui règne sur la plus belle contrée de l'Europe ; le bruit de ses malheurs et de ses vertus est peut-être parvenu à ton oreille. La tempête m'a jetée dans l'île que tu

gouvernes; je l'ai visitée dans toutes ses parties, et je me suis convaincue que la vérité n'arrive pas toujours jusqu'à toi. C'est à moi de te la faire connaître ; mais, avant tout, il faut parer au danger qui te menace. La guerre est à tes portes; repoussons d'abord la guerre. Si tu daignes m'accorder un second entretien, je te soumettrai mes autres observations. J'ai parcouru le camp formé devant ta capitale : habituée que j'étais à voir dans les états de mon père d'excellens soldats, j'ai pu juger que ton armée laissait quelque chose à désirer : elle mourrait pour toi; il faut vaincre, il faut repousser à jamais l'étranger. Les satrapes à qui tu as confié les rênes de l'administration ont éloigné de tes drapeaux presque tous ceux qui en avaient fait la gloire; de nobles pleurs roulent dans leurs yeux quand on prononce devant eux le nom de patrie, et ils seraient fiers encore de combattre et de mourir pour elle. Je sais un vieux guerrier qui a illustré tes armes : son âme est remplie pour toi d'amour, de respect et de fidélité : il a la confiance du soldat; crois-moi, remets à son expérience le soin de défendre le trône et l'état, et je te promets la victoire. »

La franchise et l'assurance de mes discours, le respect dû à ma royale naissance, le souvenir de mon auguste père, l'esprit de sagesse dont il m'a

si éminemment douée, tout produisit sur le chef de l'île une vive impression. Il me crut un génie bienfaisant envoyé par le prophète pour le sauver. Il fit appeler près de lui le noble guerrier dont je venais de lui parler; c'était celui chez lequel j'avais passé plusieurs jours; on lui confia le commandement de l'armée. Ce fidèle serviteur demanda pour toute grâce à son souverain, la faculté de s'entourer de ses anciens compagnons d'armes.

La bataille se livre : les nouvelles troupes s'instruisent d'exemple, et redoublent de valeur en combattant à côté des vieux soldats : l'étranger, vaincu, épouvanté, regagne ses vaisseaux ; et les vainqueurs, jeunes et vieux, se donnent la main, et s'embrassent comme des frères qui avaient besoin de se revoir. Le général vient déposer au pied du trône le cimeterre qui a terrassé l'ennemi, et rentre modestement dans sa retraite, heureux d'avoir sauvé son pays, et réhabilité ses frères d'armes par une victoire!

On célébra ce grand événement par des réjouissances publiques, et le chef de l'île m'offrit à la cour une fête magnifique. Il me fit asseoir près de lui sur le trône, ce que les satrapes virent d'assez mauvais œil ; car il est dans ma destinée de déplaire aux satrapes de toutes les na-

tions. Parmi les officiers chargés des cérémonies, j'en aperçus plusieurs qui paraissaient avoir peu d'habitude de la cour, et je ne pus m'empêcher de sourire aux airs d'importance que se donnait un jeune citoyen, seigneur impromptu, qui portait sur son écusson une houlette et une lyre.

Je remarquai aussi que les distinctions des grands officiers n'étaient pas de la même couleur : les uns portaient l'écharpe de cachemire rouge ; les autres l'écharpe de cachemire bleue.

« Il y a une grande différence entre ces deux écharpes, me dit à l'oreille un vieux satrape d'un ton mêlé d'amertume ; l'une appartient au mérite, l'autre à la naissance seule. Voyez jusqu'où va la vanité de ces hommes d'hier ! Parce qu'ils ont bien servi ce qu'ils appellent la patrie, parce qu'ils ont remporté quelques victoires, ils osent se pavaner avec l'écharpe bleue. Passe encore pour l'écharpe rouge ! Et c'est justement celle-là qu'ils ne portent plus! L'ancien souverain de cette île, qui a le premier porté l'écharpe de cachemire bleue, avait sagement prescrit que pour obtenir cette faveur il fallait prouver qu'on était venu au monde autrement que le vulgaire des hommes. Eh bien ! regardez cet avocat qui n'a que du talent, des nerfs et de la probité ; regardez cet homme de guerre, qui porte sur son bou-

clier l'image de la lune dans toute sa beauté ; croyez-vous que ces gens-là soient nés comme nous ? Qu'ils se renferment donc dans leur mérite ! que nous restera-t-il, je vous le demande, s'ils nous prennent aussi la naissance ? C'est encore un tour de ces maudits gouverneurs ; et ils ne se sont épargnés ni eux, ni leurs amis. Qu'en dites-vous, Madame, n'est-ce pas affreux ?..... » — Vous ne parlez pas, lui répondis-je, de la volonté de votre auguste maître ; il me semble pourtant que c'est quelque chose. Quant à moi, il n'entre ni dans mon caractère ni dans mes habitudes de blâmer ce que font les rois » ; et je reportai mon attention sur les brillantes réjouissances rassemblées sous mes yeux.

Le monarque partageait ma joie : je crus devoir profiter de cette circonstance solennelle pour l'éclairer sur la véritable situation de ses états, et je lui dis : « Aujourd'hui la pompe et l'éclat des fêtes nous environnent ; demain peut-être cette allégresse se changera en deuil ; car le bonheur n'a de lendemain que là où tout paraît stable. J'ai bien observé ton empire ; j'ai visité les palais comme les plus humbles chaumières ; hélas ! j'ai vu l'inquiétude sur les visages ; j'ai vu des regrets se mêler aux témoignages d'amour pour ton auguste personne ; on t'aime, on bénit ton

nom : j'ai entendu plus d'un malheureux s'écrier, « S'il le savait ! » et oublier un moment ses peines. Ce cri est celui de tous les habitans de ton île ; mais il est intercepté par l'intrigue, et il vient expirer au pied du trône : il faut l'entendre, il faut l'accueillir. Ceux à qui tu as confié les rênes de ton gouvernement peuvent avoir des intentions pures ; mais, hommes d'autrefois, il ne connaissent ni ne peuvent diriger utilement les choses d'aujourd'hui. Leurs tentatives pour rentrer dans des droits que la raison humaine n'avoue pas, ont excité dans ton empire les plus vives alarmes : déjà elles ont servi de prétexte à la guerre étrangère ; elles finiraient par engendrer la guerre civile. Il est temps encore de prévenir ce terrible fléau. Apporte dans toutes les branches de l'administration des réformes salutaires, indispensables : ne remets le pouvoir qu'à des hommes étrangers à tous ces intérêts, qui ne sont pas ceux de ta couronne ; raffermis les lois, sans lesquelles il n'y a pas de liberté ; laisse régner la liberté, sans laquelle les lois ne sont que le masque de l'arbitraire : fais respecter la religion, première base de la morale publique ; mais ne souffre pas que des mages, se disant les seuls envoyés du prophète, expliquent la parole du ciel d'une manière contraire aux principes de l'état : tout encens of-

fert d'une main pure est agréable au dieu de l'univers ! Remets le soin d'élever la jeunesse à des lettrés qui aident au développement de l'intelligence humaine, au lieu de chercher à étouffer son essor ; rassure pour toujours les acquéreurs des palmiers en te montrant inflexible contre tout ce qui tendrait à les alarmer ; et tu verras que ce peuple, dont tes satrapes cherchent peut-être à te faire peur, est le meilleur comme le plus aimant de tous les peuples.

« Les conseils que je te donne ne sont pas le fruit de vagues inspirations ; ce sont les leçons du malheur et de l'expérience. Ce sont les pensées de mon auguste père ; il m'en a remis le recueil ; je le porte toujours avec moi : en te le donnant, je te fais le présent le plus précieux pour l'homme appelé à gouverner ses semblables : médite-le avec soin, et tu y trouveras tous les élémens de la félicité des peuples ; mais songe qu'il n'est pas écrit dans une langue morte ; que les hommes d'autrefois ne peuvent ni l'entendre, ni l'interpréter à ton avantage ; il ne doit être remis que dans les mains des plus instruits comme des plus vertueux d'entre tous les hommes d'aujourd'hui. »

Le chef de l'île m'avait écoutée avec un intérêt mêlé d'une sorte d'admiration : rentré dans son palais, il appelle auprès de lui les sages du royaume :

ils admirent à leur tour le recueil des pensées de mon père ; et le souverain, frappé de la haute sagesse qui les a dictées, les adopte pour loi de l'état, rapproche du trône de fidèles serviteurs sur lesquels on avait trompé sa religion ; confie partout la direction des affaires à des mains qui savent conserver et ne veulent pas détruire ; et l'île tout entière renaît au repos et à la liberté.

Je me sentais contente et fière : le bonheur qu'on a fait est un spectacle si doux ! . . . O mon père ! ô mon père ! . . . A ces mots qui s'échappaient de mon cœur, je fus tout à coup réveillée par les cris des matelots, qui saluaient l'aurore ; et cette tempête, et cette île inconnue, et les spectacles divers auxquels j'avais cru assister, tout disparut à mes yeux, et je me retrouvai sur mon vaisseau en présence des rives paternelles. Revenue de mon premier étonnement, je cherchai à me rendre compte de cette vision. A travers les tableaux qui avaient passé devant mes regards, j'avais cru reconnaître plus d'un rapport avec la situation d'un royaume qui m'était bien cher. Cependant les choses n'étaient pas à beaucoup près aussi avancées que dans l'île ; j'avais vu bien des ridicules, des fautes, des malheurs dont ma patrie sans doute ne donnera jamais l'exemple ;

mais enfin quel mystère cachait ce songe ? Le ciel, qui par fois envoie aux mortels de secrets avertissemens pendant leur sommeil, aurait-il voulu m'éclairer sur l'avenir, et les mensonges de la nuit deviendraient-ils les vérités du jour ?

LA MORT
DE NAPOLÉON.

DITHYRAMBE

TRADUIT DE L'ANGLAIS DE LORD BYRON;

PRÉCÉDÉ D'UNE

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT

DE NAPOLÉON BONAPARTE;

PAR SIR THOMAS MOORE.

« Tu n'es plus, ô grand homme! ... La mort a été pour toi bien cruelle; et tu as vécu trop long-tems..... Et vous, qui vous hâtez d'outrager sa mémoire, parce que vous ne redoutez plus le lion terrassé, attendez du moins que sa cendre soit réfroidie. . . . Hugues Blair. »

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE

PARIS,
CHARLES PAINPARRÉ, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N°. 250
1821.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Les deux pièces que nous publions ici pourront avoir quelques succès en France, comme elles seront sans doute accueillies partout ailleurs. Maintenant que Napoléon a cessé de vivre, il doit être permis de lui rendre justice; et d'ailleurs la Notice de sir Thomas Moore est assez sévère. Lord Byron, plus indulgent, parce qu'il admire en poëte, a moins appuyé sur les reproches que l'on peut faire à Napoléon; et son dithyrambe plaira aux âmes qui sentent, tandis que la Notice de sir Thomas Moore sera plus agréable, aux esprits qui jugent.

Le dithyrambe de lord Byron a été composé dans une soirée; c'est une production de l'impression violente que la mort du héros a faite sur l'esprit du grand poëte. Il nous a été envoyé par sir Arthur Smylders, ami du noble lord; et nous devons à nos lecteurs de leur avouer que ce dithyrambe n'est qu'une première inspiration non encore achevée; il en circule divers morceaux à Londres, quoique jusqu'ici lord Byron n'ait pas confié son nouveau poëme à la presse. Il veut, nous écrit-on, l'étendre davantage; et il est probable que lorsqu'il sera imprimé, le traducteur habituel de lord Byron en fera part au public français. Pour nous, nous avons voulu, en attendant, faire paraître la traduction d'un morceau qui nous paraît plein de beautés et de force.

La notice de sir Thomas Moore a été publiée dans deux journaux semi-périodiques de Londres, sous le titre de *Nécrologie du Prisonnier de Sainte-Hélène*. Nous nous sommes fait un devoir de la joindre au dithyrambe. On sait que sir Thomas Moore, estimé par les Anglais, à côté de lord Byron et de sir Walter Soott, est auteur d'un roman plein de charmes (*Lalla-Rouck* ou *la Princesse Mogole*). On en a donné une traduction en France, il y a peu de temps, en deux volumes in-12.

— Nous avouerons encore que nous avons fait quelques légères suppressions dans la notice et dans le dithyrambe. Ces passages supprimés étaient, ou des injures à la France, ou des circonstances qu'il ne convenait pas de laisser dans cette brochure.

Voilà ce que nous disions en publiant ces deux opuscules. Ils avaient été traduits à la hâte; mais les deux premières éditions s'étant écoulées en deux jours, nous n'avons eu le temps de faire quelques corrections que pour cette troisième, à laquelle nous ne toucherons plus. Nous l'avons fait revoir par des hommes de mérite, et nous la croyons digne de quelque bienveillance.

Nous avons joint au dithyrambe la traduction de vingt-deux vers qui se trouvent ajoutés dans une nouvelle copie que M. Smylders nous a envoyée du poëme de lord Byron. On nous écrit que ce poëme va être imprimé incessamment tel que nous le donnons ici.

ALFRED DE LA F*******.

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT

DE

NAPOLÉON BONAPARTE,

PAR SIR THOMAS MOORE.

On doit des égards aux vivans, a dit un Français illustre; on ne doit que la vérité aux morts (1). Depuis que la vie de Napoléon n'est plus qu'un souvenir, on pourra sans doute lui rendre justice. Mais on n'a pas attendu son heure suprême pour l'accabler d'outrages.

Napoléon Bonaparte naquit à Ajaccio, le 15 août 1769, peu de temps après la réunion de la Corse à la France. Il était le second fils de Charles

(1) Voltaire, *Lettres préliminaires sur* Œdipe.

Bonaparte, ancien député de la noblesse corse, et de Mme Lœtitia Ramolini, femme d'une naissance distinguée et d'une grande beauté. Son père n'était pas riche, et il avait une nombreuse famille. Le jeune Napoléon dut à la protection de M. de Marbeuf le bonheur d'être élevé en France, à l'école militaire de Brienne. On a fait courir à ce sujet mille bruits calomnieux. Les hommes vils, qui ne soupçonnent pas qu'on puisse faire le bien par des motifs désintéressés, accusèrent M. de Marbeuf d'avoir eu des liaisons criminelles avec Mme Bonaparte. Le fait simple est que M. de Marbeuf pressentit et voulut développer le mérite du héros naissant.

De l'école militaire de Brienne, le jeune Napoléon passa en 1784 à celle de Paris. Il n'avait encore que quinze ans, et déjà il montrait tous les goûts d'un homme mûr et réfléchi avec toute la fougue d'une jeunesse vigoureuse et d'une âme pleine d'energie. On remarquait surtout son amour pour la solitude, le genre original de son esprit, ses dispositions ardentes pour l'étude des mathématiques, et le plaisir qu'il mettait à lire, à étudier nuit et jour les grands hommes de Plutarque.

Une émulation qui avait souvent tous les symptômes de l'envie se décelait dans sa mai-

greur et annonçait un ambitieux. Il pâlissait avec fureur lorsqu'il était surpassé; il est vrai que ses rivaux l'égalaient fort rarement.

A vingt ans, il fut nommé sous-lieutenant d'artillerie au régiment de La Fère, et il embrassa tous les principes de la révolution qui éclatait. Il savait que dans les désordres politiques un homme habile s'avance et peut parvenir à un rang élevé. D'ailleurs, à son aurore, la révolution française se présentait sous un aspect si admirable, qu'il fallait avoir une âme glacée pour ne pas en approuver les réformes. Et qui aurait pu sans honte ne pas sourir aux heureux résultats que l'on devait s'en promettre? La grande âme du jeune homme pouvait donc aussi s'enflammer pour les idées révolutionnaires, sans avoir d'arrière-pensées criminelles.

Cependant les troubles suivirent de près cette belle révolution qui aurait dû être achevée après la constitution de 1791. La Corse, comme la France, était bouleversée par divers partis. Napoléon se joignit aux plus ardens, et composa un poëme sur la liberté. Ce poëme est peu connu, et sans doute Napoléon l'eût renié lorsqu'il était empereur.

Nommé lieutenant-colonel de la garde nationale de Corse, il montra tant d'ardeur et si peu

de prudence, mais en même-temps un zèle si vif pour la liberté, que le général Paoli, qui commandait l'île, et qui avait formé le projet bien connu de la livrer aux Anglais, pour la gouverner ensuite avec le titre de vice-roi, se hâta de bannir Napoléon et sa famille.

Cette famille se refugia à Marseille, et y vécut dans une médiocrité qu'on lui a reprochée comme un opprobre, parce qu'aux yeux du vulgaire insensé la pauvreté est un crime.

Napoléon cependant fréquenta les clubs, se fit des amis, écrivit des brochures, déploya quelque talent, et montra un républicanisme si pur, que Barras et Sallicetti lui firent donner le commandement de l'artillerie, au siége de Toulon. Il commença de montrer qu'il était un brave, et eut la plus grande part à la réduction de la place.

Si l'intérieur de la France était dévoré par des brigands, et livré aux iniquités les plus odieuses, à l'armée du moins il y avait quelque justice. Les services de Napoléon eurent leur récompense; on le nomma général de brigade dans l'armée d'Italie; et le commandement de l'artillerie lui fut confié.

Mais au 9 thermidor, il fut destitué, avec une multitude d'autres officiers, que l'on déclarait

terroristes et partisans de Robespierre. On dit qu'alors Napoléon signaît quelques-unes de ses lettres du nom de Brutus Bonaparte, citoyen sans-culotte; cette assertion n'est aucunement appuyée; et l'histoire la rejettera.

Après sa destitution, il vint languir à Paris dans une triste obscurité: ses ressources étaient si étroites qu'il voulait quitter la France; il allait passer en Hollande, pour se rendre de là en Turquie. La France, en perdant ce jeune homme, aurait eu quelques victoires de moins; sans doute aussi moins d'éclat dans tous les genres de gloire, mais peut-être en même-temps moins de malheurs. Il y a peu à regretter lorsqu'on perd à-la-fois un grand homme et un tyran.

Alors il est vrai, Napoléon n'annonçait qu'un grand homme. Au moment où il était prêt de sortir de France, les sections de Paris se révoltèrent contre la convention, le 5 octobre 1795 (1). Barras, qui connaissait déjà le jeune Bonaparte, l'appela au commandement des troupes qui défendaient cette fameuse assemblée. Il servit si bien la convention qu'on le nomma général de l'armée de l'intérieur, sous les ordres de Barras;

---

(1) 13 Vendémiaire an 4.

et quand ce protecteur du jeune Corse fut monté au directoire, Bonaparte devint général en chef.

C'est vers ce temps-là qu'il épousa Joséphine de la Pagerie, veuve du vicomte Alexandre de Beauharnais. Cette femme, pleine d'humanité et de bienfaisance, était amie de Barras, et se servait souvent de son pouvoir pour obliger des malheureux. Elle fut long-temps, par ses conseils, son esprit et sa sagesse, le bon génie de Napoléon, à qui elle fit pourtant commettre quelques fautes.

Après son mariage, Bonaparte fut nommé, le 23 février 1796, général en chef de l'armée d'Italie; et il commença ces brillantes campagnes qui le couvrirent de lauriers immortels, et qui se terminèrent par le traité de Campo-Formio, en vertu duquel la France céda Venise à l'Autriche, qui renonça aux Pays-Bas, et reconnut la république Cisalpine.

Le directoire armait alors une flotte qu'il disait destinée contre les Anglais, et qui ne devait être employée qu'à une expédition en Égypte. Au mois de décembre 1797, Bonaparte en obtint le commandement : il partit de Toulon le 19 mai 1798, soumit l'île de Malte en passant, débarqua à Alexandrie, et perdit sa flotte à Aboukir.

La victoire l'accompagna sur le sol égyptien, comme elle avait marché sous ses drapeaux dans les champs de l'Italie.

Victorieux, mais dénué de provisions, il entreprit, au commencement de 1799, l'expédition de Syrie, qui eut peu de succès; et il se retira de Saint-Jean-d'Acre, après avoir perdu dans une épidémie quelques-uns des compagnons de sa gloire.

Il gagnait sur les Turcs la bataille d'Aboukir, et poursuivait ses victoires, lorsque les nouvelles qu'il reçut de l'Europe lui apprirent que la France était plongée de nouveau dans la confusion et l'anarchie. Il s'embarqua secrètement le 23 avril, reparut bientôt sur le territoire de la république, où il était vivement désiré, renversa, le 18 brumaire an 8 (1), la constitution directoriale, et fut proclamé chef du gouvernement, qui prit une nouvelle forme. Napoléon eut le titre de premier consul, et des prérogatives déjà trop grandes dans un état républicain.

Pendant toutes ces choses, l'Italie avait été reprise. Bonaparte se mit en marche pour la con-

(1) 9 Novembre 1799.

quérir de nouveau; et le 14 juin 1800, il gagna la bataille de Marengo (1), jour à jamais célèbre dans les fastes militaires de la France.

Ces nouveaux lauriers que le jeune héros recueillit en Italie, ne furent pas moins brillans que les premiers. Nous n'avons point rappelé le pont de Lody, les Pyramides, et cent autres batailles fameuses. Il serait trop long de s'arrêter à toutes les victoires que les Français remportaient alors.

Au retour de l'Italie, une seconde fois soumise, le pouvoir de Bonaparte s'accrut tellement, que ce n'était plus le chef d'une république; il ne lui manquait que le nom pour être monarque.

Son éclat et sa puissance lui firent de nombreux ennemis; et le 24 décembre 1800, l'explosion d'une machine infernale mit ses jours dans un si grand danger, qu'il n'y échappa que par une sorte de miracle. Il profita habilement de cette circonstance pour poursuivre également les jacobins qui entravaient ses projets de souveraineté, et les partisans de la Vendée, qu'il devait croire nécessairement ses ennemis.

---

(1) Le même jour, en 1807, les Français remportèrent la victoire de Friedland.

Il reprit ensuite la vie militaire, parce qu'il pensait mériter par des conquêtes, la grandeur que lui accordait la France; et parce qu'il savait qu'à l'ombre de la gloire, un peuple enthousiaste oublie facilement de défendre sa liberté.

Toute la rive gauche du Rhin, jusqu'à la Hollande, fut réunie à la république française, dont le territoire s'agrandissait tous les jours.

Bonaparte chercha aussi à augmenter son parti par le rétablissement du culte; il rouvrit les églises; et peut-être fit-il une imprudence en donnant une préférence trop marquée au catholicisme. Il sentit plus tard quelles pouvaient être les suites de cette faute, lorsqu'il voulut faire un schisme, et que dans un concile solemnel, le clergé de France, déjà trop affermi, se révolta contre lui en faveur du Seint Père. Quoi qu'il en soit, il publia bientôt le concordat du 15 juillet 1801, et ne laissa d'abord au clergé catholique qu'une influence très-modérée, avec une égale liberté aux autres cultes.

Le 19 mai 1802, il fonda la sublime institution de la Légion d'honneur. Quand je dis sublime, je parle dans un sens un peu monarchique, car avec une république il faudrait préférer les sabres d'honneur et la couronne de chêne.

Jusque-là Bonaparte avait été grand avec assez de constance; sa gloire commença à se ternir lorsqu'il devint trop puissant. Il fit poursuivre au commencement de 1804 les géneraux Pichegru, Georges et Moreau, comme coupables d'avoir tenté de rétablir la royauté en France. Cette accusation pouvait être fondée à l'égard de Georges et de Pichegru; mais il n'est pas prouvé que Moreau songeât alors à autre chose qu'à servir sa patrie et à gagner de la gloire.

On a dit que, d'accord avec les principaux du gouvernement français, Napoléon voulait se faire proclamer souverain, et que les juges de Louis XVI exigeaient de lui quelque victime, qui prouvât qu'il n'agissait point pour le rétablissement des Bourbons. Mais c'est-là un propos absurde. Napoléon était déjà consul à vie; il était souverain reconnu par ce fait même. D'ailleurs, aucune de ses démarches ne donnait lieu de croire qu'il travaillât pour d'autres que pour lui. Il fit poursuivre Moreau, qui lui faisait ombrage. Il fit assassiner, par la plus lâche trahison, l'infortuné duc d'Enghien, qui donnait de grandes espérances, et dont il craignait le parti.

Après cela, il se fit proclamer empereur des Français. S'il s'est rendu criminel, malgré les larmes de Joséphine, qui lui donna les conseils

les plus sages; s'il s'est jeté dans les forfaits pour captiver les suffrages des terroristes de 1793 (qu'il ne devait pas espérer de gagner, puisqu'il les avait poursuivis après la machine infernale), c'est une grande tache à sa mémoire ; et ses amis devraient chercher à la couvrir.

Mais il n'est point de beau jour sans nuages; et Napoléon eût mérité des autels s'il n'eût pas fait de grandes fautes.

Nous observerons ici que sa famille fut pour lui une source de malheurs. Seul, il se fût montré moins ambitieux ; il avait une multitude de sœurs et de frères qui lui demandaient des trônes. Après s'être fait sacrer roi d'Italie, il créa successivement dans l'Italie même, dans la Hollande, dans la Westphalie, dans l'Espagne, dans tous les pays qu'il conquit, des Etats pour toute sa famille ; et cet enfant de la république devint un faiseur de rois, qui tous n'étaient pas dignes de régner, et qui aidèrent à sa perte.

L'Autriche s'était de nouveau mise en armes, effrayée des succès de la France. Napoléon marcha contre l'Autriche. Il prit Vienne le 13 novembre 1805 et gagna la bataille d'Austerlitz le 2 décembre suivant, jour anniversaire de son sacre. La victoire d'Iéna suivit de près.

Au milieu de ses conquêtes, Napoléon convo-

qua le grand sanhédrin des juifs, afin de mettre les préceptes de Moyse en harmonie avec les lois civiles de la France. Des monumens s'élevaient de toutes parts; les beaux arts étaient fortement protégés; le commerce florissant; et la France alors était sans doute le premier état du monde, si elle n'eût pas déjà perdu toute sa liberté.

Ce fut le 21 novembre 1806 qu'un décret impérial déclara imprudemment les îles Britanniques en état de blocus. Napoléon ne connaissait pas la force de l'Angleterre.

Cependant les victoires d'Eylau et de Friedland amenèrent en 1807 la paix de Tilsitt, si avantageuse aux Français et à Napoléon, qui entra à Lisbonne le 30 novembre de l'année suivante, selon le traité secret qui partageait le Portugal entre les Français et les Espagnols. Napo-régnerait sans doute encore, s'il eût sincèrement brisé son épée le jour de la paix de Tilcitt.

Les émigrés avaient été rappelés; ils durent principalement cette faveur aux instances de la bonne Joséphine, à qui il faut peut-être attribuer aussi le rétablissement du clergé. Napoléon avait créé une noblesse; il rendit à l'ancienne ses titres et son importance, mais il n'osa lui rendre alors ses priviléges; et il est probable que s'il eût régné dix ans de plus, il eût rétabli la dîme,

et rendu sous de nouveaux noms quelques-unes des prérogatives féodales. Il en avait déjà pris le chemin.

On vit, en 1808, l'université impériale organisée, la famille royale d'Espagne captive, et la guerre, cette guerre funeste que l'on appela d'avance le tombeau des Français, la guerre d'Espagne fut déclarée, sans motifs avoués par la vraie politique.

L'Autriche crut profiter de l'occasion de cette guerre qui occupait les Français, pour se venger de ses défaites et reprendre ce qu'elle avait perdu. Les Français retournent aussitôt sur Vienne, y rentrent le 13 mai 1809, et remportent les batailles d'Essling et de Wagram.

La paix de Vienne est signée le 14 octobre, et le 15 février 1810, Rome fait partie de l'empire Français, alors au comble de la grandeur.

C'est alors aussi que Napoléon commit la plus cruelle imprudence, en répudiant Joséphine, qui avait été long-temps son ange tutélaire. Il épousa l'archiduchesse Marie-Louise. Ce mariage, qui fut, dit-on, une condition imposée par le vainqueur à l'empereur d'Autriche, ne fut point heureux; et après la naissance de son fils, Napoléon ne fit plus que tomber.

La Hollande, le Valais, les villes Anséatiques

étaient réunis à la France. Mais des projets trop vastes brisèrent l'arc trop tendu. On sait les désastres récens de la funeste campagne de Russie. Malgré les victoires de Smolensk, de Moscou, de Lutzen, de Bautzen, toute l'Europe armée s'avance sur la France et les alliés entrent à Paris le 31 mars 1814.

On se rappelle encore que Napoléon quitta Fontainebleau le 20 avril suivant ; qu'il fut indignement outragé dans les départemens du Midi, et relégué à l'île d'Elbe avec le titre d'Empereur. Il arriva dans cette île le 3 mai, jour où Louis XVIII fit son entrée à Paris, qui désirait véritablement un gouvernement plus paisible, et qui reçut son Roi avec un enthousiasme que l'on pourrait trouver extraordinaire, si l'on ne savait combien les Français aiment la nouveauté.

Napoléon, dans son petit empire de l'île d'Elbe, s'occupait de travaux publics. Il attendait une occasion. Il avait dit en partant de Fontainebleau : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. » Il tint le même propos en rentrant à Paris, le 20 mars 1815.

Cette invasion n'a point surpris les personnes qui pensaient. Il est certain qu'il n'y avait, dans Louis XVIII et dans sa famille, que des inten-

tions droites; mais d'imprudens ministres donnèrent des alarmes, effrayèrent les intérêts nouvaux et préparèrent le 20 mars. La bataille de Waterloo termina tout.

Napoléon eut tort; il était vaincu. Il se jeta avec une grandeur d'âme qui parut bien singulière, entre les bras des Anglais, ses constans ennemis. Peut-être l'Angleterre eût-elle dû se conduire à son égard plus noblement qu'elle n'a fait. Il est constant que c'est le peuple dont il avait réclamé l'hospitalité, qui le traita avec moins d'égards. La captivité trop cruelle de Napoléon sur les rochers de l'île Sainte-Hélène, avilira bien des noms qui se croient illustres.

Il y avait six ans que Napoléon était seul dans sa prison, s'occupant de ses jardins, de la chasse, et se délassant, dit-on, en écrivant ses mémoires. Quelques personnes ont mis en doute cette dernière circonstance. Ils ont osé dire que Napoléon ne savait pas écrire. A-t-on oublié ses proclamations immortelles, et cette éloquence militaire dont il est le fondateur? A-t-on oublié qu'on lui doit des poësies et des brochures politiques pleines de force? Il en empêcha la réimpression, parce qu'il ne voulait pas que l'on comparât l'amour de la liberté qu'il montrait

sous la république, avec le despotisme qu'il déployait dans l'empire.

Napoléon était devenu sombre, mélancolique; il fuyait la vue des hommes, et des Anglais surtout. Dans la dernière année on remarquait que souvent il interrompait des heures de silence pour s'écrier : « Les monstres ! que ne me faisaient-ils fusiller, j'aurais reçu du moins la « mort du soldat. »

Une maladie qui dura plus de quarante jours lui fit pressentir sa fin prochaine. Il avoua qu'il ne voyait pas sans horreur la mort s'avancer, lorsqu'il songeait qu'il ne devait plus voir aucun des objets qui lui avaient été chers, et qu'il allait mourir loin de sa patrie, sur un sol étranger, au milieu de ses barbares ennemis : c'étaient ses expressions, et elles n'étaient pas trop forcées; car enfin Napoléon fut coupable; il méritait sans doute sa chute; mais on l'abreuva d'outrages. On avait poussé l'indignité jusqu'à lui refuser la lecture des journaux français. Je crois qu'il n'était pas possible de le rendre plus malheureux qu'on l'a fait, et certainement il se serait tué s'il n'eût craint de passer pour un lâche.

Ces tyrannies que l'on exerçait contre le prisonnier de Sainte-Hélène, n'étaient pas dans les intentions de la cour de France; mais sir Hudson

avait reçu des instructions sévères, qu'il exécutait plus sévèrement encore.

A la fin d'avril 1821, la maladie de Napoléon était devenue très-grave. Il s'occupa de son testament, dont nous ignorons les dispositions, mais que l'on a, dit-on, apporté en Angleterre, et qui sera peut-être publié.

A mesure que l'heure suprême approchait, Napoléon la considérait avec des symptômes divers. Tantôt il semblait se réjouir de quitter bientôt une vie si misérable, tantôt il tombait dans un sombre désespoir, à la désolante idée de l'horrible mort qui l'attendait. Le samedi 5 mai, il était au lit depuis quarante jours, lorsqu'il s'aperçut qu'il allait s'éteindre. Il dicta ses dernières volontés, les signa avec calme, demanda qu'après sa mort son corps fût ouvert, versa quelques larmes en balbutiant des adieux à la France, remercia vivement le petit nombre de Français qui avaient eu la générosité de suivre sa mauvaise fortune, et qui sanglottaient autour de lui; et le même jour 5 mai 1821, à six heures dix minutes du soir, Napoléon expira, sans témoigner de douleurs violentes.

La journée avait été triste, le temps sombre, la nature en deuil. Il avait prié son médecin de voir quelle était sa maladie, pour en pré-

venir son jeune fils. Le médecin déclara, on l'assure du moins, que la mort du prisonnier avait été causée par un cancer dans l'estomac. On ajoute que Charles Bonaparte avait succombé sous un mal à peu près semblable. Le corps fut exposé aux regards des insulaires. — Nous ne savons pas encore quelles funérailles on fera à cet ancien frère des souverains.

LA MORT DE NAPOLÉON.

DITHYRAMBE.

C'est quand le soleil ne sera plus, que l'on oubliera les épidémies et les tempêtes que ses chaleurs ont causées, pour n'admirer que son éclat, sa lumière et sa force.

C'est quand l'épouse bien-aimée est descendue dans la tombe, que l'homme oublie les défauts de son esprit pour rendre hommage aux vertus de son cœur et aux qualités de son âme.

Le héros est tombé sous la faux des noirs génies. Muses, brisez vos harpes glorieuses; pleurez, Bardes; le grand homme n'est plus.

France, dis-moi ce qu'est devenu cet astre superbe, qui naguère faisait jaillir sur toi des flots de lumière et des gerbes de laurier! — Dieu des combats, dieu terrible, qui te plais au son des

clairons et des tambours, qui contemples d'un œil avide les scènes de la guerre; dieu des combats, ton bien-aimé n'est plus!

Et vous, dieux de la gloire, muses, génies des arts, venez semer avec moi quelques fleurs sur sa tombe solitaire.

Napoléon n'est plus! et la nature est muette; l'Europe est tranquille; les fêtes ne sont point interrompues! — L'ange de la mort a-t-il donc frappé la tête vile d'un homme obscur? — Non: l'homme du siècle est tombé, et l'Europe voit d'un cœur froid la chute du colosse qui fit trembler le monde.

Ah! si l'antre de la mort se fût ouvert sous les pas du grand homme, lorsqu'il étendait son sceptre brillant sur les campagnes françaises, sous le beau ciel de l'Italie, aux monts helvétiques, sur les vertes prairies des Bataves, sur les plaines fécondes de la Germanie, l'Europe en deuil eût entouré son urne funèbre des larmes de la douleur et des clameurs de l'effroi. Héros malheureux! tu as vécu trop long-temps; ta mort qui eût ébranlé la terre, n'émeut pas plus que la chute d'une feuille desséchée.

Géant des victoires, roi des bataillons armés,

que les rochers et les mers, que le plomb et la foudre ont respecté! ô toi qui seras éternellement la honte des enfans de l'Angleterre, tu n'es plus! — Pleurez, fidèles Anglais; votre nom sera maudit; l'exécration de la postérité vous punira de l'hospitalité violée.

Un roc sauvage, au fond des mers était l'asile de celui qui occupa le premier trône, qui vit autour de lui une cour de rois, qui porta partout la victoire et ceignit partout les lauriers. Comment un si grand homme est-il tombé? il semblait l'idole de son peuple.

Ah! son âme fut ingrate. Il crut dans son orgueil peut-être trop fondé, qu'il ne devait sa gloire qu'à lui seul. Une folle démence s'empara de son grand cœur, et ceux qui lui avaient dit: « Sois notre chef, mais nous sommes tes frères,» devinrent ses esclaves.

Cependant son peuple ne l'eût point repoussé, si la trahison n'eût conspiré sa ruine.

La fortune inconstante, les élémens, les intempéries des saisons, l'ouragan furieux et les frimats furent impuissans pour abattre l'homme de la guerre. Il fallut que toute l'Europe se soulevât devant lui, et dix-sept armées marchèrent, non sans trembler, contre Napoléon.

Cependant, il n'eût point été vaincu : des traîtres, plus redoutables que les mille cohortes du nord, renversèrent ce capitaine, qui, du haut de son trône immobile, gouvernait et maîtrisait les destins.

Grand dans les revers, comme dans les faveurs de la fortune, il ne fut point lâche : il n'éteignit point le flambeau de sa vie. Il savait que le monde ne remplacerait pas la perte du grand homme. Il vécut. — Hélas! maintenant qu'il est tombé, l'admiration n'a plus d'alimens. Il n'y a plus un grand être, dans la race des hommes.

Et vous, qui riez de ses misères, vous n'égalerez point ses crimes; car vous n'avez pas ses vertus.

Il crut que les Anglais, ses fiers ennemis, étaient encore grands, comme ils le furent quelquefois, et comme ils se vantent de toujours l'être. Il vint s'asseoir sous leurs foyers. Le géant malheureux osa se placer sous l'appui de l'Angleterre. Le léopard a-t-il jamais dévoré l'aigle qui tombe à ses pieds, blessé par la foudre? — O lâcheté! honte éternelle! souvenirs pleins d'opprobres! Napoléon trouva des chaînes sur une terre hospitalière. Des mains infâmes garottèrent le grand homme, qui se livrait à leur foi; le

bras de Napoléon, ce bras immortel qui fixa la victoire à Marengo, fut chargé d'indignes liens; et le génie de l'Angleterre couvrit son front humilié d'un voile épais.

Dirai-je les horreurs d'une captivité odieuse, les geoliers inhumains, l'inquisition hideuse qui environna l'homme du siècle? — Il était coupable; il fut puni. — Mais, ô mon pays, le rôle exécrable de bourreau devait-il souiller ton nom?

Infortuné monarque, quand tu vins, comme Thémistocle, te livrer à tes ennemis, savais-tu bien qu'ils te préparaient six années de tortures?

L'homme opulent, arraché des bras de la mollesse, et plongé dans un cachot éternel; le coupable, enchaîné pour toujours dans un bagne infect, sont-ils aussi malheureux que Napoléon sur son rocher, après avoir gouverné l'Europe? — Seul, au bout du monde!... Et il s'était assis sur le beau trône de la France!

Les longues douleurs, les chagrins dévorans consumaient lentement son cœur, et rongeaient ses derniers jours. — Il vit en frémissant que sa gloire était passée, que sa vie allait finir, qu'il ne ferait plus rien pour la postérité. — Il lui fallut

plus de courage qu'aux plaines de Marengo et d'Austerlitz, pour supporter l'idée de cette mort affreuse, abandonné, seul, maudit peut-être, à charge au monde, loin de tous les objets qu'il avait aimés.....

L'ange de la mort s'approcha, mais en tremblant. Pour la première fois il semblait craindre de frapper : jamais sa faux sanglante n'avait tranché une vie si grande, et des jours si pleins.

Le soleil se leva quarante fois sur l'agonie du grand homme, et quarante fois le noir squelette recula devant lui. Ses forces étaient épuisées; à chaque instant on n'attendait que le son lamentable de la dernière heure; la flamme de sa vie allait mourir et tomber dans le néant, comme en des jours plus accablans, mais moins affreux et moins tristes, il avait vu finir le cours de ses jours glorieux.

Il demanda qu'on le portât sur le rocher nu, et qu'on tournât vers la France ses yeux déjà appesantis par la main de fer du génie des tombes.

Il étendit vers le sol européen ce bras autrefois si redouté. — Il s'écria d'une voix brisée :

« O France! je ne te reverrai plus.... C'est là le « plus grand de mes maux. — Et vous, champs

« des combats, témoins de mes victoires, vous « serez muets au jour de ma mort.

« Et vous, monumens durables que j'ai fon- « dés, mon nom ne charge plus vos colonnes : « vous m'oubliez aussi.

« J'acheverai, dans le désespoir, au milieu des « geoliers, sous la garde de mes barbares enne- « mis, une vie commencée dans les bras de la « victoire, entourée si long-temps des plus glo- « rieux prestiges, au sein de l'amour des Fran- « çais.....

« O France! ne pleure point sur moi. Je ne « suis que puni : peut-être serais-je devenu un « tyran; peut-être l'étais-je déjà. Cependant tu « m'aimais; tu ne m'as point rejeté....

« O France! ô ma patrie! — Nous avons eu « ensemble des jours de gloire. — Ah! si du « moins ma chute et ma mort te donnaient des « siècles de liberté!....

« France! pardonne mes fautes : tu les a toi- « même causées. — Hélas! ne peut-on pas se « tromper sans crime, quand on cherche la « gloire.

« Adieu donc, braves qui marchiez avec moi

« à la victoire. — Adieu, grand peuple; nous ne « nous reverrons plus.....

« Et vous, épouse infortunée, fils plus cher « encore.... Ah! j'ai à peine serré dans mes bras « ces objets d'amour que je porte dans mon « cœur. — Oh! adieu pour toujours.

« Adieu, ô France! ô ma patrie! si tu n'as « plus ta gloire et tes combats, jouis en paix de « tes souvenirs; conserve ta liberté que j'ai trop « enchaînée; tu n'auras pas perdu toute ta gran- « deur. »

Après ces tristes adieux, le héros, jusque-là si ferme contre la douleur, ne trouva plus dans son âme accablée la force de comprimer ses larmes : il pleura avec amertume; et bientôt il expira, les yeux et les bras tendus vers la France. Et quand l'ange noir eut osé le frapper, il rendit son âme à Dieu, en balbutiant ces mots : *Dieu! protéges la France!*

Pleurez aussi..... Mais que dis-je? Les maux de Napoléon ne sont plus qu'une page déshonorante de notre histoire. Le jour suprême fut pour lui un jour de triomphe et de bonheur. Libre de ses chaines et du hideux aspect des geoliers, loin de son roc affreux, il respire. —

Un monde plus noble a reçu sa grande âme. — Il a quitté cette terre de douleurs, comme, au temps de la gloire, il partit de la triste Égypte, pour reparaître brillant d'espérance sur le sol désolé des Français. Les héros et les bardes de l'élysée ont reçu son ombre immortelle. Couronné de gloire, servi par les génies, entouré des grands hommes de tous les siècles, qui l'attendaient pour admirer leur maître, Napoléon est heureux; et des fêtes éternelles occupent son âme active.

Pleurez pourtant, Français; sa dernière pensée fut de vous bénir.

Pleurez: l'auguste Prince qui siége sur le trône de Henri IV ne comprimera point vos larmes. Napoléon n'était plus votre maître; mais il le fut; et le cœur du sage Louis gémirait de régner sur des ingrats.

Et moi, étranger à la France, compatriote des bourreaux de Napoléon, j'ai voulu jeter quelques fleurs sur sa cendre, pour cacher l'opprobre de mon pays.

DE L'IMPRIMERIE DE P. DUPONT.

UNE LARME

A LA MÉMOIRE

DE NAPOLÉON.

CE n'était point un homme ordinaire que celui qui, de l'humble demeure de ses pères, s'était élevé sur le trône de Charlemagne; plaça dans sa couche la Fille des Césars, et distribuait des états et des royaumes en récompense à ses soldats. Il ne fut point toutefois exempt des vices de l'humanité; mais il sut les anoblir et leur imprimer un caractère de grandeur inhérent à toutes les actions de sa vie. Il s'appliqua plus à étendre les limites de son empire qu'à le rendre heureux; dans l'ivresse de ses succès il oublia que les plus glorieuses victoires répandent sur les états souvent autant de calamités que les plus sanglantes défaites. Il froissa, il est vrai,

la liberté qui l'avait nourri dans son sein ; mais que ne pardonne-t-on point à un Roi victorieux, et comment les Français pouvaient-ils se croire esclaves, tandis qu'ils donnaient la loi aux Monarques de l'Europe ?

Différant de tant d'autres conquérans, Napoléon aimait les arts et les lettres, il ralluma le flambeau de la civilisation éteint dans les orages révolutionnaires, et rechercha par ses bienfaits des Homère et des Tacite pour raconter des campagnes et des victoires qui paraîtront fabuleuses à la postérité.

La révolution avait tout détruit, il répara tout, et préférant à la gloire de Monck la fortune de Cromwel, il se fit un empire florissant d'un pays que se disputaient la terreur et l'anarchie. Son nom fut le point de ralliement de tous les partis, la gloire l'unique séduction qu'il employa, et la France lui confia avec orgueil ses querelles et ses destins. Pendant quinze années, sa puissance s'accrut à ce point qu'il ne paraissait plus de

bornes à ses conquêtes et que l'Europe devenait trop étroite à son essor rapide et belliqueux.

Mais, ô destinée inévitable de ces âmes extraordinaires !... La modération leur manque toujours, et la même fatalité qui conduisit Charles XII à Pultawa, livra Napoléon à ses ennemis dans les plaines de Moscow. De ces vingt nations conjurées à sa perte, qu'aucune cependant ne se vante de l'avoir vaincu, ce fut la nature, ce furent les élémens réunis qui l'accablèrent et le terrassèrent dans les glaces du Nord.

Précipité du faîte des grandeurs dans le dernier abaissement, son âme se roidit contre le malheur : il eut la constance de vivre lorsque la mort paraissait plus douce. Accusera-t-on de lâcheté celui qui affrontait si indifféremment le trépas ?... Non !... Mais il pensa qu'il était encore une gloire supérieure à celle de Caton. Il fut grand alors celui qui ne désespéra point de la fortune, et ne crut point à l'éternelle rigueur de celle qui, tant d'années, l'avait comblé de ses plus chères faveurs.

Bientôt commença le plus mémorable événement de l'histoire moderne, l'on vit toute la puissance du génie lutter opiniâtrement contre la force et la perfidie réunies ; Napoléon succomba dans une lutte aussi inégale, mais donnant dans sa chute l'exemple d'une défaite triomphante, à l'envi des plus belles victoires.

Estimant ses ennemis selon son cœur, il se réfugia aux foyers britanniques ; mais ce peuple, si fier de sa liberté, fut moins hospitalier envers ce moderne Thémistocle, que ne l'avait été un des anciens despotes de l'Asie. Susceptibles seulement de passions vulgaires, les Anglais, soit crainte ou vengeance, étouffèrent toute magnanimité dans leurs âmes, et ne montrèrent point une générosité digne de leur haute fortune.

Cet homme qui, naguère, promenait de royaumes en royaumes sa course rapide, faisant des monarques de ses sujets, et des peuples ses esclaves, *ce faiseur de rois*, s'est vu relégué dans un autre hémisphère ; et comme Prométhée,

pour s'être élevé hors des limites humaines, attaché sur un roc désert, en proie au vautour des mers. Conquérant de l'Europe, il devint son captif; au lieu de ces glorieux ambassadeurs qui venaient autrefois le supplier de détourner sa foudre de la tête de leurs maîtres, il n'était plus entouré que d'obscurs émissaires, chargés d'observer ses derniers momens, et d'épier l'instant de sa mort.

Il ne les fit point long-temps attendre........ L'ardeur funeste qui toujours le dévorait, consuma promptement cette âme brûlante qui, tourmentée d'une vague inquiétude, ne se lassait que du repos. Impatient de l'immortalité, son esprit se détacha sans effort de son enveloppe terrestre, et les envoyés des Rois apprennent enfin que leurs maîtres n'ont plus à trembler.

C'est inconsidérément que ces Monarques se sont réjouis de son abaissement et de sa mort: s'il est vrai que sa main opprima quelques Rois, du moins elle soutenait les trônes contre le tor-

rent du siècle, que seul il savait maîtriser par sa puissante volonté....... Mais n'anticipons pas sur l'avenir, soyons seulement les juges du passé, et que la postérité commence pour Napoléon Bonaparte.

Il n'est plus, et les haines qu'il avait excitées durant sa vie doivent s'arrêter sur le seuil de sa tombe. Si quelques âmes froides et lâches s'obstinaient encore à outrager ses mânes, qu'elles contemplent cet homme qui marchait naguère dans le monde le front ceint d'un double diadême, mourant sur les rochers d'une île déserte...... et disent si un pareil trépas n'est point assez expiatoire des fautes de sa vie? C'est vainement qu'elles essaieraient de salir de leur honteuses révélations quelques pages de son histoire, elles disparaîtront dans les vastes proportions qui l'ont placé à l'égal des Alexandre et des César, dans les annales du monde.

La cendre de Bonaparte illustrera à jamais l'île de Sainte-Hélène; le voyageur s'arrêtera au milieu

des mers pour visiter la pierre qui couvre ses nobles restes, et.... s'étonner de les trouver en ces lieux. Les étrangers qui traverseront la France, demanderont, peut-être, à voir le tombeau de l'ancien chef de la nation.... ils trouveront son souvenir vivant dans toutes les mémoires. Pour passer à la postérité, des Rois ont entassé des montagnes de pierre, leurs noms cependant se sont évanouis à travers les siècles; le grand homme, sans statue ni monumens superbes, va toujours à l'immortalité. Les pères raconteront à leurs fils les merveilles de la France sous un tel général, ceux-ci le rediront à leurs neveux, et ce souvenir, transmis d'âge en âge, sera comme un monument domestique élevé à la mémoire de Napoléon dans tous les siècles.

PHILENOR.

A PARIS,

Chez F. PLÉE, Libraire-Éditeur, Place de l'École de Droit, N°. 4, près le Panthéon;

Et chez tous les Marchands de Nouveautés.

PENSÉE

D'UN SOLDAT

SUR

LA SÉPULTURE DE NAPOLÉON.

Que je plains le proscrit expirant sur une terre lointaine !........ Infidèles à son malheur, les amis de sa prospérité ont oublié jusques à son nom ; et les flatteurs qui enivrèrent sa puissance mêlent les blasphêmes de l'ingratitude aux clameurs de ses ennemis !...... Peut-être au moment où une agonie lente et douloureuse épuise les restes de sa vie, son épouse et son fils se livrent à l'espérance de le revoir ! Que

5e *édition.*

je plains l'enfant du proscrit ! il ne s'agenouillera pas devant la bénédiction paternelle !...... En vain sa piété couronnera de cyprès un tombeau désert ! Que je le plains ! s'il a des entrailles de fils, il sera le plus malheureux des hommes. Il enviera le sauvage qui promène les os de ses frères au travers des forêts du Nouveau-Monde. Au moment d'une séparation dont le courage humain n'ose espérer ni prévoir le terme, c'est du moins une douceur de recueillir les derniers adieux de l'ami qui part pour un voyage éternel : c'est une consolation de mener le deuil autour de son tombeau....... C'est un devoir sacré de visiter souvent sa dernière demeure !..... Qui pourrait respirer sans une sainte émotion, la fleur qui croît sur le cercueil de celle qu'on a tant aimée, ou sur le corps du fils avec lequel sont ensevelies les espérances et les consolations de la vieillesse !

Respectons ces sentimens pieux. Les méchans seuls craignent le souvenir de ceux qui ne sont plus. Mais le culte des morts fut toujours sacré pour les grands cœurs. Alexandre couronna le tombeau d'Achille, et fit à Darius de magnifiques funérailles. Toutes les haines, toutes les rivalités s'arrêtent au bord du sépulcre. César prouva qu'il était grand en pleurant sur l'urne de Pompée !.....

Si Napoléon fût tombé dans les champs de Waterloo, le petit-fils de Henri IV aurait sans doute imité la générosité des héros de l'antiquité ; mais après avoir fait les destinées de l'Europe, après avoir vu tous les rois l'appeler frère, Napoléon vient de mourir sur un rocher au bout du monde, sans pouvoir disposer de son cercueil, lui qui dispensa des couronnes !... Qui pourrait refuser une larme à une si grande infortune, pour laquelle Bossuet semble

avoir traduit ce beau passage de Salvien : *Le voyez-vous, ce grand roi? le voyez-vous seul, abandonné, tellement déchu dans l'esprit des siens, qu'il devient un objet de mépris aux uns, et, ce qui est plus insupportable à un grand courage, un objet de pitié aux autres? Ne sachant de laquelle de ces deux choses il avait le plus à se plaindre, ou de ce que Siba le nourrissait, ou de ce que Séméï avait l'insolence de le maudire* (1).

Ah! quel Français, aujourd'hui que la mort doit dissiper toutes les craintes qu'inspirait un si grand nom, peut ne pas s'indigner de savoir les restes de Napoléon enfouis dans un sol étranger? La France qui eût des palais pour les rois malheureux et détrônés, n'a-t-elle pas

(1) Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre.

un coin de terre à donner à celui qu'elle appela son Empereur ?

Si ce nom d'Empereur vous irrite ou vous offense, ne vous souvient-il plus du général Buonaparte?... avez-vous oublié Arcole et les Pyramides?...... la France ne doit-elle rien au consul qui rétablit d'une main ferme l'ordre que des mains débiles n'avaient pu maintenir, « *qui appela au secours de la société tout ce qu'il y avait de vertus et de lumières* (1). » Il augmenta la gloire nationale, il répara les hontes de l'ancienne monarchie..... Sans lui, l'épée de François I[er] n'aurait pas quitté Madrid, et les vétérans de Louis XV n'auraient pu fixer les yeux sur le glaive du vainqueur de Rosbach ; ne fut-ce pas Napoléon qui fit consacrer à Saint-Denis des autels aux anciennes races de nos Rois ?

---

(1) Séance du 5 juillet 1821. Discours de M. Delalot.

Il commit des fautes, sans doute; mais parce qu'il était un roi parvenu, devait-il être un roi parfait? saint Louis est-il exempt de blâme ?.... et Louis-le-Grand est-il descendu grand dans la tombe ?.....

Quel vaste sujet de méditations! quelle grande leçon pour les rois!..... les paroles manquent à la pensée, et l'orgueil humain se brise devant ce nouvel exemple des vicissitudes de la fortune! Mais je me tais! il est maintenant en face de la postérité; c'est à lui de plaider sa cause devant ce grand tribunal.... Songeons à ce que demandent ses mânes!

S'il était mort en abdiquant, eussiez-vous empêché le peu de braves qui lui étaient restés fidèles de lui creuser un tombeau? Ce que vous auriez permis alors à la piété guerrière, vous ne le refuserez pas aujourd'hui à l'honneur national. Une simple

pierre suffit à sa mémoire, pourvu que cette pierre repose sur un sol français : Ah ! si tous ceux qui fléchirent le genou devant lui, si tous ceux qui eurent part à ses bienfaits, tous ceux qui implorèrent sa faveur, étaient forcés d'apporter leur offrande sur son cercueil..... quel cortége immense ! que de pontifes, d'empereurs, de rois, de princes, de grands, se presseraient de toutes les extrémités du monde ! Ils auraient bientôt élevé quelque chose de plus grand que les Pyramides.

Mais il ne vous demande rien !... dans les jours de sa prospérité, poussé sans doute par une fatalité invincible, il ordonna son monument.... Alors, debout sur la colonne triomphale, tenant la victoire dans sa main, il semblait commander à l'Europe ! La statue n'est plus, mais la providence semble à dessein avoir épargné le piédestal. Oui, Napoléon, la colonne de

la place Vendôme est le seul monument digne de recevoir ta cendre !.....

J'ai suivi les drapeaux de ce grand capitaine, je lui paie ma dette. Qui oserait accuser un vétéran réclamant un tombeau pour son général ?

Je laisse à ceux qui flattèrent Napoléon, le soin d'insulter sa mémoire. Je laisse à la postérité le soin de marquer sa place ; et je dis en frémissant devant la destinée de cet étonnant génie : citoyen je le blâme, français je le respecte, homme je le plains, soldat je le pleure !....

ALEXANDRE GOUJON,

Ancien Capitaine d'Artillerie à cheval, de la Légion - d'Honneur.

DÉFENSE

DE

M. P. BARTHÉLEMY,

Traduit à la Cour d'Assises de Paris, le huit Novembre 1821, pour un Ouvrage ayant pour titre :

DEMANDE DE LA TRANSLATION DES DÉPOUILLES MORTELLES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.



PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1821.

DE L'IMPRIMERIE DE F.-P. HARDY,
rue Dauphine, n. 36.

DÉFENSE

DE

M. P. BARTHÉLEMY.

MESSIEURS LES JURÉS,

Je suis l'auteur d'une brochure ayant pour titre : « *Demande de la translation des dépouil-* » *les mortelles de l'Empereur Napoléon*. »

Plusieurs passages ont été signalés par le ministère public, et le ministère public requiert contre moi l'application de la loi du 26 mai 1819.

Je n'abuserai pas ici de vos momens ; je me renfermerai dans une juste défense ; il y va de ma liberté, et de mes droits de citoyen, et je crois que c'est un bien assez précieux pour légitimer mes efforts aux yeux de la Cour et du Jury.

Messieurs les Jurés remarqueront aisément que les passages cités par le ministère public

sont précisément ceux qui précèdent et qui suivent les abus que j'ai signalés.

Ici, Messieurs, je dois vous faire observer que les pages 8, 9, 10, 11 et 12 avaient d'abord été incriminées; mais le ministère public jugea sans doute plus sage de diminuer en nombre les charges de l'accusation et de ne poursuivre que deux phrases.

Que n'a-t-il plutôt abandonné toute poursuite! il ne m'eut pas mis dans la nécessité de prouver l'existence d'abus coupables et de démontrer que ma juste indignation n'est que le résultat des actes du ministère. Comme citoyen j'avais le droit incontestable, et même c'était un devoir (qui n'est pas aujourd'hui sans péril), de les signaler, de les dénoncer.

« *La personne du Roi est inviolable; ses*
« *ministres sont responsables.* »

LL. EE. doivent donc souffrir qu'on dévoile les actes de leur ministère; elles ne doivent donc pas, s'enveloppant du manteau royal, chercher à intimider l'écrivain courageux qui élèvera sa voix contre leur inertie. Si leur amour-propre s'en irrite qu'elles déposent le porte-feuille et qu'elles cessent de dénaturer, d'étouffer, de détruire le gouvernement représentatif.

Quand un vertueux citoyen, *Miron*, prevôt des marchands, fit des remontrances contre les

dilapidations des ministres, de toutes parts il se trouva accablé par les idoles du pouvoir; il allait peut-être succomber, quand le Roi, quand Henry IV prit sa défense et honora le courage civil en le faisant triompher des persécutions du ministère : « *qui attaque mon peuple s'en prend à ma personne.* » Eh bien! Messieurs, qui persécute le citoyen paisible, l'écrivain qui veut le bonheur de ses concitoyens, qui cherche la vérité et dévoile le scandale, n'aime ni la France, ni le Roi, est indigne de l'amour du peuple et de la confiance du monarque.

Si le développement de reproches mérités montre au grand jour des abus révoltans, la faute ne devra pas m'en être imputée, elle appartiendra toute entière au ministère public, qui aurait dû me savoir gré de mon silence; mais, qui, en m'appelant sur un terrain où nous combattrons avec des armes inégales, me force à divulguer la conduite du ministère pour prouver l'innocence de la mienne.

Je ne pense pas que l'on puisse faire naître la culpabilité de l'énoncé d'un fait exact, ni d'une opinion renfermée dans les limites du devoir et de la modération.

Si l'amour de la patrie m'exalte quelquefois, on pourra pardonner la véhémence de mes accens. Un jury français ne saurait s'abuser sur

l'interprétation du ministère public, et voir le mal où il n'est pas.

Eh ! quelle plus grande preuve de respect et d'amour puis-je donner au gouvernement, selon la Charte, que de signaler les abus du ministère, qui ne fait qu'une personne politique dans l'État.

Procédons par ordre et suivons l'accusation.

Le premier passage sur lequel s'arrête le ministère public est celui-ci : « *Napoléon est né* » *à Ajaccio le* 15 *août* 1769 ; *il fixa la vic-* » *toire sous les drapeaux français, régénéra* » *l'administration, et par les faits les plus* » *illustres il se LÉGITIMA Empereur d'une* » *grande puissance.* »

Pour éviter tout subterfuge, tout équivoque et parler avec la franchise du caractère dont je m'honore, je déclare que j'ai voulu dire : « *Napoléon se légitima Empereur des Fran-* » *çais,* » comme il légitima contre lui la coalition étrangère.

Je n'aurais besoin que de rappeler ici les faits, la situation de la France, la position des puissances belligérantes d'alors, mais tous ces détails historiques et politiques sont tout entiers dans votre mémoire ; et, l'on me saura, peut-être, quelque gré de ne pas les rappeler, les rénumérer dans ma position.

Analysons d'abord cette phrase ainsi que nous ferons de toutes les autres, moyen plus simple d'arriver à connaître le plus ou moins de criminalité ; imitons en quelque sorte M. l'avocat général.

Napoléon est né à Ajaccio le 15 août, 1769, le fait est qu'il est né en Corse ; que ce soit en l'an 1768 ou 1769, l'erreur ne serait qu'un anachronisme, et jamais anachronisme ne fut crime.

Il fixa la victoire sous les drapeaux français. Depuis le siège de Toulon jusqu'au 18 juin 1815, qu'il a cessé de combattre l'ennemi étranger, il a constamment triomphé ; je ne veux pas le suivre dans sa carrière militaire : je ne suis ni son panégyriste ni son historiographe, je rappelle seulement des faits, toujours des faits, et rien que des faits. Des souvenirs et la vérité ont guidé ma plume.

Régénéra l'administration ; un orateur habile a dit : « Napoléon a détrôné l'anarchie. » Ces mots, expression de la vérité, répondent à tout.

Et par les faits les plus illustres il se LÉGITIMA *empereur d'une grande puissance.*

Toutes les dynasties régnantes, ont eu un chef qui, nécessairement a dû se *légitimer* ; et s'il fallait encore rappeler ici l'histoire, on

verrait que pas un de ces chefs de dynastie ne s'est légitimé par tant de hauts faits, de grandeur, de talens, de gloire, ni aux applaudissemens d'un peuple plus immense, plus policé, plus entouré du respect de tant de nations?

Supposons un instant qu'il n'était pas légitime; raisonnons comme M. l'avocat général; alors j'ai eu tort d'avancer qu'il l'était. Mais, Messieurs, ce tort est bien excusable; quand, en jetant un coup d'œil en arrière, je me rappelle que la plupart de ceux qui me placent sur ces bancs, pour être dans l'erreur (je raisonne toujours par hypothèse) ont eux-mêmes reconnu la légitimité de Napoléon, l'ont même servie, cette légitimité, ont juré de la respecter, et que tel qui est aujourd'hui procureur du roi, fut en ce temps-là, procureur impérial (1), qu'il poursuivit alors ceux qui niaient ce qu'il soutenait et qu'il poursuit aujourd'hui ceux qui soutiennent ce qu'il soutenait alors.

Certes, on peut avoir servi Napoléon, et servir aujourd'hui la France, on n'a pas trahi son mandat, on n'a point forfait à l'honneur; mais blâmer aujourd'hui ce qu'on approuvait alors, c'est se placer sur une fausse ligne, pour

---

(1) M. Jacquinot de Pampelune, fut procureur impérial à la Haye.

attaquer celui, qui, comme moi n'a jamais rien tenu de Napoléon, et qui n'a fait que rappeler un fait exact.

Adoptant néanmoins tous les principes de légitimité de M. l'avocat général, je tombe dans un vague de pensées, dans un doute perpétuel.

S. Louis fut sacré, et la sanction du pape le légitima : Napoléon fut couronné des mains du pape, et Napoléon ne fut pas légitime.

Le pouvoir du pape, les rites de notre religion seraient-ils donc illusoires ?

Si je soutiens l'affirmative, je serai coupable d'offense envers la religion ; si je me prononce pour la négative, je suis coupable d'attaques contre la légitimité.

C'est donc à vous seuls, Messieurs, à me tirer d'erreur. Napoléon fut légitime ou ne le fut pas. Le pape a sanctifié son couronnement ou le pape ne l'a pas sanctifié. Le pape lui a donné le sceau de la légitimité ou St.-Louis ne fut pas légitime.

La fortune a changé ; l'homme est déchu : enchaîné sur le rocher, il semblait naturel que le vautour déchirât ses entrailles, mais les tourmens ont cessé ; le râle de l'agonie ne se fait plus entendre........... l'homme est mort....... l'histoire commence.

J'ai pris la plume, j'ai émis mon opinion, j'ai exprimé mes vœux. J'ai respecté les convenances, le gouvernement et surtout la vérité. Ainsi, Messieurs, pour avoir dit, avoir réuni ces mots, *Napoléon s'est légitimé empereur*, qui ne sont que l'expression d'un fait accompli, est-on ennemi du gouvernement constitutionnel? est-on coupable dans l'acception de la loi? Étrange accusation, besoin de nuire et de frapper! ah! les ennemis du gouvernement sont bien ceux-là qui font naître l'arbitraire sous l'empire de la Charte.

M'écartant de mon sujet principal, le ministère public trouve dans l'ouvrage, à la page 12 ces mots :

« *Ce n'est donc pas avec CE ministère, que* » *la France peut être écoutée, respectée. Elle* » *parle à son gouvernement* (1), *elle lui parle* » *au nom de l'honneur et de la reconnaissance,* » *et demande que les restes d'un soldat fran-* » *çais, d'un empereur, reviennent dans la pa-* » *trie.* »

Il me faut expliquer ma pensée, il me faut remonter plus haut dans l'ouvrage même, lire les pages d'abord incriminées, puis retirées comme je l'ai déjà dit, de l'accusation.

---

(1) Selon la Charte, le Roi et les Chambres.

En me livrant à l'analyse de ces phrases, je prouverai la pureté de mes intentions.

Je dis avec *CE ministère*. Quel est ce ministère?

Ce est un pronom démonstratif. On ne peut l'employer qu'en désignant un objet ou une personne déjà connu, déjà cité. Or, Messieurs, vous ignorez quel est *ce ministère*, avec lequel je pense que la France ne peut être écoutée. Je n'en ai point encore parlé; ou plutôt le ministère public a distrait de l'accusation les pages où je l'ai peint; le portrait peut-être était trop frappant.

Je voudrais, je l'avoue, pouvoir le passer sous silence, mais le premier point d'une défense est d'être claire, précise. Et le moyen de l'être en ne remontant pas plus haut, en n'expliquant pas les antécédens à ce pronom démonstratif *Ce?* Il fallait laisser subsister l'accusation primitive, ou il ne fallait pas la couper si maladroitement: voyons donc quel est CE ministère, car il ne peut être occulte, ou mes accusations seraient vagues et dérisoires; mais malheureusement il est bien palpable, bien authentique, bien matériel, *ce ministère*.

« Un peuple n'est nation que sous le gou-

» vernement d'un pacte constitutionnel, (1)
» que sous l'empire des lois émanées ou con-
» formes à la Charte. La nation française ne
» parle ici qu'au gouvernement, elle ne s'a-
» dresse pas à un ministère qui n'a produit que
» des calamités, qui détruit, corrompt, anéan-
» tit, ne connaît que des lois d'exception, crée
» des coupables pour se donner la joie de punir,
» et après avoir provoqué le désespoir, livre
» la victime aux tribunaux *impassibles*; parle
» de morale, de religion, et profane et cette
» morale et cette même religion; vil dans ses
» secours (2) il ne fait que prolonger l'agonie
» et se rit insolemment des angoises du mal-
» heur; le plus souvent livrant à ses esclaves
» la dernière *supplique* du citoyen que la faim
» dévore, il oppose le silence aux gémisse-
» mens de celui qui servit sa patrie. Ce minis-

(1) Montesquieu : Esprit des lois.

(2) Les secours ou aumônes n'ont rien de la magnanimité de l'ancien gouvernement; distribués sans humanité et avec partialité, on dirait que le seul but soit d'humilier le malheur, de le prolonger même. La formule ordinaire est celle-ci : *les fonds que l'on veut bien convertir en bienfaits, sont épuisés;* mais si le sollicitant n'est qu'un mendiant de profession, cru noble, ayant déjà une pension ou un emploi, il obtiendra. Madame une telle, sa protectrice, ne trouve jamais les fonds du mi-

» tère inconcevable, inhabile à conduire le
» mécanisme d'une administration, œuvre de
» Napoléon, n'agit que sous la volonté des
» *commis* et prend pour du savoir la facilité du
» mal, et, pour de l'énergie, la hardiesse d'ar-
» racher aux portes de l'enfer ce mot *jamais*;

---

nistère épuisés..... elle est jolie. Les comités de bienfaisance recherchent les opinions et non les mœurs; il faut un exemple, car l'on a démenti cette assertion. Les ministres, qui n'ont pas encore eu le temps de faire quelque chose de bien, livrent la loi du 15 germinal an 6, à l'exploitation des usuriers de toutes les couleurs, et Sainte-Pélagie contient toujours 170 à 180 prisonniers pour dettes, tous étrangers au commerce; en sorte que, dans le nombre de ces victimes, se trouvent véritablement des indigens réduits à dévorer une *pitance ordurière*, réservée aux condamnés; il existe un comité dit de bienfaisance, pour la délivrance de prisonniers pour dettes; mais il ne soulage, il ne délivre que ceux des détenus qui passent pour royalistes et n'ont pas servi l'ancien gouvernement, mais jamais ceux qui auraient exprimé dans l'exercice de leurs fonctions des vœux contraires au rétablissement des Bourbons.... Où sont là les principes de la religion et de l'humanité! et l'oubli du passé! et le respect à la Charte constitutionnelle! La grande aumônerie n'est pas mieux organisée, et dans les ministères, la répartition des fonds de secours, indemnités, encouragemens, sont décimés avec une partialité et une lésinerie révoltantes. Mesquins dans leurs *bienfaits*, avides dans leurs désirs, petits dans leurs moyens, et colosses d'orgueil: Voilà LL. EE.

» oui, jamais le bonheur, l'honneur de la
» France ne peuvent entrer dans sa pensée ni
» se rencontrer dans ses facultés ; ce n'est donc
» pas avec ce ministère que la France peut être
» écoutée, respectée. Elle parle à son gouver-
» nement ; elle lui parle au nom de l'honneur,
» de la reconnaissance et demande que les
» restes d'un soldat Français, d'un empereur
» reviennent dans la patrie. »

Examinons maintenant chaque pensée, chaque mot, chaque membre de phrase, et nous verrons alors quel est *ce* ministère.

J'ai d'abord établi la distinction qu'il y a entre le gouvernement et le ministère ; ainsi point de fausse interprétation, arme de moins contre moi.

J'ai dit que *ce ministère n'avait jusqu'ici produit que des calamités.*

Eh ! Messieurs, me forcerez-vous à faire ici le tableau des travaux et des résultats ministériels depuis 1815 jusqu'à présent ?

Parcourrai-je avec vous les départemens du midi ?

Est-il nécessaire de chercher à signaler les agens provocateurs (1) et ces principes occultes des conspirations qui en ont été les suites ?

---

(1) Troubles de juin. Assises du 11 janvier 1820.

Sans oser dévoiler des calamités aussi mémorables, dois-je prouver la destruction de la marine, commencée par Malouet et poursuivie par M. le baron Portal ? Eh ! que fait ce ministre ? quand mettra-t-on en accusation les Morenas, les Leignel, les Guidicelly, qui demandent des juges à grands cris ?

N'est-ce point par la corruption que le ministère est parvenu à anéantir toutes nos institutions libérales ?

N'a-t-il pas été hautement accusé à la tribune nationale de tenter de corrompre des membres de la Chambre ? a-t-il osé répondre ? (1)

N'est-ce pas aussi par la corruption que l'on obtient des lois d'exception et des agens toujours prêts à dépasser même les limites de l'arbitraire ? (2)

Mais une accusation qui paraîtra grave est celle-ci : j'ai dit : « *que le ministère parle de* » *morale et de religion, et profane et cette mo-* » *rale et cette même religion.* »

Hélas ! pourquoi m'est-il encore si facile de

---

(1) Séance du 8 janvier 1821.

(2) Deux membres de la chambre des députés se sont plaints à la tribune de la corruption de leurs serviteurs, chargés par le ministère de prendre copie, en l'absence de leurs maîtres, et à l'aide de fausses clefs, de tous les papiers les plus secrets.

prouver que cette phrase hardie n'est que l'expression de la vérité?

Vous souvient-il, Messieurs, de l'horreur dont tous les cœurs furent saisis au recit du honteux trafic dit la traite des nègres ? Eh bien ! le ministre de la marine fut obligé de convenir et d'avouer à la tribune, qu'on se livrait encore à cette horrible spéculation, et ce, sous pavillon français ; est-ce pour satisfaire à la morale que les traités, à cet égard, restent sans exécution ?

Est-ce pour satisfaire à la morale qu'en vain des voix éloquentes se sont élevées contre ces scandaleuses maisons de jeux ?

Est-ce pour satisfaire à la morale qu'on a refusé d'en diminuer le nombre ?

Est-ce pour satisfaire également à la morale que l'on perçoit sur la prostitution plus de 900,000 f.; somme énorme, dont l'emploi n'est indiqué sur aucun des budjets de la préfecture de police ?

Le ministère parlera de morale ! et sous sa protection le vice et la débauche auront aussi leur législation !

Je ne parlerai pas de l'usure qui peuple Ste-Pélagie et qui trouve un égide, un refuge dans

l'interprétation que l'on fait de la loi du 15 germinal an VI.

Est-ce pour honorer la religion, pour nous la représenter douce, bienfaisante, tolérante que nous avons vu les églises se fermer impunément devant le cercueil du chrétien, qui a expié par sa mort les erreurs de sa vie ? (1)

Est-ce pour honorer cette religion de paix et de concorde que dernièrement encore, dans la capitale du département du Calvados, les prêtres ont, malgré les larmes et les instances d'un fils éploré, fermé le temple de Dieu à l'aspect de la tombe d'un de ses serviteurs, qui avait contracté mariage sous l'empire de la loi ?

Que fait donc le ministère pour mettre un frein à toutes ces calamités, à tous ces désordres ? Est-ce un crime de les signaler ? Ce ministère est-il grand, juste, généreux dans la répartition des secours, indemnités ? . . . . L'intrigue obtient tout, la vertu n'a rien.

Un malheureux dont les droits sont sacrés, écrivait naguères à M. de Lauriston, ministre de la maison du Roi, pour obtenir un secours, pour obtenir du pain. Il lui fut répondu : *les*

---

(1) On n'a pas oublié Mlle. Raucourt, le jeune Lallemand, M. Manuel, etc.

fonds que S. M. veut bien convertir en bienfaits sont épuisés. Phrase banale du scribe ministériel! *Ah! si le Roi savait!....* si le Roi eut eu connaissance de cette demande, il eut allégé la misère de cet homme, gardons-nous d'en douter, ce serait lui faire injure.

J'ai dit aussi que l'on « *répondait par le si-* » *lence à la supplique du citoyen que la faim* » *dévore.* » J'ai dit aussi la vérité, et cette vérité est mise chaque jour en pratique par le ministère.

J'ai dit que ce ministère était inhabile à conduire le mécanisme d'une administration, œuvre de Napoléon. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la situation intérieure de la France pour être convaincu de l'exactitude de cette assertion.

On a effectivement cherché quelques moyens d'économie, mais c'était plutôt un prétexte, une voie ouverte aux ambitions, à la vengeance, aux spéculations de l'intérêt particulier. De malheureux commis ont été renvoyés et de riches sinécures ont été établies. Au ministère de la guerre, on a supprimé des chefs de division et créé des directeurs avec le double d'émolumens. On a chassé des bureaux l'homme instruit, et pour avoir établi un budjet, un commis fut fait *maître des requêtes* et directeur ! (1)

---

(1) M. Tirat, directeur des dépenses.

On pourrait ainsi parcourir tous les ministères, mais cette nomenclature d'abus et de désordres n'aurait rien que de désolant pour nous, sans ajouter à la bonté de ma cause.

Je ne passerai pas cependant sous silence l'action d'un directeur général (1) qui ne répondant aucunement aux demandes les plus justes des anciens employés de son administration, trouva le moyen, après grand nombre de destitutions, de donner à un de ses proches parens agé de 22 ans le titre de chef de division aux appointemens annuels de 30,000 f. ! Cet exploitateur des deniers publics a-t-il donc justifié la confiance du Roi ? Et, n'y aurait-il pas quelque courage à signaler au Roi, aux Chambres, à la vindicte publique ces sangsues ministérielles et à parler de cette répartition complaisante de 14,600,000 f. de rente, dans laquelle on voit figurer tous ces vampires salariés pour des sommes qu'il leur eut été impossible de payer. Les ministres, les actrices, (M[lle] Leverd 2,500 f.) tout joue un rôle dans ce tableau singulier. Un M. Careyon y est représenté seul pour une modique somme de 400,000 f. de rente!

Comme Français, mon cœur se serre au récit de ces dilapidations et je n'en pousserai pas plus loin le dénombrement.

---

(1) Benoist.

Voilà le ministère que j'ai désigné et sous lequel gémit la France. Si pendant vingt ans une jeunesse ardente a fatigué la gloire dans les champs de bataille, une nouvelle route, une nouvelle carrière s'ouvre devant elle, les Molé, les du Harlay peuvent leur servir d'exemple, le courage civil égale, s'il ne le surpasse, le courage militaire. N'abandonnons pas les droits qui nous sont concédés par la Charte; et qu'une juste opposition sans licence retienne les ministres dans de justes limites; qu'ils cessent de croire que l'opposition ne soit que dans la chambre, il en est une plus redoutable encore, c'est celle de l'opinion publique.

Vous allez, Messieurs, prononcer dans une cause qui nous intéresse tous, qui n'est pas la mienne propre, mais qui est celle de la nation. Oui, *les ministres sont responsables*, attaquer leurs actes n'est point être rebelle, si j'ai faussé dans un seul fait, qu'alors ils me prennent à partie; mais qu'ils cessent de dire qu'on porte atteinte à l'autorité royale, quand au contraire en la reconnaissant, en la consacrant, on leur prouve qu'eux seuls la méconnaissent, travaillent à la faire méconnaître et à la faire considérer comme arbitraire.

Je les ai seuls attaqués, et je crois, Messieurs avoir porté dans vos ames, la conviction de

mon innocence; le ministère public est l'organe de la loi, il ne peut soutenir son systême d'accusation, systême odieux que repoussent la loi, la raison, la justice et le pacte royal ; il ne peut le soutenir, dis-je, sans se rendre l'organe du pouvoir.

J'ai été amené, malgré moi à faire l'expose des abus ministériels, mais, Messieurs, tel n'est pas le but de ma brochure; le titre seul l'indique, j'ai osé, sans crainte, comme sans espérance peut-être demander *la translation des dépouilles mortelles de l'empereur Napoléon*.

Je me suis adressé au gouvernement, parceque le roi ne peut oublier que le tombeau des rois de France ses ayeux, fut relevé par l'empereur qui fonda à S.-Denis trois autels expiatoires; et aux chambres, parceque les représentans de la nation ne peuvent oublier non plus que la gloire des Français est unie à la sienne et que ce serait être plus qu'ingrats de laisser les restes de ce nouveau Pompée au pouvoir de ses ennemis.

Je l'ai fait avec cette réserve, cette convenance d'expressions qui tout en permettant l'enthousiasme, s'accorde pourtant très-bien avec le respect et l'attachement que je professe hautement pour le gouvernement constitutionnel ; toutes mes expressions tendent au maintien de la Charte et à la paix intérieure de la France

je n'ai parlé qu'avec douleur du sac impie du tombeau de nos rois et qu'avec vénération de la religion de nos pères.

Messieurs, cet ouvrage est entre vos mains ; quelle subtilité a-t-il donc fallu pour y découvrir une intention criminelle et prêter à la pensée un sentiment qu'elle n'a pas!

Je me repose avec confiance sur cette intégrité qu'on ne séduira pas ; sur cette indépendance qui vous détachant des passions salariées, vous rend les interprètes de la plus exacte justice.

Paris, le 9 Novembre 1821.

Acquitté hier à la Cour d'Assises, je ne pouvais croire qu'une accusation plus grave, en ce qu'elle attaque mon honneur, pesait sur moi et se répandait dans le public ; on m'accuse d'être agent du ministère!.... Je ne puis répondre à une inculpation aussi odieuse qu'en attestant, sur ce que l'homme a de plus sacré, que rien n'est plus faux, et je défie qui que ce soit, de trouver ou dans ma conduite, ou dans mes divers écrits, un seul fait, un seul mot qui puisse faire croire que j'aie jamais servi le pouvoir.

Le système de séduction dont j'accuse hautement les ministres, se perfectionne : il s'attache maintenant à flétrir les écrivains poursuivis pour leurs principes constitutionnels ; moyen de jeter sur eux de la défaveur, de deverser le mépris et d'empoisonner leur existence sociale. A mon âge, à 25 ans, on peut être averti de ne pas tomber dans le piége que vous tendent des êtres vendus, mais on ne peut être soupçonné d'aller s'y jeter volontairement ; cette odieuse calomnie tombera d'elle-même ; la seule justice que j'attends, se trouve dans le cœur des personnes honorables qui m'ont accordé leur estime et leur amitié, elles me vengeront en repoussant toute idée affligeante pour mon honneur.

Barthélemy.



Qu'en dis-tu, Citoyen?......

Paris, chez les Marchands de nouveautés.

Lith. de Villain

QU'EN DIS-TU,

CITOYEN ?...

PARIS,
CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1822.

QU'EN DIS-TU,

CITOYEN?..

Les premiers jours de l'an de grâce 1822 (qui est en même temps le 29.e du règne de S. M. Louis XVIII,) ont été si sombres, si nébuleux, qu'on pouvait craindre avec raison de voir éclater quelqu'orage. Cette année, probablement féconde en grands événemens, commence dans des circonstances tellement alarmantes, et se présente sous des auspices si peu rassurans, qu'en admettant même qu'elle puisse achever son cours sans être marquée par quelque catastrophe, elle ne pourra jamais s'écouler que de crise en crise. Telles sont les craintes de tous ceux qui ne se font aucune illusion trompeuse sur la situation poli-

tique de l'Europe; et telles doivent être les craintes de tous les gouvernemens qui suivent une marche contraire aux intérêts et aux opinions des peuples. Ces craintes sont-elles fondées ?..... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Je n'irai pas, dans un cadre aussi borné, parcourir l'Europe entière pour démontrer le malaise, le mécontentement des peuples de chacune de ses parties ; personne n'ignore d'ailleurs que les Allemands sortent de leur apathie ; que les Prussiens raisonnent ; que les Belges souffrent ; que les Italiens gémissent ; et que le fier Castillan s'irrite des obstacles qu'une puissance invisible oppose à la consolidation du système constitutionnel. Le peuple qui sort d'un long engourdissement ne tarde pas à raisonner sur sa position : le peuple qui raisonne ne peut plus être gouverné par l'arbitraire : celui qui souffre ne saurait endurer éternellement ses maux en patience : celui qui gémit est à craindre pour ses oppresseurs ; et le peuple, enfin, que l'on a irrité est prêt à se

porter à toutes sortes de violences.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Je n'attacherai pas non plus aux événemens qui se passent dans l'Est de l'Europe, plus d'importance qu'ils ne peuvent réellement en avoir pour la France. Le Péloponèse et l'Archipel de la mer Égée sont trop éloignés de nous pour que les succès de ses habitans puissent faire changer notre situation intérieure. Les Grecs peuvent être libres et indépendans dans l'Épire et dans la Morée, sans que les Français se ressentent de cette liberté. La chute même de l'empire Ottoman, et le refoulement des Turcs au-delà du Bosphore, ne peuvent influer que bien faiblement sur les destinées de la France. Mais il est d'autres causes dont les effets plus immédiats et plus puissans peuvent la plonger dans l'abyme..... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Depuis l'époque mémorable de 89, les Français ont successivement vécu sous le règne de la liberté et de l'égalité, sous l'anarchie et la licence, sous

le despotisme militaire, et sous le despotisme ministériel. Toutes ces différentes époques leur offrent aujourd'hui des moyens de comparaison. Chacun abhorre l'anarchie et la licence ; chacun sait par expérience que le despotisme militaire ne peut convenir qu'à des hordes barbares, de quelque flots de gloire qu'il puisse être tempéré. Quant au despotisme ministériel, comme il ne peut exister que par l'abus de tous les pouvoirs, que par la corruption et l'avilissement d'une partie de la nation, la nation le repousse avec tout le mépris qu'il inspire. Le règne d'une sage liberté et de la plus parfaite égalité devant la loi est donc le seul qui puisse convenir à la France..... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

Rédigée par une seule des parties contractantes, la Charte qui nous fut octroyée en 1814, a fait la part du pouvoir beaucoup trop grande, et celle de la nation, au-dessous de ce qu'elle pouvait prétendre. Néanmoins, comme cette Charte contient les bases des gouvernemens monarchiques-

constitutionnels, elle pouvait assurer le repos et même le bonheur de la France, si les lois organiques qui devaient en découler eussent été faites dans le véritable esprit de la Charte, et non d'après un systême d'interprétation destructif de ses propres bases. En effet, presque toutes les lois proposées et votées depuis la Charte par cette majorité obtenue par tant de moyens, lui ont porté des atteintes plus ou moins graves. Cent fois elle a été violée, et presque toujours aux cris de *vive le Roi!* Et quel roi? l'auteur même de la Charte!.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

Mais quel sont ces Français qui violent ou font violer le seul pacte qui unit le Roi avec son peuple?

Il est sur ce rivage une race flétrie,
Une race étrangère, au sein de sa patrie:
Les..............................

Cette race qui semblait presque éteinte, a pullulé en silence dans les hautes dignités que l'usurpateur d'un trône, dont elle se disait l'appui,

commit l'imprudence de lui confier. Elle a reparu, traînant à sa suite la discorde, la sottise et l'esclavage !.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

De tous les ridicules dont la raison nous avait fait justice pendant quelques années,

Il en est un, hélas! qui, cent fois terrassé,
Sur son autel détruit est encore encensé.
Le gothique blason, sorti de ses décombres,
De nouveau sur la France étend d'épaisses ombres.
Le géant féodal, que l'on crut enchaîné,
De burlesques atours et d'écussons orné,
Reparut précédé de cent mille cosaques....

La race dont il s'agit se recruta aussi-tôt de tout ce que les armées ennemies traînèrent à leur suite. Forte de ces nouveaux auxiliaires, et plus encore des circonstances, elle ne tarda pas à se démasquer.

Habitués à ne vivre que de *graces* et de *gratifications*, n'ayant d'autre atmosphère convenable que celle des antichambres, ni d'autres occupations que de solliciter des *faveurs*, les individus dont cette race se compose se sont empressés de

reprendre leurs anciennes habitudes qu'ils trouvent fort commodes.

Comme ci-devant ils ont entouré le Roi et les ministres qui donnent les places :

Or superbi, or umili, vili sempre,

rien ne leur a couté pour éloigner des conseils et des affaires tous les hommes dont les talens les fesaient rougir de leur propre ineptie, et qui font profession d'avoir une patrie avant tout. Mais la Charte était là, son observation rigoureuse les eût empêchés de demander des choses injustes, et de dévorer le trésor de l'état, après avoir dévoré les fonds de la liste civile. Il fallait donc violer cette Charte, faire une brèche à chaque article. A défaut de la force, ils employèrent l'astuce, la mauvaise foi et la corruption. S'y sont-ils bien pris ?.... QU'EN DIS TU, CITOYEN ?

Dans plusieurs circonstances solennelles, le roi avait confié le dépôt de la Charte à l'armée, à la garde nationale et à tous les citoyens ; pour pou-

voir violer cette Charte que les individus dont je parle abhorrent, il fallait trouver des complices dans l'armée, dans la garde nationale et dans les autres citoyens ; ils en ont trouvé. Il y a toujours dans tous les rangs quelques lâches sans honneur, sans pudeur, sans patrie, toujours prêts à trahir la patrie et l'honneur, s'ils y trouvent quelque avantage particulier.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Il fallait aussi trouver des complices parmi les ministres du roi, et forcer ceux qui n'auraient pas voulu l'être, à céder leurs portefeuilles à des hommes plus complaisans et moins intègres. C'est ainsi que nous avons passé d'un ministère *raisonnable* à un ministère *mauvais* ; d'un ministère *mauvais* à un ministère *pire*, et d'un ministère *pire* à un ministère *nec plus ultrà*. Chacun de ces ministères a donné son coup de sape au gouvernement constitutionnel, et conséquemment au trône. Les uns ont frappé à la sourdine, les autres, à coups redoublés. Celui que nous avons maintenant semble s'être réservé l'honneur de faire écrou-

ler l'édifice constitutionnel. Imprudens, ouvrez enfin les yeux. Il en est peut-être temps encore... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

De toutes les nations civilisées, la France est aujourd'hui celles où les lumières sont le plus généralement répandues. Depuis le financier le plus opulent jusqu'à l'ouvrier le plus pauvre, depuis le grand propriétaire jusqu'au mince laboureur; chaque français croit de son devoir de se mêler des affaires de l'État, parce que chacun sait très-bien que l'État ce n'est pas le Roi, mais que c'est nous tous qui sommes l'État. Un peuple, pour qui la connaissance de tous ses droits n'est plus un mystère, un peuple qui en a payé la conquête du plus pur de son sang, ne permettra jamais qu'on les lui ravisse impunément. Il commence par murmurer, il finit par se mettre en colère, et les imprudens qui tentent le renversement des libertés publiques ne peuvent manquer d'être renversés eux-mêmes par l'irrésistible force de l'opinion nationale..... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

Et de quel droit, vous ministres du *nec plus ultrà*, osez-vous porter tous les jours vos mains sur l'Arche sainte, seul abri qui puisse encore vous sauver de l'orage prêt à fondre sur vos petites têtes ? Pourrez vous me répondre comme Mahomet :

Du droit qu'un esprit vaste et ferme en ses desseins
A sur l'esprit grossier des vulgaires humains !....

Non, certes : le peu de Français qui vous connaissent savent que vous n'êtes pas des aigles, et personne ne compte sur votre esprit vaste. La France sait déjà ee que vous ferez, quelle que soit la durée de vos fonctions. En effet, que peut-elle attendre de Sa Grandeur, Monseigneur le garde des sceaux *de Peyronnet*, qui n'est connu que par quelques emphatiques discours où il a constamment montré plus de partialité que de justice, et qui débute au ministère par attacher son beau nom à cette révoltante loi sur la presse, à cette *Peyronnelle* * que la France a déjà jugée ? Les français peuvent-ils espérer que ce garde des sceaux

* Nom burlesque que l'on a donné à cette loi.

gardera intact le dépôt de la Charte qu'il a déjà violée ? Peuvent-ils espérer que dans un jour de troubles, sa seule présence au milieu des révoltés produirait le même effet que celle du président Harlay ?...... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Que peut attendre la France de ce ministre de l'interieur, ancien organisateur de l'obscurantisme dans l'instruction publique, dont le début au ministère se distingue par le déplacement de tous les fonctionnaires qui n'administrent pas suivant les vues de la faction qui l'y a placé, et qui, dans un seul moniteur, a achevé de contre-révolutionner les administrations civiles ? Peut-on espérer qu'un tel ministre s'occupe à faire fleurir le commerce, l'agriculture, les sciences, les arts ? Peut-on espérer qu'il s'entourera d'une force nationale, lui dont le premier acte est la complète désorganisation de la garde nationale, de la seule force sur laquelle puisse s'appuyer un trône constitutionnel ?.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Que pouvons nous attendre de ce ministre des finances, dont le parti contre-révolutionnaire a

voulu vainement faire un homme d'État, et qui, par suite de ce systême de désinteressement que l'on a tant vanté en lui, n'a pas trouvé de porte-feuille plus convenable à ses affections que celui qui renferme les clefs des trésors et un budjet si difficile à éplucher ? Pourra-t-il s'occuper de faire d'utiles économies et de diminuer l'énormité des charges qui pèsent sur le peuple ? Hélas ! il est entouré de tant de gens qui ont soif de l'or, et qu'il doit contenter ! Pouvons-nous espérer qu'il administrera continuellement les fonds de l'État, lui, qui en 1814, protesta contre l'octroyement de la Charte comme étant inutile, et qui a toujours penché pour le bon plaisir ? . . . . QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

De ce ministre de la guerre, dont la première sollicitude est d'organiser la politesse dans ses vastes bureaux, qu'en attendrons-nous ? Organisera-t-il, enfin, cette petite armée qui a si bon appétit, et dont les premiers grenadiers

> Qui vainquirent cent fois les bandes ennemies,
> Repoussent maintenant les chiens des Tuileries,

Et même leurs parens, quand ils sont mal vêtus ;
Qui servent pour dix sous, et ne voient rien de plus.

Composera-t-il cette armée de légions de citoyens, ou de bandes de satellites? Oubliera-t-il, lui aussi, ces vétérans qui ont long-temps combattu à ses côtés, pour favoriser encore ses officiers *bien-pensans* qui combattraient si mal? Enfin, ce ministre de la guerre qui à tant de choses importantes à organiser, comme Carnot, organisera-t-il la victoire dans ses bureaux?......... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

(*)..............................

Et de ce ministre des affaires étrangères, que l'on dit si étranger aux affaires, qu'en pouvons

* Si j'étais marin, si seulement j'avais fait un petit cours de navigation sur les bancs de l'école, et que je possédasse quelques légères notions sur le grand art de commander aux flots et aux vents; si au moins, j'eusse fait quelques promenades sur mer, ne serait-ce que de la baie de Naples à l'île d'Ischia, je pourrais me permettre quelques observations sur le ministère de la marine, et dire ce que la France a le droit d'attendre du nouveau ministre; mais comme je n'ai jamais mis le pied sur le plus petit esquif, et que je n'ai jamais visité

nous attendre. Finira-t-il nos misérables démêlés avec ces braves gens des États-Unis? Signera-t-il enfin un traité avec St-Domingue? Rendra-t-il à la France la considération et la prépondérance qu'elle n'aurait jamais dû perdre un seul instant. Des soins plus importans occupent son esprit: le ministre des affaires étrangères attend très humblement une permission du Pape pour coucher avec sa femme, et déjà vingt courriers de cabinet sont en haleine pour rapporter l'*ultimatum* de sa sainteté...... QU'EN DIS-TU CITOYEN?

Non, Messieurs les ministres du *nec plus ultrà*, non, la France n'attend rien de bon de vos Excellences, mais elle vous observe, car elle sait que les sentimens que vous professez sont hostiles envers les intérêts, les opinions, les prédilections de la grande majorité de la nation. Vous ne pouvez avoir et vous n'aurez jamais la confiance de cette

---

aucun arsenal de marine, pas même en amateur, je suis forcé de m'en rapporter à Mr. de Clermont-Tonnerre, qui, plus marin que moi, fera sans doute mieux que je ne pourrais dire..... QU'EN DIS-TU, CITOYEN?

grande majorité, parce que vous ne vous êtes emparés des porte-feuilles que pour achever la contre-révolution, que vos prédécesseurs ont si bien commencée. Aucun français ne doute plus que vous ne marchiez droit vers ce but, et vos premiers actes ne leur ont pas même laissé la possibilité de douter encore. QU'EN DIS-TU CITOYEN?

Ainsi donc, tant que vous serez Ministres, tant que vous pourrez empêcher que la vérité n'arrive jusqu'au trône, nous vous verrons suivre un système qui doit mettre la France et le trône dans les plus grands dangers;

Nous vous verrons proposer aux Députés du peuple français de porter des nouvelles atteintes à ses droits que la Charte a reconnus et consacrés, et que vous semblez vouloir méconnaître;

Nous verrons les places et les emplois arrachés à ceux qui les occupaient honorablement depuis bien des années, pour être donnés aux protections et à l'intrigue;

Nous verrons les rangs de l'armée et les états

majors se grossir journellement d'une foule de nouveaux officiers *chouans*, *vendéens* et *verdets*, et les officiers qui ont longtemps servi la patrie, dont les blessures attestent la bravoure, languir dans une triste inaction et implorer le pain de là pitié au pied de la Colonne;

Nous verrons gorgé d'or ce que vous appelez le haut clergé, et les vénérables pasteurs des campagnes manquant du stricte nécessaire.

Nous verrons ces *zélés* procureurs du Roi, se rendre au parquet dans leurs superbes équipages, et les juges inamovibles toucher cent écus tous les trois mois pour rendre la justice avec intégrité;

Nous verrons s'introduire en France et s'organiser à grands frais, aux dépen sde qui de droit, toutes ces corporations religieuses, jadis si funestes aux États, rappelées aujourd'hui à la sourdine pour empêcher les progrès des lumières du siècle, et pour nous replonger dans les ténèbres, dont s'enveloppe toujours le despotisme et la sottise.

Nous verrons ces corporations jeter aux vents

les cendres de Voltaire et de Rousseau, et livrer leurs ouvrages aux bûchers d'une inquisition occulte ;

Nous verrons la presse esclave de votre volonté et la liberté individuelle illusoire ;

Nous verrons la France sans troupes au milieu de voisins en armes ;

Nous verrons nos vaisseaux pourrir dans les ports, tandis que leur présence serait si nécessaire pour protéger les chrétiens de Smyrne et des autres villes de S. M. Turque, et que leur armement tirerait de la misère tant de braves marins qui meurent de faim.

Nous verrons la France oubliée dans tous les traités diplomatiques et ses agens sans considération ;

Nous verrons les agens provocateurs exercer leur talent, et la délation récompensée ;

Nous verrons des conspirations *douteuses* ;

Nous verrons, enfin, toujours quelques victimes.

Voilà quelles peuvent être nos espérances sous le ministère actuel. Se réaliseront-elles ? . . . . QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Mais que le ministère prenne bien garde à tout ; quel que soit son plan et la constance de sa volonté, il peut être forcé de s'arrêter dans l'exécution de ses projets. Les circonstances, les événemens, peuvent le maîtriser, et alors il ne lui restera plus qu'une fuite honteuse.... Qu'il ne compte pas, surtout, sur le parti qui le pousse : ce parti qui se croit si fort aujourd'hui, s'évaporerait au premier moment de crise, ainsi qu'il l'a toujours fait au jour du danger.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ?

Et vous, des préjugés intrépides soutiens,
Défenseurs des abus dès-lors qu'ils sont anciens,
Qui de la vérité repoussez le langage,
Si de nombreux sillons ne rident son visage :

Vous tous, que je regarde comme étrangers à votre patrie, qui n'avez d'affection que pour le pouvoir et pour vous-mêmes, qui avez fait com-

mettre cent fautes graves aux ministères passés, et qui en ferez commettre cent autres au ministère présent, pour votre propre satisfaction; soulevez, enfin, le gothique bandeau qui couvre votre faible vue, ouvrez vos grandes oreilles, et écoutez un instant cette vérité importune, mais qui peut vous être encore utile.

Vous vous croyez bien forts, parce que vous avez le pouvoir, les trésors et les places;

Vous vous croyez bien nombreux, parce qu'on vous rencontre partout, comme les oisifs;

Vous croyez avoir le plus de talent, parce qu'on vous l'a dit dans le *Conservateur*.

Eh bien! vous êtes si faibles, que la moindre rafale de vent de *Sirocco*, qui traverserait les Pyrénées, vous renverserait dans la poussière, d'où vous ne vous relèveriez que pour aller cacher votre facile défaite;

Vous êtes si peu nombreux, y compris vos auxiliaires les Suisses, les prêtres et les moines, que vous seriez imperceptibles sur la surface de la France, si son immense population se levait

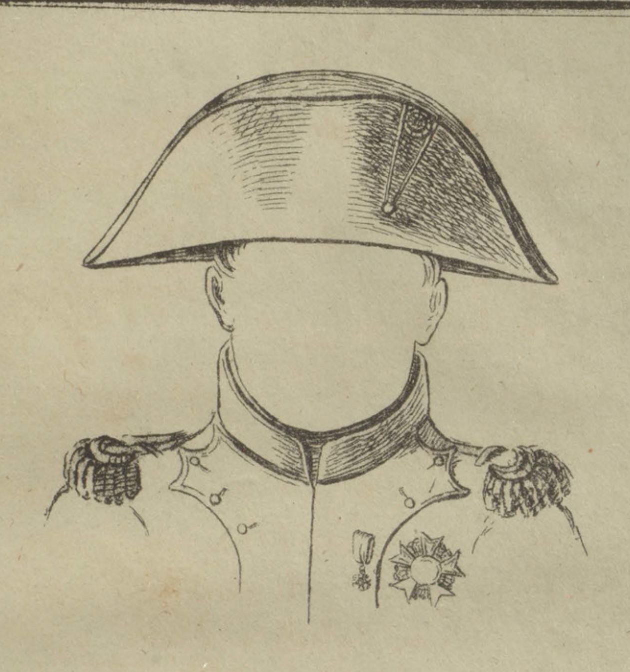
debout pour daigner vous regarder en face ;

Et vous avez si peu de talent, qu'il n'est aucun de nos enfans de *quatre-vingt-neuf*, qui ne puisse lutter avantageusement avec tous vos docteurs de l'ancien régime.

Ne comptez donc pas, si vous m'en croyez, ni sur votre force morale, ni sur votre force physique ; comptez plutôt sur notre patience, sur notre dédain. Nous pourrons vous laisser faire encore quelque tems, mais quand vous aurez lassé notre patience, quand vous nous aurez poussés à bout, alors.... QU'EN DIS-TU, CITOYEN ? QU'EN DIS-TU ? QU'EN DIS-TU ???......

FIN.

Imprimerie de F. P. HARDY, rue Dauphine, n.° 36.



L'HOMME AU PETIT CHAPEAU.

Histoire pour les uns,
Fable pour les autres.

„ Tout le mal que l'on en dit,
„ Prouve le bien qu'on en pense.„

A Paris
chez tous les marchands de nouveautés
1821

L'HOMME

AU

PETIT CHAPEAU.

PARIS,

CHEZ TOUS LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS.

1821.

L'HOMME

AU

PETIT CHAPEAU.

En ce temps-là existait un pays florissant, gouverné par un roi ami vrai de son peuple; respecté et chéri, ce prince généreux devait finir ses jours sur un trône auquel ses seules vertus donnaient de l'éclat, quand une nation voisine, jalouse et rivale, par des menées sourdes, conjura sa perte.

Depuis cinquante ans et plus, l'horison politique semblait s'obscurcir dans ce pays des fées, un orage affreux le menaçait de son débordement funeste. Depuis long-temps déjà, le clergé ne voyait plus de patrie que dans Rome; la noblesse avilie, le front courbé sous le joug du luxe

et de la débauche, n'était plus la principale colonne du trône menacé. Les volcans de cabinet commençaient à fumer, déjà, les cris de liberté se font entendre du nord au midi de cette belle contrée ; le signal de la révolte est donné dans l'ombre, elle éclate, l'hydre du despotisme tombe enfin avec cette Bastille, où 60 ans auparavant, il avait enchaîné le plus beau, le plus grand génie de son siècle.

En même temps que les fondemens de la liberté sont jetés, ils sont détruits par ceux-mêmes qui la proclament. Une foule de scélérats et de malheureux égarés violent, au nom de tout un peuple, et les droits et les devoirs les plus saints, tout est renversé! lois, religion, morale, convenances sociales; le trône s'écroule devant la puissance de cette foule encore tremblante et craintive, et surprise des suites de son audace. La noblesse abandonne le plus juste des Rois, ne fait rien pour le sauver du glaive sacrilége qui va le frapper, et le tirer du péril inévitable où l'arrogance, l'avarice et l'intrigue l'ont précipité.

Après de longues et douloureuses calamités, la tête du chef des bourreaux tombe à son tour. Ce monstre, vomi par les enfers, finit son indigne vie sous le fer qui moissonnait les victimes de son ambition et de son faux zèle. Du coup dont il frappe tout, il est atteint lui-même! Son gouvernement sanguinaire est remplacé par un gouvernement démagogue sans force, sans désir du bien, sans crédit au-dedans, sans appui au-dehors, et dont les principaux ressorts sont l'intrigue et la rapacité. Mais jetons vite un voile épais sur ces tableaux hideux qu'offre une révolution dont les motifs sont si grands et les résultats, si malheureux! Sur tant de crimes commis, dont on voudrait, en quelque sorte, rendre responsable aujourd'hni la masse de cette nation.

On était incertain, dans ce beau pays désolé par des factieux, de ce qu'on deviendrait. Le riche tremblait pour une fortune qu'on lui demandait en détail; le pauvre, sans travaux et sans pain, était prêt à servir une seconde fois d'instrument

révolutionnaire, lorsque tout-à-coup paraît un génie sous la forme d'un guerrier dont les talens, le courage et la renommée ont devancé les années. Son maintien est simple comme son éloquence est forte, son œil perçant semble lire au fond des âmes, ses habits sont modestes, mais il est surtout remarquable par un petit chapeau qu'il place sur son front élevé, son air est sévère, sa voix est martiale, et son ton est absolu, sa taille n'a pas la hauteur du cédre du Liban, elle est ordinaire pour ne pas dire médiocre, cependant elle se laisse distinguer parmi la foule des héros qui l'entourent.

Ce génie surprenant et immortel avait des frères, ainsi que lui, ils obtiennent tous des emplois modestes dans l'arméeet dans l'administration des affaires de l'état. Tels furent les commencemens de cette famille de rois, qui, dans le cours de quelques années, allait étonner le monde par son élévation, le remplir de sa renommée, et donner par sa chute, un grand exemple à ceux des souverains qui auraient formé

le projet insensé d'affermir leurs trônes sur des bases plus solides que la liberté des peuples, et le respect de leurs droits.

Le siége d'une des principales cités de ce pays naguère si florissant, signale les premiers faits d'armes de l'homme au petit chapeau dont les talens et la gloire naissante, portaient déjà de l'ombrage dans les rangs où sa valeur s'était signalée. La terre où naquit Virgile devient le théâtre fameux de ses exploits, l'Orient, malgré ses sables arides et brulans, est soumis au pouvoir des armes de l'homme au petit chapeau, mais informé que le pays qui est devenu sa patrie est dans la plus déplorable situation, qu'il est déchiré par la discorde, tiraillé par l'intrigue et presque anéanti par des guerres sans succès et sans gloire, il reparait escorté de la victoire qui avait déserté ces bannières chéries pour suivre en Afrique le génie régénérateur. Son arrivée disperse les factieux, le gouvernement chancelant s'affermit sous sa main protectrice, il n'en saisit les rênes que pour élever et placer sa patrie au pre-

mier rang, les arts et la gloire se plaisent à couronner son ouvrage. L'homme au petit chapeau est heureux, admiré, respecté; son nom, qu'on ne trouve nulle part, occupe toutes les cours qui redoutent sa puissance.

Si de nos jours un homme des premiers siècles revenait sur la terre, et qu'à la vue de tant de merveilles, de tant de travaux, de tant de conquêtes, il demandât combien de règnes glorieux, de siècles de paix il a fallu pour les produire, on pourrait lui répondre, sans trahir l'auguste vérité : un seul homme, un génie, et douze ans de guerre ont suffi. Une fois la puissance de l'homme au petit chapeau bien affermie, les plus fiers, les plus farouches républicains devinrent ses plus zélés admirateurs. On veut des honneurs, on le chante; pour avoir des titres, on le flatte; les plus ardens révolutionnaires sont les premiers à parler de couronne et de trône que leurs mains profanes avaient détruis, que leurs bras sanglans avaient renversés.

Cependant plus l'adulation, la basse

flatterie; plus la fortune et la victoire veulent élever l'homme au petit chapeau, plus elles semblent préparer sa chute. Au moment où il compte sur la fortune, lasse de lui prodiguer ses dons, elle l'abandonne, la victoire qu'il a si vaillamment servie le trahit; il est bientôt forcé de renoncer à un trône dont lui seul a jeté la base qui croule sous ses pas.

L'homme au petit chapeau est encore plus admirable dans l'adversité, qu'au sein des succés et du faste qui l'environnaient; plus le malheur l'accable, plus il déploye de courage et montre de fermeté; il n'est qu'un instant ébranlé des maux qui tombent sur lui tous à la fois.

Obligé de plier sous la main des circonstances, il adresse à ses soldats éplorés les paroles les plus grandes, et qui doivent orner à jamais les pages de l'histoire; sa résignation est noble, elle a quelque chose d'auguste; il embrasse avec transport l'image de l'oiseau des cieux dont il a surmonté son étendard; il se fait entourer pour la dernière fois de tous ses dignes

compagnons d'armes; que ses adieux sont touchans! Comme ils expriment des sentimens vrais, ah! qu'ils sont bien le langage du cœur! Le héros de la patrie quitte un trône, des richesses, pour aller vivre en soldat au sein d'une île et suivi de quelques amis fidèles.

Pendant son absence, ceux qui ont célébré à l'envi le mariage de l'homme au au petit chapeau, et qui ont chanté la naissance d'un fils chéri, ceux qui, à une époque connue, disaient : grâces! grâces soient rendues au plus grand des guerriers, au plus adroit politique, pour les dons magiques qui éternisent son règne et la nation! changent, quand ils croyent son retour impossible, la calomnie jette sur lui son odieux venin. Ils cherchent à anéantir une gloire acquise en vingt années! Mais demandez leur le motif de ce changement? et pourquoi, de républicains qu'ils étaient, ils sont devenus tout-à-coup les plus vils esclaves d'un empereur? puis ses détracteurs les plus redoutables, et enfin, les partisans exagérés de l'ancienne

dynastie, ces hommes dont l'opinion est l'intérêt, vous répondront froidement et sans rougir : qu'ils se sont trompés, et que revenus de leur longue erreur, ils ne veulent plus servir que la bonne cause.

Cependant leur première idole reparaît, l'ombre de son petit chapeau amène un nouveau système d'opinion. On craint de perdre une fortune mal assise et plus mal acquise, ou des titres que l'on doit à l'intrigue et à la bassesse; on rallume les feux sacrés, l'encens brûle et s'élève devant le héros, la louange pleut de toutes parts, comme Henri, l'homme au petit chapeau ne se laisse pas dominer par son ressentiment justifié, l'esprit de vengeance ne marque point son retour, il se conduit avec ceux qui lui ont fait le plus de mal, non en ennemi, mais en souverain.

Mais l'oiseau de Jupiter, qui fièrement venait de relever sa tête altière, est abuttu pour jamais! Le héros qui l'avait vu tant de fois vainqueur dans les champs du carnage, est obligé de fuir; dès qu'on le sait dans l'exil, et relégué sur la pointe d'un

roc éternel, à deux mille lieues et plus du théâtre de sa prospérité et de sa grandeur, les pantins politiques se battent les flancs pour briser leur idole et ternir sa gloire; ils font plus, ils poussent l'ingratitude jusqu'à faire courir des écrits diffamans que, dans leur zèle hypocrite, les gens à métier, donnent pour interprêtes de l'opinion publique; et sous les croisées d'un palais où jadis, ils importunaient l'homme au petit chapeau de leurs cris funestes, tous ces paillasses de la restauration, vont avec les mêmes démonstrations, le même enthousiasme, crier, vive le Roi! et le bonnet de sang dans la poche, la décoration d'un Roi pieux à la boutonnière, on les voit assiéger de nouveau les issues du trône, y attendre et mendier des titres en ventant leur honneur et leur dévouement.

O terre! tu ne t'entr'ouvres pas sous les pieds de tels hommes!

Proscrit, mais confiant dans la noblesse du caractère de ses ennemis, l'homme au petit chapeau, court chercher un

asyle dans leur sein; il demande une patrie nouvelle; mais foulant aux pieds le respect qu'on doit au malheur, et méprisant les lois saintes de l'hospitalité, une prison éternelle devient sa dernière demeure, on l'y traîne... monté sur l'esquif léger qui le transporte et que fait glisser rapidement sur l'onde en fureur, un vent favorable à ses ennemis parjures; l'homme au petit chapeau regarde encore sa patrie, qui n'est plus, pour ses yeux humides, qu'un horizon sensible; il étend les bras, et pour la dernière fois, salue la terre des braves.

Dans le séjour mal sain qui dérobe à toute la terre, celui qui en fit si long-temps l'admiration; le chagrin, l'inactivité et des souvenirs déchirans minent ses jours; les restes de sa vie sont languissans; son énergie cesse avec ses forces, son feu s'éteint; et tout à coup surpris par les angoisses d'une maladie douloureuse, privé, contre tous les droits des gens, des consolations conjugales et d'innocentes caresses, il finit !! Il n'a plus qu'une pensée, elle est pour son armée, qu'un soupir, il est pour

la patrie ingrate qui ne réclame point les cendres du héros qui l'immortalisa.

Non, cette patrie que les mânes de l'homme au petit chapeau semblent accuser déjà, ne commettra point cet acte impie et d'ingratitude. Elle ne peut oublier que pendant quinze années, elle compta ses jours par ses victoires; elle se rappellera que ce petit chapeau, comme le panache d'un Prince, ralliait les preux au milieu des phalanges ennemies; elle sait aussi que l'homme au petit chapeau consolidait toujours par des traités glorieux les conquêtes dues à sa tactique savante et magique, et que, dédaignant la route tracée jusqu'alors, il voulait que le peuple qui les avait achetées de son sang, en restât possesseur; elle oubliera encore moins que les restes mortels de son plus grand capitaine, de son législateur, déposés auprès d'une cabane, sur un roc africain, lui appartiennent; qu'ils sont sa propriété exclusive. Elle les redemandera à ceux pour qui ils sont sans prix; elle engagera ses nobles représentans de solliciter, de

porter au pied du trône d'un Roi bon et ami de la reconnaissance, les justes motifs de sa réclamation.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CONSTANT-CHANTPIE.
Rue Sainte-Anne, n° 20.

Le Singe de Napoléon.



Paris

Chez les Marchands de nouveautés

Lith. de Villain

HISTOIRE

DU SINGE

DE

NAPOLÉON.

Les journaux d'Albion, en nous annonçant l'arrivée à Londres d'un singe qui a eu pour maître l'homme de Ste.-Hélène, se sont étendus avec complaisance sur ses gentillesses, mais aucun journaliste de la Grande-Bretagne n'a voulu se donner la peine de nous fournir un article biographique sur ce personnage important : il était cependant de rigueur, car tout ce qui se rattache à un grand homme ne peut manquer d'intéresser vivement et les contemporains et la postérité. Je suis donc forcé d'es-

quisser moi-même l'*Histoire du Singe de Napoléon*, et de réunir, dans quelques pages, tout ce que j'ai pu lire ou apprendre auriculairement sur le compte de ce noble animal. Peut-être n'aurai-je pas puisé tous mes renseignemens à une source toujours bien pure ; peut-être même les chroniques que j'ai consultées sont-elles un peu scandaleuses : alors ce ne sera pas ma faute si la vie de mon héros n'est pas tout-à-fait aussi glorieuse qu'on le croit en Angleterre. Je n'ai pas l'intention de ravaler ses hauts faits : je cherche seulement à les réduire à leur juste valeur. J'appelle la vérité à mon secours dans cette téméraire entreprise, et si parfois elle se montrait trop nue, je dirais à mes lecteurs : *Honni soit qui mal y pense.*

Comme je ne suis pas très-bon zoologiste, je ne pourrai pas bien préciser à quelle race de singes appartient celui dont je me fais l'historien : tout ce que je sais, c'est qu'il est d'une belle espèce, assez commune dans les montagnes de l'Ecosse, sa patrie (si toutefois les singes ont une patrie), et qu'il s'appelait tout simplement *Coco*, avant qu'on l'appelât *Sa Grâce.*

Coco était doué de quelques qualités brillantes : dès son enfance il montrait les plus heureuses dispositions pour gambader, grimacer et surtout pour grimper. Ses parens l'éduquèrent en

conséquence, et au bout de quelques années de collége, ils l'envoyèrent dans l'Inde pour faire la guerre aux singes du royaume de Mysore.

Dans le pays des aveugles les borgnes sont rois, dit-on : or, le royaume de Mysore était ce pays, et Coco le savait. Rusé comme un singe, il cabriola, gesticula, rusa si bien et grimpa avec tant de grâce sur les remparts de Seringapatam, que les aveugles citoyens de cette contrée le nommèrent leur roi ou à peu près. Ainsi, Coco fut un usurpateur lui-même avant de combattre pour la légitimité : car le trône de Mysore appartenait à une famille appelée Tipoo-Saëb, que les saints alliés de Coco venaient d'exproprier très-peu loyalement.

Ce n'est pas que Coco n'ait éprouvé dans l'Inde quelques vicissitudes : il est bon de dire, en passant, qu'il n'était pas toujours sur des roses, et que les Mahrattes lui firent passer plus d'un mauvais quart d'heure. Il est même probable qu'il aurait fini par laisser sa fourrure dans le Mogol, si la Discorde ne s'était jetée au milieu du camp des Rajahs de ce pays; mais il en fut quitte pour les étrivières qu'il reçut dans plus d'une occasion. Fort de la faiblesse et de la division des Indiens contre lesquels il se battait, Coco devint alors tout bouffi d'orgueil, et

dicta aux vaincus des conditions si dures qu'ils se rappelleront de lui éternellement.

Un peu par l'aide de Dieu, beaucoup plus encore par l'aide du hasard, en peu d'années Coco devint un personnage très-éminent. C'était à qui le caresserait davantage : un prince lui envoyait des friandises; un roi lui faisait remettre une belle épée, qui, pour avoir coûté bien cher, n'en était pas meilleure; toutes les guenons du pays se disputaient l'honneur de sa couche, et l'on assure qu'il n'a pas laissé moins de quatre douzaines de petits singes de sa race dans le harem de Seringapatam. Il faut cependant qu'en ma qualité d'historien je lui rende la justice de dire que, tout en s'amusant auprès des tendres Mysoriennes, il ne perdit jamais de vue ses projets ambitieux : c'est ce qui fit qu'un beau jour il grimpa sur les mâts d'un vaisseau d'une certaine Compagnie de commerçans, et se fit transporter en Europe, afin d'être sur un théâtre plus digne de lui et de la réputation qu'il s'était acquise au pays des aveugles.

Rempli de l'idée qu'il était le premier singe du monde, l'orgueilleux Coco ne doutait pas que son retour dans les îles britanniques ne fût regardé comme un événement mémorable, et que les rives de la Tamise ne fussent couvertes d'une immense population accourue pour le voir

sauter à terre. Malheureusement pour sa réputation, les îles que je viens de nommer ne sont pas très-éloignées du continent européen, et ce continent retentissait alors des hymnes que l'on y chantait en l'honneur du petit homme dont Coco avait la prétention de vouloir être le rival : on ne fit donc pas seulement attention à sa personne.

Cependant, le superbe Coco ne se découragea pas ; il eut même la hardiesse de se présenter sur le continent à la suite d'un certain général Cathcart, dont le nom, s'il n'est pas bien célèbre, est au moins très-mélodieux ; mais, après quelques gambades, Coco fut tellement effrayé du résultat d'une bataille que son maître venait de gagner tout près d'un village qu'on appelle et que l'on appellera toujours Austerlitz, qu'il mit sa queue entre ses jambes, grimpa sur le bâtiment qui l'avait débarqué, et retourna tant soit peu mystifié dans les vertes prairies d'Albion.

Là, pour se reposer de la belle campagne qu'il venait de faire, il allait s'asseoir dans une grande salle qu'on appelle la chambre ; et, comme Coco ne manquait pas de politesse, il n'y contrariait jamais personne, et était toujours de l'avis du plus fort : aussi, pour récompense de sa belle conduite, il fut envoyé dans

un pays dont les habitans, entièrement livrés au commerce, ne font du mal à personne et se font estimer de tous leurs voisins ; mais ces braves gens-là s'étaient liés avec un autre peuple aussi estimable et plus belliqueux, que tout le monde admirait alors : c'était un crime dont il fallait les punir, et Coco fut chargé d'aller consommer en Danemarck une grande iniquité politique. Il s'en tira à merveille et reçut, à son retour, les félicitations d'un gouvernement qui a toujours encouragé les perfidies.

Albion ayant reconnu par cet essai que Coco possédait d'excellentes qualités diplomatiques, telles que la ruse, la fourberie, etc., etc., lui confia bientôt après une mission aussi importante que facile à remplir : il s'agissait d'aller encourager les Lusitaniens et les Ibériens qui se battaient pour la cause sacrée de la liberté et de l'indépendance de leur pays. On sent que Coco devait y être bien reçu, et que pendant que les fiers ennemis qu'il devait combattre seraient harcelés dans leurs marches et manqueraient de tout, lui, nagerait dans l'abondance et se promenerait sans le moindre danger du Tage aux Pyrénées. Cependant, malgré les immenses avantages que Coco avait sur ses ennemis, tant par la force numérique que par la force de l'opinion nationale, il eut le talent

d'employer plusieurs années à faire ce que son maître aurait achevé dans trois décades ; et encore son maître n'était pas là : s'il s'y fût trouvé, on aurait vu se renouveler une certaine scène qui se passa quelques années auparavant sur les bords de la mer qui baigne les murs d'Aboukir.

Je viens de dire que Coco eut le talent d'employer plusieurs années assez inutilement : je dois certifier, néanmoins, qu'il mit beaucoup d'activité à brouiller entre eux les chefs de la nation ibérienne, afin de se faire nommer général en chef de la péninsule. Un corps fameux, qu'on appelait, dans ce pays, junte nationale, s'y opposa assez long-temps ; mais Coco intrigua tellement qu'il arriva enfin à son but.

Le voilà donc devenu généralissime de toutes les troupes, milices, Guérillas et Miquelets armés, dont le nombre s'élevait à plus de trois cents mille, lesquels étant chez eux et combattant pour leurs foyers et pour leur liberté, n'étaient jamais détruits, quoique battus et dispersés très-souvent par les Francs. C'est avec des forces aussi considérables, et avec tous les avantages que lui offrait le pays, que Coco trouva encore le secret de se faire donner les étrivières à Talavera de la Reyna ; mais, quoique frotté de la bonne manière, il n'en eut pas

moins l'effronterie de chanter victoire. Si son maître avait été là, quelle leçon il lui eût donnée!....

Un peu plus tard, il eut le talent de se faire tellement presser les flancs sur le pont d'Arzobispo, qu'il ne lui resta d'autre moyen de salut que de se jeter dans le Tage. Il s'en tira couvert de boue, il est vrai, mais enfin il s'en tira parce que son maître n'était pas là.

Par suite de ses savantes manœuvres, il ne pouvait manquer de perdre son armée entière, dont un seul homme ne serait jamais rentré sur le sol lusitanien, s'il avait eu affaire avec tout autre qu'avec un brave homme qui avait été nommé Roi des singes ibériens, tandis qu'il n'était pas bon tant seulement pour être le roi des marmottes. Cela fit qu'il put se refugier derrière les lignes de Lisbonne et du Tage, d'où il fut tranquille spectateur de la bataille d'Almonacid perdue par les Ibériens. Il laissa aussi mettre en déroute une colonne de ses propres troupes qui s'était engagée dans le col de Banos.

Ce n'est pas tout encore : au lieu de secourir ses alliés, il les abandonnait presque toujours au moment du danger. C'est ainsi que soixante mille Ibériens furent détruits à Ocana, et presque à sa barbe, pendant qu'il s'amusait à faire le petit roi à Lisbonne, sous un fantôme qu'on

appelait régence. C'est ainsi qu'il laissa prendre encore à sa barbe Ciudad-Rodrigo et Alméida; et, lorsqu'il voulut sortir de ses retranchemens, il alla se couvrir de vase dans la rivière d'Alava.

Malgré tous ces désappointemens, il faut dire qu'il ne perdit rien de sa morgue ni de son orgueil. Un beau jour il alla se percher sur la position inexpugnable de Busaco, et de là, montrant tantôt les dents, tantôt les griffes et tantôt autre chose à ses ennemis, qui ne pouvaient l'y atteindre, les bravait et les insultait impunément; mais ses bravades cessèrent bientôt : quelques vieux voltigeurs le prirent par l'échine, et lui firent repasser le Mondego en toute hâte.

Il serait peut-être trop long et trop monotone de détailler tous les endroits où il se fit étriller pendant deux ans : il me suffira de citer Plombal, Coïmbre, Redinha, Alméida, Miranda, Sabugal, Albuhéra, Badajos, Elvas et Valadolid, et de dire qu'il faillit laisser sa queue à Fuentes de Onoro et sa réputation à Burgos; mais son maître n'était jamais là pour l'achever, et des secours de toute espèce venaient aussitôt remplacer les pertes que ses armées faisaient, tandis que celle des Francs se détruisait par ses propres succès.

Enfin, au bout de trois ans, durant lesquels

Coco en a vu, comme on dit, de grises, un certain aquilon souffla dans le Nord, et souffla si fort et si vite, que son maître fut surpris et presque gelé au milieu de ses conquêtes : il ne pouvait pas vaincre la bise comme il avait vaincu tous les peuples de l'Europe, et bientôt ses vieux grenadiers furent ensevelis dans les plaines de neige de la Russie et sous les flots de la Bérésina.

En apprenant cette grande nouvelle, Coco poussa un cri de joie, et, se redressant sur ses pattes, il se dit tout bas à lui-même : « Courage, Coco, les dieux et le hasard te favorisent; tu seras un grand homme... quand même!.... » Après cette courte exhortation *in petto*, il s'empressa de recueillir les fruits que les désastres du Nord lui promettaient au Midi. Il rassemble aussitôt les fiers Ibériens qui venaient de proclamer le pacte de leur liberté dans les murs de Cadix; il réunit les Guérilas, les Miliciens et les Miquelets, et avec cette masse il obtint enfin l'avantage de repousser hors de la péninsule les restes des vieilles bandes gauloises. Ce fut alors que son orgueil ne connut plus de bornes. Semblable à la mouche d'Esope, qui croyait faire marcher un char que des chevaux ardens tiraient dans la plaine, Coco s'écriait souvent comme cet insecte : « C'est moi tout seul qui fais voler

cette poussière, c'est moi tout seul qui fais reculer les Francs. » Mais Coco ne s'apercevait pas que les vents du Nord avaient opéré ce prodige en sa faveur, et qu'il devait tout son bonheur à la colère d'Eole.

Dans cette circonstance, si avantageuse pour lui, Coco crut qu'il devait quitter le nom trop vulgaire qu'il avait porté jusqu'alors, et se fit donner, avec force titres, gratifications et rubans, un nom qui flattait son orgueil : on l'appela depuis Coco Sa Grâce, ou Sa Grâce Coco.

Sa Grâce Coco arriva ainsi décoré sur les frontières de la France, de ce beau pays que l'Europe entière n'avait pu soumettre : hélas! il était alors fatigué de victoires, et n'avait plus assez de force pour soutenir ses revers. Le maître de Sa Grâce Coco faisait bien encore des prodiges en défendant son trône; mais, accablé par le nombre de ses ennemis, il devait enfin succomber. Sa Grâce, voyant qu'il n'y avait plus rien à craindre pour lui, s'enhardit jusqu'au point d'entrer sur le territoire français. Son début fut encore une faute qui lui aurait coûté cher si son maître avait été là; mais il n'y était pas, et on lui laissait faire toutes les gambades, toutes les grimaces et toutes les ruses qui lui étaient naturelles : on le laissa même se placer à cheval sur la Nive, sans profiter de

ce moment pour l'y noyer. Enfin, tout semblait favoriser l'heureux Sa Grâce. Il s'avançait toujours avec la confiance que donne le succès, et arriva tout bouffi sous les murs de Toulouse. Là il reçut les étrivières par une main assez vigoureuse; et Dieu sait ce qui lui serait arrivé ensuite si son maître n'eût enfin succombé sous le poids de cinq cent mille baïonnettes et de mille pièces de canon toutes dirigées contre lui seul.

Comme Sa Grâce n'avait contribué que faiblement au renversement du colosse son maître, et que les grands coups avaient été portés ailleurs que sur les bords de la Garonne, pour cette fois il n'eut qu'une part relative au triomphe des vainqueurs; mais cela n'empêcha pas qu'on ne lui donnât les noms si doux de *Pacificateur*, de *Restaurateur*, etc., etc., et qu'il ne se crût décidément le premier singe des deux hémisphères, quoiqu'il pût à peine compter la centième partie des hauts faits de son maître, que l'on venait d'envoyer sur une île pour y apprendre à vivre mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Pendant donc que son maître méditait sur un rocher de la mer Ligurienne, Sa Grâce Coco fut chargé d'aller assister au grand congrés régénérateur du monde qui se tenait sur les bords du Danube. C'était un congrès comme on n'en

a jamais vu : il dansait toutes les nuits, ce qui le mettait dans l'impossibilité de marcher pendant le jour. Sa Grâce faisait comme les autres : il gambadait, il cabriolet le mieux du monde, et l'on dit même qu'il valsait assez bien avec une certaine comtesse du pays.

Mais pendant qu'on valsait à Vienne, le maître de Sa Grâce venait d'entamer une contredanse à Paris, dont on parlera long-temps. Les diplomates du Nord se réveillèrent au bruit de son triomphe, et jurèrent qu'il fallait enfin l'exterminer : en conséquence, sept à huit cent mille hommes furent envoyés contre lui, et Sa Grâce Coco fut nommé généralissime.

On sait comment son maître battit et dispersa la moitié de l'armée de Sa Grâce, pendant qu'il s'amusait encore à danser à Bruxelles; on sait comment, le surlendemain, son maître l'attaqua lui-même pour la première fois; on sait que Coco, malgré sa supériorité numérique, avait déjà mis sa queue entre ses jambes pour battre en retraite; on sait qu'un vieux singe prussien lui fit avoir la victoire au moment où il allait fuir; on sait quelles furent les terribles conséquences de cette journée; mais ce qu'on ne sait pas bien, c'est la juste part qu'on doit lui en faire : et cependant tous les honneurs furent pour lui, au point qu'il pensa de bonne

foi avoir vaincu son maître, et qu'il en devint plus fier qu'Artaban.

Dès ce moment il se crut tout permis. Il porta les habits de son maître ; il coucha même dans son lit ; il fit des singeries dans sa loge à l'Opéra, et mille autres traits d'orgueil que l'on aurait de la peine à croire ; mais ce qui est pire : il osa se charger de toute la responsahilité des mesures dictées par le comité qui gouvernait l'Europe, et se constitua l'agent ordinaire des oppresseurs vis-à-vis des opprimés. Cette mission l'a nécessairement rendu l'objet de l'animosité et de la haine de ceux qui ont tant souffert du système dont il était le principal instrument.

Sa Grâce Coco s'aperçut enfin combien sa position faisait tort à sa prétendue gloire : il voulut se rendre intéressant aux yeux de ceux qui le détestaient. A cet effet, il se fit tirer un coup de pistolet de commande ; mais cela ne prit pas, et il quitta enfin la cour qui le comblait de faveurs, très-peu regretté par ceux qui ne sont pas courtisans.

J'ajouterai encore, pour ne rien omettre, qu'il est revenu une autre fois visiter nos Seigneurs ; qu'il a été bien reçu par eux ; qu'il a bien dîné et bien soupé chez eux, aux dépens de qui de droit ; mais qu'il n'a guère osé se mon-

trer en public, pas même à l'Opéra, où on lui préparait un concert semblable à celui dont il fut régalé à Liége.

Voilà, lecteurs, tout ce que j'ai lu ou appris auriculairement de l'histoire de Coco, de ce singe fameux qui gambade maintenant sur les bords de la Tamise. Peut-être un jour pourrai-je vous apprendre d'autres exploits de même nature, mais pour le moment.......... *n'en demandez pas davantage, n'en demandez pas davantage.*

FIN.

IMPRIMERIE DE GUIRAUDET,
Rue St.-Honoré, N°. 315.

LETTRE

A M. LE BARON MOUNIER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL

DE LA POLICE DU ROYAUME.

LETTRE

A M. LE BARON MOUNIER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL

DE LA POLICE DU ROYAUME.

TROISIÈME ÉDITION,

REVUE ET AUGMENTÉE.



A PARIS,

CHEZ LES MARCHANDS DE NOUVEAUTÉS

1821.

LETTRE

A M. LE BARON MOUNIER,

DIRECTEUR GÉNÉRAL DE LA POLICE DU ROYAUME.

PENDANT quatre jours, monsieur le Baron, on a crié dans Paris *la Confession de Bonaparte* avec une constance d'autant plus extraordinaire, qu'on a généralement remarqué le peu de débit de cette farce impie, aussi honteuse que ridicule, qui n'a pu être jouée sans l'autorisation de la police, dont vous êtes le directeur général. Le budget, aux sources impures de votre *haute* administration, a dû bien certainement dédommager de leurs peines quelques misérables aboyeurs qui n'ont pas de temps à perdre, sans pouvoir être récompensés de l'avilissement où les jettent des gens plus méprisables qu'eux. On a, en outre, ob-

servé que quantité de mouchards circulaient autour de ces marchands de *Confession*, afin de les protéger et de pouvoir rendre compte de l'effet que devait produire sur le peuple cette sotte et sacrilége espiéglerie. Eh bien! on a dû vous instruire qu'on l'avait accueillie avec le plus profond mépris : elle n'a fait qu'augmenter les regrets publics et la douleur universelle dans l'âme des Français qui conservent les sentimens de l'honneur et de la gloire nationale, et ces nobles sentimens sont profondément gravés dans le cœur de ce peuple, que vous et les vôtres cherchez vainement à corrompre.

En permettant une aussi scandaleuse publication, c'est commettre une lâcheté ; en l'ordonnant, c'est se couvrir d'infamie : lequel de ces deux rôles avez-vous joué dans cette scène hypocrite et burlesque, monsieur le Baron? Je vous en laisse le choix.... L'un ou l'autre appartient nécessairement au directeur général de la police.

En vous constituant le protecteur de cette œuvre du mensonge et de la sottise, vous avez déprécié les rites d'une religion déclarée

celle de l'État par l'article 6 de la Charte, et foulé aux pieds toutes les règles de la morale chrétienne. S'il n'est pas nécessaire d'être théologien pour devenir ministre de la police, vous ne devriez pas ignorer qu'un confesseur qui révélerait quelque chose qu'il aurait appris en confession, soit de vive voix, soit par signe, en un mot, de quelque manière que ce soit, est condamné par les canons à la dégradation et à une prison perpétuelle; qu'il doit souffrir les tourmens et la mort même plutôt que de violer ce secret; et que, si on l'interroge en justice sur quelque chose qu'il sait par la voie de la confession, il lui est permis de jurer qu'il n'en sait rien.

Etes-vous, M. le baron, le Tartufe ou le Basile de cette monstruosité colportée sous le titre de *Confession de Bonaparte?* En tout cas, vous n'avez pas moins fait une action de nature à éloigner le peuple du sacrement de la pénitence, en cherchant à souiller, par cette petite jonglerie politique, le caractère des ministres de l'Évangile, en même temps que c'est outrager le bon sens et la raison.

Je sais que pour obtenir l'emploi que vous

occupez, il faut être capable de renoncer à la dignité d'homme, pour se transformer en bouc d'Israel; on doit recevoir en legs onéreux les passions et les haines des puissances du jour, bien plus naturellement qu'on n'apporte en héritage un cancer dans l'estomac; mais avez-vous donc pu oublier que vous avez été long-temps nourri à la table de Napoléon, alors votre empereur? non pas à celle où se plaçait ce grand homme, que le monde entier reconnaît pour tel; elle était trop élevée pour votre petite taille; et quoique vous ayez beaucoup travaillé à vous grandir depuis qu'il a quitté la France, je doute fort que vous puissiez jamais vous asseoir à la table des Rois.

Ne vous souvenez-vous plus que c'est lui qui vous a fait Baron avec dotation? et qu'il plaça sur votre poitrine le signe de l'honneur!... Ah!...Il est vrai qu'il voulait récompenser dans vous les vertus d'un respectable père qui avait assez honoré le nom de Mounier pour n'avoir pas besoin de le faire précéder d'un vain titre, que vous voudrez léguer à votre fils, et qui, d'après les principes de l'ordre héraldique, sera plus noble que vous.

En Chine, le père n'anoblit pas le fils; c'est le fils, lorsqu'il se distingue par ses talens et par ses vertus, en rendant de grands services à sa patrie, qui fait répandre les distinctions sur le père heureux de lui avoir procuré l'existence. Votre père n'est plus, M. le Baron, il est mort plébéien; je ne sais si le philosophe Confucius, dont la mémoire est encore si honorée en Chine, aurait jugé que par vos hautes œuvres vous deviez faire obtenir des titres de noblesse à l'auteur de vos jours; il aurait plutôt décidé, pour me servir de ses expressions, que *vous aviez obscurci et altéré dans elle-même la doctrine et la clarté primitive de la faculté raisonnable.*

La philosophie morale et politique des Chinois, qui, malgré son antiquité, en vaut bien une autre, prémunit surtout les enfans contre cinq vices, qu'on leur fait envisager comme le principe de la subversion des familles et comme des sources de malheur et de honte : le cinquième est *de désirer ardemment les honneurs, les dignités ou les charges; et, pour les obtenir, de devenir l'esclave des hommes en faveur et en crédit.* Si vous êtes le fils de cet estimable monsieur Mounier,

de l'Assemblée constituante, qui n'avilit point son exil comme tant d'autres, en tendant une main paresseuse à la charité, et ne crut point se déshonorer en se faisant maître d'école sur une terre étrangère ; de ce citoyen que Napoléon rappela sur le sol de la patrie pour vouloir effacer les traces de ses infortunes en le plaçant au Conseil d'état, où il mourut pauvre, mais après avoir assez acquis l'estime de son bienfaiteur pour qu'il se chargeât des frais de sa sépulture, et de doter ses filles : si vous êtes ce fils que l'empereur des Français nomma en outre auditeur de première classe, maître des requêtes, secrétaire de son cabinet, et enfin intendant des bâtimens de la couronne, personne n'aurait été surpris de vous voir partager ses infortunes ; on aurait admiré la reconnaissance et l'attachement qui vous eussent porté à suivre cette auguste victime à l'île d'Elbe, même à celle de Sainte-Hélène : et parce que vous avez préféré aller à Gand, cela vous oblige-t-il à oublier tant de bienfaits ? Devez-vous laisser insulter la mémoire d'un grand homme qui vous tint lieu de père ?

Vous avez fait ou laissé vociférer dans la capitale les blasphèmes de l'ingratitude, pour applaudir aux clameurs insensées de ses ennemis.

On vous avait représenté co mme un homme d'esprit, monsieur le Baron, et vous nous avez prouvé aujourd'hui, accompagné de plusieurs autres, que les hommes *retournés* ont perdu tout le lustre qui leur donnait quelque prix.

Par pitié pour vos enfans, au nom de ces innocentes créatures, et pour la mémoire de votre père, je vous engage, monsieur Mounier, à abjurer cette politique de ruelle qu'on colporte encore furtivement dans les carrefours : c'est le type de la bêtise et de l'ignominie. Le peuple Français est trop instruit pour ajouter foi à de semblables extravagances, et ce n'est tout au plus que le coup de pied de l'âne, ou de M. Duplessis de Grénédan.

Que ceux qui se prosternèrent devant la puissance de cet illustre personnage et qui grandirent sous les rayons de son génie; qui doivent leur rang et leur fortune à l'empereur Napoléon, se réjouissent de la mort de

Bonaparte, parce qu'ils se sont mis dans le cas de craindre un de ses regards foudroyans, émanation de sa grande âme, on le conçoit; mais vingt millions de Français voudraient pouvoir arroser son tombeau de leurs larmes, et je mêle mes vœux à ceux de mon brave compagnon d'armes, M. Alexandre Goujon (1) afin que ses cendres soient déposées sous la colonne de la place Vendôme, pour y être pressées sous le poids de ses victoires : la dignité de la France réclame ses restes inanimés; l'estime de l'univers en sera la récompense, et la postérité y applaudira.

Voilà, monsieur le Baron, l'expression des sentimens que professe un militaire et un citoyen qui s'énorgueillira toujours d'avoir servi loyalement sous ce grand capitaine.

Le général **BERTON**.

Paris, le 15 juillet 1821.

---

(1) *Pensée d'un soldat sur la sépulture de Napoléon;* par Alexandre Goujon, ancien capitaine d'artillerie à cheval, membre de la Légion d'honneur.

FIN.





